

ANDRE LAUDE

LIBERTE COULEUR D'HOMME

Essai d'autobiographie fantasmée
sur la terre et au ciel
avec Figures et Masques

ENCRE

À la mémoire de Gabrielle Russier, qu'une société imbécile et criminelle accula, il y a dix ans, au suicide pour « crime d'amour illégal ».

À Gabor Winter emprisonné en Allemagne fédérale, Abdellatif Laâbi emprisonné au Maroc, Breyten Breytenbach emprisonné en République sud-africaine, Armando Valladares emprisonné à Cuba.

À
Hélène et René
Évelyne et Jean
Anne-Marie et Paul
en Arles.

À Françoise Buisson et Romain Sylvain.

Enfin, à tous ceux qui crèvent sur la planète, dans le silence et l'oubli, pour avoir pris parti pour la liberté « libre ».

Il faut changer le jeu et non pas les pièces du jeu.

André Breton

L'art a pour devoir social de donner issue aux angoisses de son époque.

Antonin Artaud

*Nous sommes dix-sept sous une lune très petite. Ernesto « Che » Guevara, Journal de Bolivie
L'humanité a besoin d'une cure de bouddhisme.*

Octavio Paz

Toute tentative de rédaction d'une autobiographie est un crime contre l'Esprit tout-puissant, contre la vérité vraie.

Li Fang – Livre de la Voie Unique

*Un rapport de l'ONU révèle la terrible réalité : 100 millions d'enfants-esclaves. En Asie, dans une
fabrique d'allumettes, 20.000 enfants travaillent 16 heures par jour – LES PLUS
JEUNES ONT 5 ANS !*

La Presse internationale – août 1979 – d'après un rapport du Bureau international du travail

C'est la révolte même, la révolte seule qui est créatrice de lumière.

André Breton

Il ne m'est pas indifférent d'être né le 3 mars 1936.

3 mars : cela signifie d'abord pour moi que j'ai été conçu durant l'été. Je suis donc un fils du commencement de l'été 1935. Je vois là un signe des dieux d'autant que ma venue au jour m'a placé sous le signe des « poissons », signe qui annonce l'infini, l'inachevé, la fluidité, la tension intérieure, la rêverie fondamentale. 1936 : l'année du Front populaire mais aussi de ce qu'on appelle maladroitement la « guerre d'Espagne » alors qu'il conviendrait de parler d'une révolution espagnole en voie d'éclatement que le soulèvement militaire de l'infâme Francisco Franco se donna pour but d'écraser dans l'œuf. 1936. Comme le temps passe, j'ai, aujourd'hui, à quarante-trois ans passé, la douloureuse, l'énergique sensation d'être aussi vieux que le vieil océan célébré par Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, auteur des *Chants de Maldoror*. Depuis des années je traîne une lassitude impitoyable. Fatigue du corps et de l'esprit blessés gravement par les épreuves, les quêtes, les errances, les nuits blanches, les questionnements farouches, les aventures de poussière et de vent. Ma mémoire est déjà un grand cimetière jonché de curieux éléphants : visages, lieux, jours, saisons d'amour ou de mélancolie, paysages d'eau ou de pierre, d'herbe ou de steppe qui parfois resurgissent avec une étonnante vérité devant mes yeux, et qui, très souvent, de plus en plus fréquemment, s'estompent dans une étrange brume. Des lambeaux de monde définitivement mort dansent dans ma tête. Je ne serai jamais un bon mémorialiste. C'est pourquoi, tout au long de ce livre dans lequel je vais me mettre à nu, à poils, je vais orgueilleusement me raconter, fantômes, fantômes et réalités vont inextricablement se mêler pour le plaisir (je l'espère !) du lecteur qui aura eu la patience de me suivre jusqu'au bout.

« Je suis un mensonge qui dit la vérité » : je n'ai jamais vraiment aimé le poète bricoleur *d'Orphée* et du *Sang d'un poète*. Pourtant, cet aveu qu'il jeta un jour n'a cessé de m'occuper, de me hanter. Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux ? Qu'importe si Blaise Cendrars le merveilleux voyageur de l'espace du dehors et de l'espace du dedans – frère en cela de Michaux, de Segalen et de quelques autres – n'a pas accompli tous les périple qu'il narre, qu'importe s'il n'a pas fait l'amour avec toutes les femmes qu'il évoque dans sa prose rythmée par les roues des express internationaux, qu'importe s'il n'a pas vraiment vu dans la forêt brésilienne une vieille locomotive des commencements de l'âge d'or du rail, envahie, mangée par les exubérantes fleurs tropicales, les serpents pythons et les fourmis rouges. La littérature n'est qu'un fantastique artifice pour *dire* quelque chose de vital, de l'ordre de la nécessité. L'écrivain n'a pas à rendre de comptes. Il donne des contes aux petits et grands enfants de la planète, ballottés entre étoiles énigmatiques et drames violents, quotidiens. À un certain degré d'intensité le rêve devient réalité irréfutable, vécue. Sans bouger de sa chaise, le poète, qui a l'étoile au front, a réellement traversé tel ou tel pays. Il peut en donner une description authentique, non pas une description en surface, mais une description en profondeur. Je vous le jure, *la grande Garabagne* existe. J'y ai séjourné, il y a quelques années, avec mon amie du moment qui s'appelait – s'appelle toujours je l'espère pour elle – Irina Vacaresco. Nous logeâmes alors au « Grand Hôtel des Postes et des Étrangers réunis »...

Il en va tout autant pour moi. Vous me croirez, vous ne me croirez pas si je vous jure sur ce que j'ai de plus précieux au monde que j'ai chevauché à la gauche d'Attila déferlant sur l'Europe, que

j'ai participé à la défense de Montségur que, assiégé par les armées de Simon de Montfort, j'étais dans la foule qui s'empara de la Bastille en 1789, que j'ai été lieutenant de Mandrin avant d'aller rejoindre au Mexique Pancho Villa et Emiliano Zapata...

Si je vous dis que les vents de la Liberté soufflant aux quatre points cardinaux ont toujours réveillé ma carcasse épuisée, m'arrachant à l'immobilité des statues et des morts pour me jeter sur les chemins de l'aventure, du hasard, de la poésie en chair et en os.

En son temps, Christophe Colomb pratiqua ce qu'André Breton, quelques siècles plus tard, devait nommer « l'écart absolu ». Je revendique, à mon tour, cette pratique. Par le fantasme vers la vérité profonde d'André Laude, ci-devant littérateur. Le mensonge sera tout au long de ce livre l'équipier fidèle de la relation authentique. Lecteur, je t'interdis donc, d'emblée, de me demander sur un ton inquisitorial de fournir des preuves. J'ai depuis longtemps tout brûlé : passeports, lettres,⁴ carnets intimes, photographies, objets divers, exotiques, pacotille rapportée des continents vierges.

J'ai tous les droits, y compris celui justement de me cacher derrière de gros, énormes mensonges parce que je suis pudique, secret, et que malgré tout j'ai désir de vous entraîner jusqu'au cœur du réel absolu.

Et, maintenant, s'il vous plaît, larguons les amarres. Et que ceux qui souffrent du mal de mer, demeurent à quai. Ils deviendront semblables à ces admirables idiots qu'autrefois Arthur Rimbaud pointait de son rire ravageur de voyou, de voyant...

L'ENFANCE D'UN REBELLE

Naît-on rebelle ? Je ne possède pas la science de Louis Pauwels et de ces messieurs de *la nouvelle droite* pour fournir ici une réponse claire. Sans pour autant vouloir me perdre dans les arcanes de la biologie, de la génétique, je suis intimement persuadé qu'il y a dans ce domaine des prédispositions, antagonistes avec d'autres, celles qui peuvent conduire à accepter sans broncher l'asservissement, l'esclavage, la domination sur soi-même par un individu, un groupe d'individus, un État. Pour ce qui me concerne je crois que je suis né décidément « différent ». Pourtant, aussi loin que je remonte dans mes souvenirs – tâche particulièrement épuisante étant donné, ainsi que je l'ai déjà avoué, que ma mémoire est pleine de trous comme une vieille casserole bosselée – je ne trouve guère d'épisodes qui auraient en leur temps préfiguré ma carrière de rebelle. Somme toute, je fus un enfant sage, relativement obéissant comme la plupart des enfants. Il me faut aujourd'hui fermer les yeux jusqu'à la douleur pour ressusciter l'enfant que je fus, pour déterrer de son tombeau d'air et d'oubli cet étranger qui portait mon nom. Il faut que je l'avoue : il y a en moi comme une secrète volonté d'être venu de nulle part, d'être mon propre géniteur. Comme une révolte diffuse contre tout ce qui constitua mon enfance. Et pourtant je n'ai pas été un enfant « malheureux » comme on dit. Je suis seulement né trois ans après la prise du pouvoir en Allemagne par Hitler et ses tueurs fanatiques.

Il y a un temps qui m'obsède : celui qui s'étend entre ma naissance et la première image claire, enregistrée pour toujours dans ma mémoire : la boutique de ma grand-mère. Celle-ci tenait un magasin d'alimentation, une succursale de *l'Union commerciale* plus précisément, à Aulnay-sous-bois dans un département qui s'appelait encore Seine-et-Oise. La boutique était située rue Jean Charcot, à l'extrémité du pont de chemin de fer, à quelques centaines de mètres de la gare à laquelle on parvenait en parcourant la rue Pavillon. Une rue qui aurait pu donner son nom à toutes les rues de la cité. Durant ma jeunesse – et aujourd'hui encore d'ailleurs – Aulnay-sous-bois était une banlieue de Paris avec toutes les allures d'une ville-dortoir. Chaque matin, une population laborieuse mêlant hommes et femmes affluait vers la gare et s'entassait dans les nombreux trains qui rejoignaient Paris sans arrêt en une quinzaine de minutes : des ouvriers du bâtiment et de la métallurgie, des employés de bureau, des secrétaires-dactylos, des couturières, des femmes déménage... Les trains de l'aube étaient voués au menu fretin. Les trains qui partaient les derniers avant le grand trou de la matinée emportaient les cadres, des messieurs graves et sérieux lecteurs du *Figaro*. Entre six et huit heures du matin on lisait plus fréquemment *Le Parisien Libéré*, *l'Aurore*, *l'Equipe*. Les wagons étaient rugueux, ils rudoyaient les dos et les fesses. Les jeunes femmes se manucuraient soigneusement tandis que d'autres feuilletaient un magazine féminin – *Boléro*, *A tout cœur*, – tout en laissant glisser leurs regards sur le paysage triste, sordide aussi, des banlieues grises se succédant dans un alignement de fenêtres muettes, de béton gris. Ça sentait le tabac, les vêtements fripés, la sueur en été, la tristesse en hiver. Il y avait les joyeux lurons qui tapaient la belote avant d'affronter les cadences infernales. Des histoires vulgaires, des histoires de culs déclenchaient des rires gras, obèses, dégueulasses. C'est sans nul doute dans ces trains que ma révolte s'est confirmée, au temps où je n'avais pas encore quitté la maison familiale, alors que j'occupais le premier – et dernier – emploi « sérieux » de mon existence : employé au Crédit

Lyonnais.

J'ai bien changé. À l'époque il suffisait d'un mot de mon père – levé toujours le premier – pour m'arracher au sommeil et à la douceur des draps lavés par Maman. Je bondissais hors du lit. Je savais que Papa avait préparé un grand bol de café noir et des tartines que j'engloutissais tout en enfilant mes vêtements, en me peignant. J'étais imberbe, j'échappais donc à la corvée quotidienne du rasage. Les speakers de Radio Luxembourg nous exhortaient à partir au labeur, le sourire aux lèvres. Les chansons diffusées sur l'antenne à cette heure parlaient toutes de joie de vivre, de plages, d'amours qui n'en finissaient jamais, de passions brûlantes, de pays exotiques, d'avenir radieux pour ceux qui s'aiment. Je commençais ma dissidence à moi. J'exécrais ces chansons, ces voix optimistes ou qui s'efforçaient de le paraître. Je haïssais mon métier. J'avais déjà attrapé un étrange virus. Je rêvais à une autre vie. Mes yeux traversaient les murs de ma banlieue et fuyaient vers des horizons inconnus. J'entendais des sirènes de navires s'arrachant aux quais avec fracas. J'étais propre, j'avais le ventre rempli comme il faut, j'étais malheureux.

Mais ne brûlons pas les étapes. Revenons, si vous le permettez, cher lecteur, vers ce gosse que je fus. Soutenez ma marche, mon retour après tant de fuites et détours, tant de piétinements fourbus, vers la source originelle, vers l'obscur terreau. Alors qu'aujourd'hui j'ai en toute logique vécu plus de la moitié de la vie que Dieu – ou diable – m'a donnée –, la nette image fend soudain comme l'éclair mon sommeil agité et me redresse, le souffle court, la poitrine oppressée au cœur de la nuit, dans le fouillis des draps griffés par les ongles de l'angoisse.

Oui, revenons à Aulnay-sous-Bois. À cette ville de merde que je n'ai pas revisitée depuis plus de quinze ans, qui est là toute ; proche, toujours semblable avec ses pavillons alignés le long des rues bordées de jardins potagers où quelques fleurs mettent des taches de poésie urbaine. À cette ville–ventre où j'ai grandi. À cette ville–cimetière où j'ai hurlé comme un orphelin, où chaque passage de train déchirait ma poitrine de gosse rêveur, où chaque talus m'apparaissait comme une ouverture sur un jardin des délices. Je n'avais pas encore l'âge de bien réaliser que tout jardin est jardin des supplices. L'enfance s'accroche, elle meurt avec une lenteur émouvante. Les épines dans les veines mettent du temps à parvenir jusqu'au cœur qu'elles transpercent et font saigner.

C'est vrai, je ne suis jamais retourné à Aulnay-sous-Bois depuis plus d'une décennie de peur d'y croiser le long du canal de l'Ourcq le fantôme de ma jeunesse qui aurait forcément le teint blafard d'Alfred de Musset errant sous les lanternes du crépuscule. Parfois, l'envie folle me prend de bondir dans un train, un taxi, la voiture d'un ami, de pénétrer incognito la ville, de refaire le parcours de toutes ces années éteintes, de confronter l'homme adulte au gosse, à l'adolescent du début des années 50, d'aller traîner du côté du *Prado*, du *Palace*, du *Français* où mes premières amours avaient pour partenaires des stars de Hollywood : Bette Davis, Joan Crawford, Lauren Bacall, Ingrid Bergman, Jennifer Jones, Rita Hayworth...

C'est donc à Aulnay–sous–bois que je fis mes premiers pas, entouré de femmes, très vite, car mon père partit quelques mois après ma naissance combattre en Espagne dans les rangs communistes. Mon père était né au Cateau dans le nord, une région triste, laborieuse, économe, dure à l'ouvrage où les fièvres et les passions contenues durant de longs mois éclataient à l'occasion des fameuses « ducasses », fêtes grasses couronnées de saucisses, de cornets de frites, de bocks de bière.

Mon père descendit très tôt dans la mine comme la quasi totalité des enfants du pays. Il apprit à pousser jusqu'à l'épuisement les wagonnets chargés à ras, puis à extirper le charbon des parois. Il apprit à suer sang et eau, à ramper, à avoir peur du coup de grisou imprévisible, de l'effondrement des charpentes. En ce temps–là, comme aujourd'hui, la peau d'un travailleur ne valait pas cher et combien d'assassinats commis par des patrons furent gentiment camouflés en accidents du travail. Il apprit à encaisser les ordres, les commandements, les réprimandes, les coups de gueule des contremaîtres. Il apprit à fermer sa « gueule » et à serrer les poings de rage. Il apprit à devenir un

humilié, un offensé. Il apprit à devenir une graine de rebelle. Son père, lui aussi, était descendu très tôt dans la mine. C'était un étrange homme. Certains l'appelaient le « grand Zapata ». Aujourd'hui encore, il y a de très vieilles gens au Cateau qui se souviennent du « Père Laude ». Je l'ai connu devenu vieillard irascible, quasiment abandonné par tous et d'abord par ses propres enfants, mon père et ma tante Jeanne.

S'il y a de la douceur dans les mœurs des prolétaires il y a aussi de la rugueur, de la violence. Mon grand-père acheva ses jours dans une maison de vieux. Il déféquait dans le lit, ce qui lui valait les insultes et les gestes brutaux des infirmières accablées. Il était en perpétuel courroux, s'en prenait à chacun et chacune, faisait des colères de gosse, crachait à la face des pauvres types qui servaient les repas minables. Il crevait à petit feu, plein de la rage de ne plus pouvoir commander, de ne plus pouvoir imposer. Tout ce que je sais de lui c'est mon père qui me l'a dit du temps où nous nous parlions encore. Mon père se souvenait qu'enfant chacun à la table familiale serrait durement son couteau car mon grand-père avait terriblement peur des armes blanches. Il était buveur, violent, capable de brutalités inouïes. Il paraît qu'un jour il fit, d'une bourrade, traverser la pièce à ma grand-mère qui alla s'affaler contre le « mur » de leur bicoque qu'elle creva à moitié. Il faut reconnaître que cette dernière n'était pas construite en béton. Mais sans doute était-il, à sa façon, un homme « bon » qui devait regretter, comme mon père, les violences aussitôt qu'elles avaient été commises. D'une force assez surprenante – son apparence trompait – il était assez fréquent que dans un café, à cause du regard d'un autre homme trop longtemps fixé sur lui à son goût, il se levât, marchât dans sa direction, le provoquât. En général, l'autre, forcément macho, acceptait la provocation. Ils sortaient tous deux tandis que le cercle se formait. La bagarre commençait alors. Dans la plupart des cas ce fut mon grand-père qui l'emporta. Il rentrait, dans l'établissement, le nez ensanglanté, les lèvres plus ou moins boursouflées, mais fier comme un coq. La querelle s'éteignait alors au bord du zinc. Jusqu'à la suivante. On raconte même qu'un jour, pour je ne sais quelle peccadille, les gendarmes se présentèrent chez lui, à l'heure du dîner. Ils entrèrent sans frapper. C'étaient des amis avec lesquels il partageait les joies et les incertitudes des combats de coqs. Mon grand-père se dressa aussitôt et dit à peu près ceci : « *quand on rentre chez les honnêtes gens, on cogne à la porte* ». Les gendarmes ne se le firent pas dire deux fois. Ils sortirent de la maison et frappèrent respectueusement à la porte. Alors, d'une voix de stentor, mon grand-père claironna « Entrez ! ».

Une autre fois, paraît-il, il voulut jeter dans le haut fourneau de la mine un ouvrier avec lequel il s'était querellé. Il s'avançait vers la gueule effrayante où le feu du diable rugissait, portant à bout de bras sa victime. Il fallut que quelques mineurs courageux viennent littéralement la lui arracher. Pour cet acte il fut, un long temps, « mis à pied ». Cet homme était né dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'Occitanie, autrement dit le sud de la France, et plus précisément – O étrange hasard – dans le département dont nous portons le nom ou plutôt qui porte le nôtre car notre nom est très ancien. Par la suite il travailla dans les mines d'Alès et d'ailleurs. C'était l'époque où la classe ouvrière forgeait les instruments de son combat contre l'exploitation, l'arrogance des patrons abrités dans leurs somptueuses demeures : syndicats, bourses du travail. C'était le temps où Jean Jaurès, l'empereur « à la barbe fleurie », enflammait les foules avec des discours où roulaient les « R », où éclataient les fanfares des cigales et des herbes aromatiques. C'était l'époque où les gouvernants n'hésitaient pas à donner l'ordre aux gendarmes et autres « forces de l'ordre » de tirer sur la racaille. En ce temps-là, le rêve socialiste n'était pas devenu la chasse gardée de petits ou grands bourgeois « de gauche » formés dans les grandes écoles – ENA et autre Institut d'Études politiques – qui trouvent naturelle leur aisance et en vérité, se soucient comme de leur dernière chemise de ceux qui crèvent toujours dans les galetas infâmes, de ceux qui traînent leur carcasse usée jusqu'au pâle soleil des squares urbains, de tous ces vieux et vieilles qui ont heureusement des appétits de moineaux et assez de dignité pour proclamer que non vraiment ils ne rêvent jamais de caviar, de vraies vacances

du côté de Nice ou de Cannes, d'affection, d'attention. En ce temps-là, des hommes dans ce pays pouvaient mourir pour la « cause ». Ils avaient le socialisme dans le sang. Le rêve primait tout, passait avant le bonheur individuel. Ils ne nourrissaient aucun songe de gloire. Ils n'éprouvaient alors qu'un désir : en finir avec l'horrible domination d'une poignée de cyniques enrichis sur le dos d'une masse maintenue dans l'ignorance, taillable et corvéable à merci, livrée à la misère, à l'angoisse, aux drames de l'alcoolisme, à l'horreur des jours gris, vides, privés de sens qui se succédaient en cadences infernales. Ceux-là savaient mourir pour la « gueuse ». Ceux-là pouvaient certes s'enivrer, se battre comme des chiens fous, se disputer un bout de terre, une femme, une sombre baraque, mais ils savaient aussi s'entraider, s'unir pour former une foule coléreuse, compacte, qui montait poings et poitrines nues à l'assaut des troupes de la République bourgeoise, sans peur, en silence, ce silence étonnant des humiliés quand ils surgissent de leur vermine, de leur affreux fatalisme, de leur noire résignation.

Quelque part j'aime ce grand-père dont au fond j'ignore presque tout. Je songe à lui quand les écrans de TV m'offrent les visages et les propos lénifiants, démagogiques, de nos leaders de « gauche », quand ils m'imposent toute une crapule sûre de sa puissance, sûre de sa capacité à chloroformer ceux qui ne savent pas qu'ils n'auraient rien à perdre à abattre leurs chaînes. Alors, je m'appuie contre l'ombre blessée de mon grand-père pour mieux les haïr, les mépriser, les défier, pour mieux leur hurler aux oreilles que tout règne a une fin, qu'un jour peut-être les offensés, à la suite d'une prise de conscience fantastique, se lèveront et viendront enfin leur réclamer des comptes. Ce jour-là, s'il doit être, que Dieu me fasse l'honneur de me donner le privilège de le vivre. Enfin, mon grand-père, poussière, moins que poussière, pourra reposer.

Requiescat in pace cher grand-père mort au champ d'horreur. Nous n'avons plus rien à nous dire. Et rendez-vous au ciel s'il en existe un.

En fait, ce n'est que bien plus tard que j'appris mes racines occitanes. Enfant, je ne comprenais pas ce que cela voulait dire que d'appartenir à la civilisation du « sud ». D'autant que, comme je l'ai déjà avoué, mon père et moi n'avons guère parié ensemble. Si je me souviens bien, l'essentiel de nos échanges verbaux ne cessa de se situer sur le plan des rapports fils-père. « Fais ceci, ne fais pas cela », « je t'ordonne de... », « si tu n'obéis pas tu vas prendre une trempe. »...

Mon père, c'est l'écharde au cœur. À quarante-quatre ans, je suis toujours jaloux quand je vois des pères et des fils ou filles entretenir des liens chaleureux tissés de confiance et d'aveux réciproques. Mon père à moi n'a jamais été un copain, un ami. Il n'aura été que cette figure historique qui possède le savoir, la force, à laquelle on obéit sans rechigner sous peine de répression. C'est peut-être pourquoi je n'ai jamais eu vraiment, jusqu'à ce jour, le sens de la famille, le goût du foyer. C'est peut-être pourquoi ma mémoire compte tant de zones obscures et que je me retrouve contraint de fabuler quand les souvenirs des « faits réels » se diluent dans un *fog* effroyable. Si d'une certaine façon, lecteur, j'invente la vie qui est censée avoir été la mienne, ce n'est pas par passion du mensonge. C'est parce que je suis persuadé que toute autobiographie est fautive, que toute tentative autobiographique est frappée de nullité, qu'elle brouille les pistes, qu'elle est l'arbre qui cache la forêt en quelque sorte. J'invente, oui, je fabule, certes, mais j'ai la vive conviction de vous conter ainsi ma véritable histoire, celle que jamais nulle étudiante en mal de thèse ne pourra reconstituer à partir de la misérable poussière d'écrits, de témoignages me concernant.

Et si je vous disais, les yeux dans les yeux, que tout ce qui précède est pur mensonge, que je suis, selon mes vœux les plus sincères, « fils de mes œuvres », que je n'ai jamais eu ni père ni grand-père, que diriez-vous ? Me jetteriez-vous la pierre ? Me condamneriez-vous à la peine capitale ?

Sachez quand même que je mens pour vous enchanter.

Ma mère était très belle. C'est idiot. Je voudrais trouver des mots jamais utilisés pour parler d'elle jusqu'à ce que vous l'aimiez. Jusqu'à ce que vous éprouviez le désir irrésistible d'aller

poser une fleur sur sa tombe. Sur sa tombe oui, car ma mère est morte depuis longtemps, très longtemps. Pour la prendre dans les mailles de mes mots il me faut faire un effort terrible, fermer les yeux, concentrer ma pensée, chasser les soucis et inquiétudes de l'heure. Il me faut ramer à travers un désordre de tragédies, de morts, de nuits blanches, de jours sans joie ni pain, de ruptures atroces.

Il me faut creuser des labyrinthes silencieux à travers une glaise lourde, trempée de pluie, ahaner sous un ciel d'octobre, fouiller cent et mille cimetières aux feuillages d'ombre et de paix pour dégager de l'ombre ce visage vénéré, brisé il y a déjà plusieurs décennies.

Oui ma mère était très belle. J'ai possédé jusqu'à il y a quelques années une photographie qui la représentait me tenant dans ses bras. Sur cette photo j'ai seulement quelques mois. Elle doit donc dater de l'été 1936. Ma mère porte une robe légère, un large béret. Elle a les yeux fixés sur moi. Elle me sourit. Peut-être même murmure-t-elle des mots d'amour que j'entends sans doute sans les comprendre. Une merveilleuse lumière d'été baigne l'image. Et pourtant déjà, à coup sûr, la bête fasciste a mordu au front la rude, la vieille, la populaire Espagne. Et pourtant déjà Hitler règne en Allemagne. Les camps de déportation s'emplissent chaque jour d'antifascistes qui ne sauraient confondre l'Ubu sanglant avec Goethe. Cette photographie, je l'ai perdue, un jour, au cours d'une sombre et triste beuverie. Un salaud profita de mon ivresse prononcée pour me délester de mon portefeuille. Ce salaud ne sut jamais qu'il m'avait du même coup arraché le cœur, planté un fer chaud dans les tripes. J'ai publié une annonce suppliant mon voleur, au cas où il aurait l'occasion de la lire par hasard et encore un reste d'humanité, de me dire où il avait jeté le portefeuille après l'avoir vidé de tout ce qui pouvait l'intéresser d'abord l'argent puisque les voleurs procèdent en général de cette façon. Je ne reçus jamais une réponse. Le souvenir de cette photo perdue bêtement m'obsède encore aujourd'hui. Il m'arrive parfois d'éprouver un sentiment obscur de culpabilité.

Par contre, j'ai la chance de toujours posséder une autre photographie qui a été prise lorsque ma mère avait douze ou treize ans et qu'elle était écolière. La photo est très abîmée, ses bords sont élimés. La technique n'était pas excellente. Mais le visage de ma mère proprement habillée d'une blouse, assise devant sa table d'écolière, est parfaitement « lisible ». Parfois, en un moment de cafard, dans la rue ou le métro, j'extrais cette photo de mon portefeuille, que jamais plus quelqu'un a réussi à me voler, même au terme de mille beuveries, et je la contemple longuement, les yeux mouillés de larmes.

Ma mère me manque. De ce manque j'ai fait une fable. Je me suis, depuis plus de trente ans, inventé une sorte de mère idéale, parée de toutes les beautés, de tous les charmes, de tous les talents.

La seule vérité suffit. Ma mère était, m'a-t-on raconté, une personne très fine, très agréable, extrêmement intelligente et intuitive. Bien que n'ayant pas fait de longues études, elle avait acquis de nombreuses connaissances. C'était une parfaite couturière. Elle adorait, paraît-il, chanter des chansons populaires de l'époque, le répertoire de Damia, de Fréhel, de Lys Gauty. Des airs d'opérette aussi. Peut-être même a-t-elle rêvé de faire carrière dans le chant lyrique. Je n'en sais rien. J'avais six ans à sa mort. Et j'ai depuis si longtemps rompu avec ma famille qu'il ne reste personne pour me renseigner.

Ma mère était d'origine juive polonaise. C'est pour cela qu'un certain matin, elle prit, avec un très maigre bagage, le chemin de l'Allemagne. Je ne devais plus jamais la revoir. Tout porte à penser qu'elle a été exécutée dans une chambre à gaz. Mais j'ignore en quel sinistre lieu. Une seule chose que je sais : un jour, au cours d'un dîner en ville, alors que je venais de publier un recueil de poèmes que la maîtresse de maison célébrait avec beaucoup de générosité et de lyrisme auprès de ses invités, le hasard voulut que je prenne place à table à côté d'une fort élégante dame, sympathique, volubile, à la cinquantaine radieuse. Cette femme me plut très vite car elle avait le rapport aisé et elle témoignait d'une ardeur de vivre, d'une gaieté assez rares. Nous commençâmes à parler de tout et de rien, de la pluie et du beau temps. Elle se montra passionnée de musique et de littérature épistolaire. Nous parlâmes Bach, Berg, Madame du Deffand, Madame de Sévigné...

Cette femme avait visiblement une culture soignée. De percutantes formules ponctuèrent son propos. C'est au dessert, ou plus précisément aux fromages, qu'il se passa quelque chose qui devait graver à tout jamais cette soirée dans ma mémoire. Nous étions en pleine canicule de juillet. Malgré le ventilateur en fonction, le luxueux appartement du seizième arrondissement où nous étions accueillis restait une cloche de chaleur, en dépit de l'heure relativement avancée. Ma voisine demanda à la maîtresse de maison, qu'elle semblait par ailleurs parfaitement connaître, puisque son vouvoiement emprunta des tonalités intimes de tutoiement affectueux, la permission de se mettre quelque peu à l'aise. Ce qu'aussitôt accorda, avec un tendre sourire, notre hôtesse. C'est alors que mon regard accrocha le bras gauche, maintenant nu, de ma voisine. Un chiffre était tatoué sur la peau de l'avant-bras. Et ce chiffre, moi qui ai de plus en plus des « trous de mémoire », je ne l'ai jamais oublié : 27.747.

Je n'ignorais pas ce que ce chiffre révélait. Ma voisine avait été déportée durant la sombre époque. Un désir profond de l'interroger à ce propos m'envahit aussitôt brusquement. Désir refréné par la conscience qu'il n'était pas de bon goût de troubler une rencontre amicale, entre gens affables et détendus, avec l'évocation d'horreurs sans nom. J'engloutissais ma part de fromage de corse en m'efforçant de ne penser à rien d'autre qu'aux propos légèrement décousus qui s'échangeaient autour de la table. Je me mis même à fixer outrageusement dans les yeux une jeune femme que j'avais, dès le départ, trouvée fort séduisante et qui était installée à l'autre extrémité de la table. Cette jeune femme n'était pas sans m'évoquer la grande actrice de cinéma que je vénère par dessus tout parce qu'elle fut autre chose qu'une mécanique sexuelle manipulée, qu'une star d'affiche hollywoodienne, parce qu'elle fut, en solitude et en malheur, une femme en lutte, je veux dire Louise Brooks. La jeune femme des années 60 avait donc quelque chose d'indiscernable qui me rappelait la beauté énigmatique de la merveilleuse « Lulu » de Pabst. Son mari s'entretenait avec l'époux de la maîtresse de maison. Aux rares mots qui me parvenaient, je comprenais qu'il s'agissait de très délicats problèmes de développement économique en Asie. Il ne pouvait donc voir mon jeu. À un moment, la jeune femme, « violée » par mon regard intense, fit un geste maladroit et renversa son verre. On jeta une petite poignée de sel sur la nappe. On ironisa gentiment sur sa maladresse. Elle eut à mon attention comme une lueur de reproche sans méchanceté dans les yeux. Puis elle s'intégra à une autre conversation, avec le couple qui lui faisait face, lui musicien de jazz né à Harlem, elle suédoise particulièrement « sexy ».

Mon désir d'interpeller ma voisine n'avait pas diminué. N'y pouvant plus tenir, je bafouillais je ne sais trop quelle phrase idiote en désignant du doigt le matricule tatoué sur son avant-bras. Je m'attendais à être rabroué ou doucement évincé. Je fus assez étonné. Comme si elle se remémorait une ancienne partie de campagne ma voisine commença à évoquer le temps de la « nuit et du brouillard ». À ressusciter devrais-je plutôt dire. En phrases simples, nues, elle dressait le décor terrifiant du supplice. Elle parlait d'une voix douce, sans colère ni haine. J'étais abasourdi. J'avais quasiment fermé les yeux. Les conversations des convives ne me parvenaient plus que comme à travers un épais mur d'ouate. En vérité, j'étais à Treblinka, à Sodibor, à Bergen Belsen, au ravin de Babi Yar, à Maïdanek, à Ravensbrück, j'étais dans chaque enfer bâti par des monstres à visage humain. Avec des enfants juifs, des tziganes, des vieillards épuisés, des mères affolées, avec des loques humaines, des lambeaux d'êtres aux jambes gonflées, aux poitrines rauques, aux estomacs désespérément délabrés, aux regards usés par les injures et les brutalités. Je piétinais dans la neige de décembre, la boue d'octobre. Avec tout ce peuple de l'ombre je frémissais parce qu'un oiseau avait lointainement sifflé, par-dessus la tête des bourreaux casqués. Avec tout ce peuple écorché vif je me traînais jusqu'aux travaux forcés, j'ahanais au fond des usines souterraines d'armement, je tremblais d'angoisse à la voix des geôliers, je tentais lamentablement de fuir les crocs des chiens-loups exacerbés. Avec tout ce peuple de silence et d'abîme j'essayais de chercher le sommeil, dans la pouillerie des baraquements, un sommeil déchiqueté par les lanières des schlagues. Avec tout ce

peuple fantomatique, je croyais devenir fou devant un déporté condamné à mort pour le bon plaisir, exécuté publiquement. Ma voisine parlait. Elle feuilletait sans violence de ton un album photographique horrible. Elle s'efforçait de faire passer dans les mots toute la douleur indicible, tout le vertige vécu. Soudain, un nom me transperça littéralement. Ma voisine venait d'évoquer une de ses compagnes de camp dont elle gardait un souvenir ébloui à cause de la dignité, du courage, de la force d'âme, de la fraternité de cette mystérieuse compagne. « Olga, oui, elle s'appelait Olga... ». Je crus défaillir. À n'en pas douter il ne pouvait s'agir que de ma mère. Ma voisine s'aperçut de mon malaise. « Qu'avez-vous ? puis-je vous aider ». Je tentais de reprendre mon souffle mais tout vacillait dans mes yeux. Les autres ne s'étaient aperçus de rien. Enfin, un certain calme revint en moi. Je lui expliquai pourquoi le nom prononcé avait provoqué ce malaise. Son visage alors s'éclaira d'une incroyable lumière de tendresse, de bonté. J'étais le fils d'Olga. Nous avions donc comme un secret commun. C'est par sa bouche que j'appris que ma mère avait été transférée de Ravensbrück en un lieu inconnu où elle fut sans doute livrée à la chambre à gaz, à moins qu'elle ne soit morte d'épuisement car ma voisine m'affirma qu'à cette époque-là, l'état physique de ma mère était particulièrement grave. Par contre, une flamme d'acier la dévorait, la maintenait debout, face à la Bête à croix gammée. Ma voisine me dit encore qu'elle eut le bonheur d'échanger quelques mots avec Olga, avant le départ de celle-ci vers son tombeau définitif. Olga rayonnait de sérénité, de courage.

Poussière dans le vent, moins que poussière aujourd'hui, Olga ! Du néant, rien que du néant. Ce soir-là commença avec ma voisine une amitié qui ne s'est plus jamais démentie. Nous nous rencontrons assez régulièrement. Je l'invite au théâtre, au cinéma, au restaurant. Nous évoquons très rarement le temps des camps. Mais derrière chacun de nos échanges, l'ombre des camps veille, immobile, muette, glacée. Yvonne est devenue pour moi comme une autre mère. Parfois, bouleversé, j'ai envie en plein restaurant de me lever, de la serrer très fort dans mes bras jusqu'à ce que les fantômes sanglants qui la hantent et qu'elle tient au secret par politesse inouïe, craquent. J'ai envie de jeter à la face des gros pleins de soupe, des nymphettes énervées, des commerçants aisés, des bourgeois en goguette qui festoient autour de nous, des injures, des coups de poings. Bien sûr, je ne le fais jamais. Je reste coi. Mais quelle rage en moi à l'idée que le beau visage d'Yvonne aurait pu aussi être broyé par quelque SS avide de célébrer son führer.

Lorsque mon père partit combattre en Espagne – c'est beaucoup plus tard que je devais comprendre qu'il était plus qu'un simple combattant, qu'il était un de ces « soldats de l'ombre » du Parti – ma grand-mère maternelle tenait une « Union commerciale ». Les premières années de ma vie se passèrent donc au milieu des sacs de haricots, des amoncellements de carottes et de poireaux, des boîtes de sardines soigneusement alignées, des paquets de lessive, des rangées de plumeaux et de martinets...

Ma grand-mère était une femme très robuste. Grande et maigre, les cheveux grisonnants rassemblés en chignon, elle manipulait les caisses pleines de bouteilles de vin avec une aisance toute remarquable. Autant que je me souviens, elle était extrêmement gentille, et ses mines sévères, à l'occasion, ne me trompaient pas. Elle n'avait pas fait un mariage très heureux. Son mari mort, elle ne s'était jamais remariée. Elle lisait des magazines à l'eau-de-rose, écoutait à la radio des émissions de variétés faciles. On ne lisait pas la « littérature » chez moi, mais des journaux, des revues à sensation, des romans policiers classiques.

Durant l'absence de mon père, ma mère et moi partagions le minuscule appartement attenant au magasin. Le soir, parfois, ma grand-mère et ma mère jouaient aux « petits chevaux », ou à quelque jeu de cartes. Parfois, ma mère avait la mine soucieuse, inquiète. D'autres fois, elle souriait mieux qu'à l'ordinaire. Elle venait de recevoir un message de mon père, rédigé là-bas au pays du grand soleil, de la guerre fratricide, de la violence fiévreuse. Mon père combattait les « ennemis de la révolution » : les anarchistes de la CNT-FAI, les militants du POUM (Parti Ouvrier d'Unification

marxiste) dont le leader Andrés Nin allait être assassiné par les services spéciaux du Kremlin sur l'ordre de Staline. « Pas de Révolution non inféodée à Moscou », « pas de Révolution du tout » avait décidé le grand moustachu paranoïaque qui, entre Hitler et les démocraties occidentales « molles », ne savait sur quel pied danser. C'était l'époque du fanatisme, un fanatisme qui plus tard devait coûter cher à mon père. Moi, en ce temps où l'Espagne de Machado et d'Unamuno, de Lorca et du Quichotte agonisait, je vivais insouciant, sans trop quitter les robes de ma grand-mère et de ma mère. Je me souviens de la première comptine que j'appris par la bouche d'une vieille voisine. Elle disait à peu près ceci : « En passant par Saint-Denis j'ai rencontré une souris... »¹ Aujourd'hui, le reste m'échappe.

En face de chez nous, il y avait un pont qui, à son extrémité, passait au-dessus des lignes de chemin de fer. La route était bordée d'assez profonds talus. Très tôt, j'eus l'envie d'aller y fouiner. Je ramassais des bouts de bois insignifiants des éclats de silex, des morceaux de chiffons sales, des pages déchirées de revues. Ce petit trésor hétéroclite suffisait à ma rêverie. L'affirmation de ma passion pour la liberté doit commencer là. Il paraît que, dès mon plus jeune âge, je fus un rêveur impénitent. On pouvait me laisser des heures assis sur une chaise, je ne bougeais pas, suivant sans doute quelque vol d'insecte, ou contemplant jusqu'à l'extase un quelconque objet que ma grand-mère vendait. À quelques dizaines de mètres de chez nous habitaient ma tante et mon oncle, un couple adorable. Ma tante, de forte corpulence, avait toujours le mot pour rire. Et mon oncle était expert en plaisanterie. J'ai beaucoup aimé ma tante qui devait mourir plus tard, foudroyée par un cancer. Ils avaient pris en charge une jeune franco-vietnamienne dont je devais devenir amoureux, au moment de l'adolescence inquiète et trouble. Ils tenaient à cet enfant comme si elle était un fruit de leur sang.

Toutes ces premières années, qu'on dit essentielles pour le devenir et la compréhension d'un être, se perdent pour moi dans un brouillard d'où émergent seulement, selon les saisons et mon état, une poignée d'images. Ce sont des images postérieures, bien sûr, aux premiers congés payés. À ce qu'il paraît, j'ai vécu cette étonnante cohue de travailleurs maladroits, égarés, partant, pour la première fois de leur laborieuse existence, découvrir les charmes de la campagne et de la mer. Quand le hasard me met sous les yeux des photographies de cette époque, j'éprouve une émotion certaine. Je les interroge. La seule vue d'un bébé sur les genoux de sa mère ramène la question : « serait-ce moi ? »

Une des images que je conserve assez nette de ce temps c'est celui de mon petit établi. Souvenir qui m'attendrit aujourd'hui et me fais sourire. Pour la bonne raison que je suis particulièrement incapable, depuis mon entrée dans « l'âge d'homme », de bricoler, d'arranger une table qui boite, de changer les plombs du compteur électrique, d'installer trois planches pour faire une bibliothèque, d'enfoncer normalement un clou. Mais il paraît que, j'étais passionné par le bricolage. C'était une joie pour moi que de raboter, scier, clouer avec des instruments à ma taille.

Une autre image encore que le temps n'a pas effacée : celle du jour où je mangeais ma première banane. Là, il y a continuité. Tous ceux qui me connaissent, toutes les femmes qui ont – le temps d'une nuit, d'une saison, de quatre saisons – partagé mon existence savent ma passion pour ce fruit, quels sacrifices d'orgueil je suis prêt à accepter pour entrer en possession d'un de ces merveilleux fruits qu'on croque comme si l'on croquait un soleil de Martinique.

1 En revenant de St Denis
J'ai rencontré une souris
Qui se promenait gentiment avec ses enfants,
Un gros chat qui passait par là,
lui dit gentiment: Halte là ! je n'ai pas encore dîné j'ai envie de te croquer
Mais la souris répondit poliment: "je suis trop maigre assurément
Laisse moi aller m'engraisser et je reviendrais"
Mais le gros chat sans l'écouter la croqua comme un poulet...

Mon père revint de guerre un peu avant que l'Espagne du peuple, écrasée par Franco, Mussolini, la « non intervention » de nombreux partis socialistes, la « neutralité » bien orchestrée des démocraties occidentales apeurées par la perspective de la Révolution, enfin par les actions criminelles des mai très du Kremlin, rendit l'âme. Franco n'a pas triomphé d'une Espagne « noire et rouge » vaincue par la force des armes. Il a promené sa gueule d'assassin à travers une Espagne exsangue, à travers un cimetière. Il se proclama caudillo sur une terre brûlée, où se décomposaient les corps de dizaines de milliers de femmes et d'hommes dignes qui avaient décidé, une fois pour toutes, « La liberté (plus la Révolution sociale) ou la mort. »

Mon père rentra donc avec sur les mains le sang des martyrs de la « semaine sanglante » de Barcelone, celui d'Andrès Nin, celui des camarades de la « Colonne Durruti ». Comme je regrette de n'avoir pas eu alors vingt ans, pour parler avec lui. Tout cela m'échappait évidemment. Aujourd'hui, j'incline à croire qu'il est revenu ébranlé, qu'une fissure se produisit en lui, que quelque chose s'éteignit définitivement dans son esprit.

En ce qui me concerne j'étais tout naturellement heureux de retrouver – ou de trouver somme toute – un père qui m'avait quitté, juste après ma naissance. Je crois qu'on festoya en l'honneur de ce retour, que ma mère pleura à chaudes larmes, effondrée sur la poitrine de mon père qui était – une très vieille photo l'atteste – un fort beau séduisant garçon. Étrangement, ils ne me firent pas de petit frère ou de petite sœur. Était-ce dû à l'angoisse qui régnait en Europe ? Pour beaucoup, une guerre mondiale était prévisible. L'appétit démesuré du Führer allemand devait forcément le lancer à l'assaut de démocraties pourries, submergées de trafics, magouilles, prévarications, scandales financiers. On se souviendra de la première chaude alerte de février 1934. En France même, une certaine droite lorgnait du côté de Berlin. Des écrivains, des artistes ne cachaient pas leur admiration pour le régime nazi, musclé et efficace. Drieu La Rochelle et Céline tonitruaient, vitupéraient, s'abandonnaient à leurs fantasmes, à leurs délires. La « France moyenne » s'occupait à survivre au jour le jour, à s'enivrer de chansons la plupart du temps vulgaires, bêtes. Charles Trénet s'époumonait : « y'a d'la joie ». Mais les camps français, à Argelès et ailleurs, retenaient prisonniers, dans des conditions atroces, les courageux combattants espagnols qui avaient, l'âme brisée, franchi les Pyrénées, mais le grand poète espagnol Antonio Machado venait mourir à Collioure, entrailles déchiquetées par une douleur inouïe, mais les camps allemands regorgeaient de militants socialistes, communistes, révolutionnaires de gauche. Mais, ici et là, on fourbissait les armes. Aujourd'hui encore, je tremble à l'idée d'avoir traversé, inconscient ou presque, tant de périls et d'avoir survécu.

La guerre survint, comme prévu. Mon père, avec les autres hommes partit. Une seconde fois je me retrouvais en quelque sorte orphelin, à nouveau livré aux femmes, aux soins maniaques des vieilles femmes qui fréquentaient le magasin. Ce doit être à cette époque que j'attrapais la gale du pain. De cela aussi ma mémoire garde, l'image. Le traitement était terrifiant. Il fallait me donner plusieurs fois par jour des bains de soufre et me frotter le corps, de haut en bas, avec une brosse en chiendent. Je devins, malgré moi, champion de course à pied. C'était une cavalcade effrénée, des supplications de ma grand-mère et de ma mère, de ma tante et de mon oncle, du chœur des « vieilles », à chaque fois que l'heure du bain fatidique sonnait. Je me cachais, je me dérobaï. Je n'écoutais pas les criaileries des femmes. J'étais terrorisé. Je souffrais à l'avance d'atroces douleurs. Mais, toujours, le clan des femmes l'emportait. J'étais traîné, manu militari, jusqu'à l'immense baquet. Et la torture commençait. Ma mère avait beau me couvrir de larmes brûlantes, je les haïssais toutes. J'aurais voulu les détruire. Je hurlais à chaque fois que la brosse faisait éclater les pustules. Je brûlais d'une épouvantable fièvre. Je suppliais, je jetais mes pauvres petits poings en direction des tortureuses. Enfin, épuisé, vaincu, je m'abandonnais. Les soins effectués on m'arrachait à l'affreux baquet, on m'enveloppait de serviettes, de pansements, on me couvrait de pommade douce, on me dorlotait, on me chantait des comptines, on me berçait. Toute révolte brisée,

je me laissais saisir par la chaleur de ces poitrines féminines, par la lumière de ces seins doux comme des nids d'oiseaux. Ma grand-mère m'offrait une tablette de chocolat. Je pouvais retourner à mes jeux, à mes songeries. J'avais « quartier libre » jusqu'à la prochaine séance de supplice.

La « débâcle » survint, elle aussi prévue par quelques esprits fins au rang desquels il convient de situer un jeune officier d'alors, Charles de Gaulle. Ma mère décida que je devais quitter Paris. Elle me confia à une voisine sûre qui avait de la famille du côté de Caen. Nous partîmes dans une vieille « traction avant » si je m'en souviens bien. La voiture était chargée de paquets. Elle débordait littéralement. Ma mère et ma grand-mère pleuraient. Moi, je trouvais tout cela plutôt excitant. Je connaissais bien la femme qui m'emmenait. J'avais confiance en elle. Je vivais l'exode comme une aventure qu'on lit dans les illustrés pour enfants. Enfin, nous nous arrachâmes aux étreintes familiales et nous prîmes la route. Nous roulâmes longtemps, un voyage entrecoupé de quelques haltes dans des villes et des bourgs où les gens discutaient des effets possibles de la débâcle sur le cours de leur train-train quotidien. À part les fameux premiers « congés payés », je n'avais jamais quitté Paris, tout au plus m'étais-je aventuré jusqu'aux bords de Marne pour pique-niquer à la façon de ces gens bonasses qu'on voit sur les photographies de mon cher ami Henri Cartier-Bresson.

Je découvris les pommiers, la campagne, les chevaux, les vaches. Notre destination était un petit village proche de Caen. Nous y arrivâmes tard dans la soirée. Les paysans – cousins de la dame qui m'avait pris sous son aile protectrice – nous accueillirent avec bonhomie et rusticité. Lui, avait l'allure d'un grand escogriffe, maigre et noueux, avec une tignasse désordonnée. Elle, était plutôt courte sur pattes, avec des formes arrondies, une grosse figure rayonnante. Ils m'embrassèrent, me secouèrent comme un prunier, se lamentèrent quelque peu sur mon sort de gosse séparé de son papa et de sa maman, puis nous passâmes à table. Il y avait une bonne soupe chaude qui fumait dans les écuelles. Je l'avalais en faisant de gros bruits qui déplurent à la fille des paysans qui avait sensiblement mon âge. Son frère, légèrement plus âgé, me lorgnait du coin de l'œil, me « mesurait ». Je dormis cette première nuit dans une grande alcôve moelleuse, obscure, tiède. Il n'y eut pas besoin de me bercer. Toutes ces émotions m'avaient brisé.

Le lendemain, le chant du coq m'arracha au sommeil. J'aurais bien refermé les yeux, je me serais abandonné à un demi-sommeil qui m'étourdissait, mais la curiosité l'emporta et je partis à la découverte du territoire qui allait être le mien durant plusieurs mois.

La cousine s'affairait déjà aux cuisines et un grand bol de chocolat escorté de quelques larges tartines beurrées m'attendait. J'engloutis le tout sans me faire prier. Puis la cousine, se tournant vers sa fille, dit « Marie, emmène André se promener ». Elle prit ma main sans hésiter et m'entraîna tandis que son frère aîné me jetait un regard goguenard.

La fillette, ou plutôt Marie, m'entraîna dans les chemins creux qui bordaient le village. Nous fîmes deux ou trois pirouettes dans l'herbe. Nous courûmes jusqu'à un ruisseau qui coulait sur quelques cailloux maigres au bout des champs du cousin, nous jetâmes des branches mortes dans l'eau. Quand nous rentrâmes, deux heures plus tard, j'étais amoureux fou de Marie. Je ne saurais plus la dépeindre aujourd'hui. Ses yeux étaient-ils gris-mauve, jaune-vert. Je n'en sais plus rien. Mais je me souviens de ses petites mains, douces, douces, et de son sourire quand elle me regardait.

C'est dans ce village que j'appris à monter les chevaux à cru. Je vivais comme un sauvage. Presque nu car c'était déjà la belle saison. Le cal sous la plante des pieds me permettait de courir sur les chemins semés de cailloux. Pourtant, une fois, un drame arriva. Courant après Marie, dans une prairie, je posai le pied gauche sur un fil de fer barbelé enfoui dans l'herbe, donc invisible, la douleur subite me jeta à terre. Je hurlais. Marie, pétrifiée, ne bougeait pas. Mes cris parvinrent jusqu'au paysan qui accourut de toute la force de ses jambes. Délicatement mais impitoyablement, il arracha de ma chair le barbelé qui me torturait. J'en fus quitte pour une piqûre anti-infectieuse qu'une bonne sœur de la région me prodigua. Une autre fois ce fut pire. Le frère de Marie, sans

doute obscurément jaloux de ma relation avec sa sœur, me provoqua. Il s'agissait de sauter, du haut de la grange, sur un immense tas de foin. Précautionneux, malgré mon jeune âge et mon peu d'expérience campagnarde, je vérifiai si quelque fourche n'avait pas été abandonnée sur cette meule. Je ne trouvai rien. Joseph sauta le premier. Un saut assez brillant. À mon tour, après un clin d'œil langoureux à Marie, je m'élançai... je m'enfonçai dans le foin odorant, presque sec... et poussai un hurlement. Une douleur atroce déchirait ma cuisse gauche. J'écartai, à demi évanoui, la masse de foin, et alors je crûs m'évanouir pour de bon. Les dents d'une fourche traversaient de part en part ma cuisse qui saignait abondamment. Cette fois-là, Marie ne resta pas pétrifiée. Elle courut en direction de la ferme, les yeux noyés de larmes, essoufflée. Quelques instants plus tard son père apparut dans mon champ de vision. En deux secondes il prit la mesure de l'affaire. Il n'hésita pas une seconde. Il me fixa droit dans les yeux : « Serre les dents mon garçon, ça va faire mal mais il le faut ». Je serrai les dents. D'un mouvement rapide, il referma sa main sur le manche de la fourche. En un éclair ma chair blessée rejeta les dents de l'outil. Je poussai un cri de souffrance et perdis connaissance. Quand je rouvris les yeux, j'étais couché dans l'immense alcôve. Le cousin tenait une bouteille d'alcool à la main dont il avait réussi à introduire le goulot entre mes mâchoires serrées. Ce fut mon premier contact avec l'alcool. Marie était là tout près de moi. Elle posa sur mon front un baiser parfumé. Joseph se taisait. Je ne regrettais rien.

Les jours succédaient aux jours, les saisons aux saisons. J'étais devenu robuste et brun de peau. J'apprenais avec Joseph à dénicher les oiseaux, à battre la campagne en quête de quelque menu butin de chasse, à grimper aux arbres. Enfin, nous étions devenus compagnons inséparables. Avec Marie entre nous, fière de ses deux gaillards, de ses deux garnements. Les parents étaient vraiment gentils. Un jour, alors que j'étais seul, pénétrant dans la cuisine, je trouvai Tantine – j'avais pris l'habitude de la nommer ainsi – les yeux rouges, remplis de larmes. Je lui demandai ce qu'elle avait. Elle ne me répondit pas. Elle se contenta de me serrer très fort contre sa poitrine généreuse en m'embrassant sur le front, dans les cheveux. Ce n'est que beaucoup plus tard que je devais faire le lien entre cette scène et la fin horrible de ma mère. On me tint à l'écart de cette tragédie jusqu'au jour où à cause de mes demandes réitérées – je m'étonnais de ne pas recevoir de lettres de ma mère – on m'avoua précautionneusement la vérité, du moins une part de la vérité, car si l'on m'apprit que ma mère était morte, on ne me communiqua pas les circonstances exactes de cette mort. On évoqua devant moi une douloureuse maladie. La tendresse de Marie, l'amitié de Joseph jetèrent un baume sur ma douleur. Mais il y avait dorénavant une brèche définitive dans mon être. Il arrivait que le visage de ma mère – un visage fait de souvenirs un peu flous et d'imagination à cause de l'éloignement dans le temps – m'arrachât au sommeil, la chair couverte d'une sueur d'angoisse.

De mon père, non plus, je n'avais guère de nouvelles, sinon à travers quelques messages que des membres de ma famille adressaient de temps à autre à Tantine et à son mari. Je ne pouvais pas savoir que mon père était entré, avant même l'appel du général de Gaulle, dans la Résistance, qu'il était devenu un important chef de réseau. Il allait d'ailleurs connaître à plusieurs reprises l'arrestation, la torture. Il allait, plusieurs fois, comme par miracle, échapper à l'exécution. À chaque évasion, il courut mille périls qu'il évoquait, des années plus tard, lors de nos rares moments d'intimité. Il y a un épisode que je n'ai jamais oublié. C'était sa deuxième ou troisième évasion d'Allemagne. À la sortie du territoire allemand, mon père fut pris en charge par une organisation d'aide aux évadés dont le responsable était un garde-chasse alsacien. Ce garde-chasse ne parlait pas un mot de français mais il était de tout cœur français. Son fils avait été engagé de force dans la Wehrmacht, il devait d'ailleurs mourir fusillé lors d'une tentative de désertion. Cet homme connaissait la forêt comme le fond de sa poche. Ses fonctions lui permettaient de se déplacer sans attirer, à priori, l'attention et la méfiance des occupants. Il avait un courage calme, une audace sans emphase. Il risquait sa peau sans rien dire. C'est donc lui qui, avec quelques compagnons résistants, récupéra mon père et deux ou trois autres évadés. Le groupe marchait en silence dans la forêt

profonde. Les rayons du soleil trouaient difficilement les feuillages et venaient percer en silence les mousses et les troncs. Il n'y avait aucun bruit sinon les chants réguliers des oiseaux haut perchés. Mon père éprouvait quelque inquiétude, légitime somme toute. N'étaient-ils pas tous tombés dans un piège ? Cette mésaventure lui était déjà arrivée plus d'une fois. Certes, l'inconnu avait un visage franc, avenant, mais quand même. Soudain, le garde-chasse s'immobilisa, l'index sur la bouche. Mon père et les autres évadés entendirent alors, assez clairement, des sons espacés. Mon père songea à une hache cognant contre un tronc, à plusieurs haches. Le garde-chasse écoutait attentivement, l'oreille tendue vers les sons lointains. Au bout d'une petite minute les sons se turent mystérieusement. L'homme se retourna vers mon père et les autres, et faisant un immense effort il dit quelque chose comme : « Pas danger ». Alors mon père comprit. Les haches cognaient les troncs d'arbres pour transmettre un message. Une espèce de morse de bûcherons. Plus tard, il eut l'occasion de voir *de visu* les bûcherons-résistants en action. Ainsi se transmettaient les nouvelles, les annonces d'arrivées d'évadés à travers la grande forêt, au nez et à la barbe des patrouilles allemandes qui n'avaient aucune raison de craindre ces hommes si acharnés au labeur.

Mon père se lia d'amitié avec ce garde-chasse. Après la guerre, il nous invita mon père, mon frère, ma Mère 2 – mon père s'était entre-temps remarié – dans son village. De l'avis de mon père, il n'avait guère changé. Il avait une santé de racine, de souche. Durant trois semaines nous fûmes gâtés, comblés. Le garde-chasse m'emmenait presque chaque matin, dès l'aube, dans la forêt. Il n'avait pas fait le moindre progrès dans la langue de Racine. Nos conversations étaient fondées sur un étrange espéranto fait de gestes, d'onomatopées, de dessins dans la poussière des sentiers. Le plus surprenant c'est que nous arrivions à nous comprendre. Mais il souffrait quand même de ne pas pouvoir me faire mieux entendre les mœurs de la forêt, son amour de la nature, de la liberté végétale. Il fut, ce brave vieil homme aujourd'hui défunt, un de mes premiers « professeurs de liberté ». Il mourut, la conscience tranquille, ignorant les médailles qu'on lui avait décernées pour ses actes de résistance, avec le souvenir ineffaçable de son jeune fils cruellement fusillé à l'âge d'homme à peine.

Quand nous revenions, rieurs et fourbus, la table de la salle à manger nous tendait les bras : sa femme avait, comme à l'accoutumée, préparé de grands bols de chocolat au lait, confectionné un de ces succulents gâteaux alsaciens composés de plusieurs couches de pâte et de confiture savoureuse.

Au temps, donc, où mon père risquait chaque jour sa vie pour combattre l'hydre hitlérienne, je grandissais en enfant sauvage, quelque part dans un petit village de Normandie.

Puis, un jour, on me fit savoir que la voisine qui m'avait amené, un peu plus de deux ans auparavant, allait venir me rechercher. Je rentrai à Paris chez mes oncles et tantes. Ma grand-mère souffrait quelque part dans un camp. Mais elle devait s'en sortir selon l'expression coutumière. Le jour dit, l'amie de la famille arriva. Mes bagages avaient été préparés par Tantine. Elle était très émue. Son mari aussi. Et aussi Joseph et Marie. Je promis à Marie de lui écrire souvent. Je lui expliquai qu'il fallait être patiente mais que, plus tard, nous nous marierions et qu'ainsi nous ne serions jamais séparés, elle, Joseph et moi. Ce furent de bien tristes adieux. Tantine pleurait à fendre l'âme. Son mari la disputait gentiment, mais il était tout aussi bouleversé qu'elle. Marie s'enfuit brusquement pour aller cacher ses pleurs dans quelque obscurité d'étable. Joseph ne disait rien mais il n'en pensait pas moins. Il perdait un copain, un camarade de jeux et ça n'était pas rien. Et puis, au fond, je crois qu'alors il m'aimait bien.

Du côté de mon oncle et de ma tante il n'y avait pas trace dans leurs veines de la moindre goutte de sang juif. Mon oncle était un résistant passif. Il n'aimait pas du tout le Maréchal et trouvait que le général de Gaulle ne manquait pas de panache. Il écoutait un peu Radio-Londres en essayant de se faire oublier. Il survivait.

Présenté comme leur fils, je retrouvais les chemins de l'école. Ceux des jeux aussi. Le sens de la tragédie universelle m'échappait. Je m'habituais à certains gestes, à certains silences obligés, je ne

m'étonnais pas trop de la présence des uniformes allemands, des chars qui passaient devant chez nous.

Avec quelques copains d'école, nous chapardions dans les trains stationnés dans la gare, chargés de ravitaillement pour les troupes allemandes. Nous n'étions pas conscients du danger. Nous jouions aux Indiens et aux cow-boys. Mes oncle et tante me morigénaient, me grondaient. Je jurais de ne plus recommencer... et dès le lendemain je récidivais de plus belle, insouciant et gai. Un jour cela faillit mal tourner. Une sentinelle allemande, voyant une poignée d'ombres glisser au crépuscule le long des wagons, aboya quelques sommations auxquelles nous ne prîmes pas garde. Alors, la sentinelle pointa son fusil vers nous et tira un ou deux coups de feu qui heureusement n'atteignirent personne. Nous déguerpîmes à toute allure avant que l'aventure ne tournât au tragique et au sanglant. Je me gardai bien d'évoquer devant mon oncle et ma tante cet épisode qui aurait pu déboucher sur le drame absolu.

Un jour, ou plutôt un soir, très tard, quelqu'un cogna à la porte. On ouvrit. C'était mon père. Je fus abasourdi. Cet homme était depuis si longtemps éloigné de moi. Il m'enleva de terre, me couvrit de baisers, frotta sa joue mal rasée contre ma joue. Puis il me reposa après de longues minutes. On me coucha assez rapidement. Ce soir et cette nuit-là mon père eut un long entretien avec mon oncle et ma tante qu'il convainquit enfin d'agir en faveur de la Résistance. Et c'est sans doute à cause de cette longue discussion nocturne que je devais devenir un des plus jeunes résistants de France. Car, peu après, et à plusieurs reprises, on me fit transporter des messages importants, cachés dans un minuscule tube au fond de ma boîte à lait. Jamais nulle patrouille allemande n'eut l'idée de vérifier le contenu de ma boîte, toujours remplie de lait onctueux que j'étais censé aller porter à quelque connaissance plus ou moins éloignée, malade et dans le besoin. Qui oserait aujourd'hui, maintenant que nous savons ce que nous savons à propos de ce combat de titans contre la peste brune, condamner des « adultes » utilisant un gamin dans la lutte. Moi-même, tant d'années après, je pense profondément que ce fut peut-être utile et, allant plus loin, j'avouerais même qu'il ne me déplait pas d'avoir représenté, en ces temps rouges et noirs, les « enfants » dans la résistance à Hitler. Des enfants juifs moururent par milliers dans les chambres à gaz, à la fleur de l'âge. Il est tout à fait logique que d'autres enfants figurassent dans les rangs des « combattants de l'ombre ».

La vie était alors ce qu'elle était : bourreaux, victimes, dénonciateurs par désir de vengeance ou appât du gain, sinon par pur sadisme, riches et pauvres, joies et peines quotidiennes.

La féerie recouvrait l'horreur murmurée de chaque jour, parfois. Un soir – c'était mon anniversaire – les avions anglais bombardèrent un dépôt de munitions allemand, à quelques kilomètres de notre maison. Le ciel s'embrasa de mille couleurs. La nuit se dilua brusquement. En effet, les équipages des bombardiers avaient jeté par milliers des ballons lumineux qui permettaient de mieux localiser les cibles. Nous nous jetâmes aux fenêtres. Mon oncle dit à haute voix « tu vois c'est la fête pour ton anniversaire ». Je n'avais aucune envie de le contredire. J'étais tellement fier qu'un petit bonhomme comme moi ait le privilège d'une pareille fête. C'est à peine si je n'ai pas applaudi frénétiquement. Un avion, touché par les tirs de DCA, se transforma brusquement en torche qui fila à travers les étoiles, avant d'aller s'écraser dans une gerbe fantastique de flammes et de lueurs. Les autres avions continuaient leur ballet dans le ciel, malgré les tirs intenses des batteries antiaériennes.

Mais souvent la féerie laissait la place à l'horreur pure. Je me souviendrai toujours d'une nuit maudite. La Gestapo avait arrêté trois résistants qu'elle tortura atrocement. Cela avait lieu dans une villa située au cœur d'un parc d'ordinaire hanté par les vieillards, les mères et leurs enfants, les amoureux.

Afin que cela servit d'exemple, la Gestapo fit rassembler plusieurs dizaines de personnes devant la villa. Le malheur voulut que ma tante et moi nous en fûmes, n'ayant pu nous échapper. Nous fûmes contraints d'entendre, debout, sans bouger, surveillés par les jeunes S.S. casqués, les

hurlements, les gémissements des suppliciés qui refusèrent jusqu'au bout d'avouer ce qu'ils savaient. L'aveu aurait sans doute mis en péril de mort des dizaines d'individus. De longues heures passèrent, lentes, atroces, entrecoupées de longs silences brusquement rompus par de nouveaux hurlements. Désespérant sans doute d'arriver à leurs fins, les nazis nous firent éloigner et dynamitèrent la villa, qui explosa dans un vacarme épouvantable. Des gens s'évanouirent. D'autres livides serraient les poings. Des regards chargés de haine fusillaient en pensée les bourreaux arrogants. Quand la fumée se fut dissipée, quand ne resta plus qu'un amas de ruines vaguement fumantes, nous eûmes le droit de rentrer chez nous.

Toutes ces images, immortelles, de sang, de cruauté impitoyable, ont très certainement travaillé mon être. Aussi loin que je remonte dans le temps la Liberté apparaît à mes yeux comme une femme, torse nu, aux seins coupés. C'est sans doute dans ce magma d'horreurs et de violences que les racines de ma révolte se développèrent, fiévreuses, instinctives, obscures. Qui pourra jamais le savoir. Cet enfant que je ressuscite ici me semble si étranger, si éloigné. J'ai la sensation de défaire les bandelettes d'un mort qui ne serait plus que poussière sans nom, de convoquer un fantôme définitivement enfoui au fond d'un puits profond, profond.

Reparcourir les routes du passé c'est tenter absurdement de recomposer un puzzle dérisoire. Un puzzle dont à mesure que le temps de l'effort s'élargit, chaque pièce perd toute signification. Les images défilent affolées sur l'écran de la mémoire. Laquelle retenir au passage ? Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre. Laquelle est une « clé » ? Le récit d'une vie n'est jamais qu'une suite de « trous de mémoire » comblés hâtivement de mots pour conjurer le vertige, de fantasmes se portant au secours de l'oubli, plus ou moins volontaire de mensonges innocents accumulés parce que tout se mêle dans une confusion brûlante et glacée à la fois.

Une jeune femme nommée Germaine fréquentait ma tante et mon oncle. Elle était originaire de Lorraine. Émigrée à Paris elle avait pratiqué nombre d'emplois : femme de ménage, ouvrière dans une poudrerie, vendeuse dans un magasin de la rue Mouffetard. À l'époque, elle avait un peu plus de trente ans. C'était un fruit du peuple des campagnes. Peu instruite, sa force résidait dans un instinct violent de survie. Pour elle, depuis l'enfance la vie n'avait été que combats et combats. Du peuple elle avait les mains dures à l'ouvrage, un respect certain des valeurs « établies », c'est-à-dire des valeurs bourgeoises. Du peuple elle avait encore la crainte du gendarme, de l'autorité. Femme humiliée, asservie, elle croyait que les hommes, seuls, avaient qualité pour commander le monde. La place de la femme se situait dans la cuisine. Elle avait un cœur d'or mais souffrait d'abominables migraines qui altéraient sa gentillesse. Cette femme se prit de tendresse pour moi. J'étais le réceptacle de toute une force d'amour gardée en réserve. Germaine devait devenir Mère 2.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, j'allais donc me retrouver avec deux mères : Olga, morte, partie en fumée, la mère mythique, celle que jusqu'à ce jour j'ai comblé sans cesse de dons naturels, celle que je n'ai jamais cessé d'embellir, celle qu'en secret j'ai souvent et purement caressée dans les moments difficiles, vers qui je me suis souvent réfugié quand une mésaventure trop grave venait faire saigner mon cœur, quand un amour me quittait, quand un ami me reprenait l'amitié, quand la ténèbre me terrorisait plus qu'il ne convenait, quand une mystérieuse nostalgie broyait mon âme.

Germaine : la mère concrète, celle qui est présente en ces instants graves, essentiels de l'existence d'un enfant qui apprend à vivre, qui découvre et tente d'épeler les choses, qui se heurte aux mystères quotidiens, qui ne comprend pas pourquoi il faut soudain descendre à la cave, hâtivement, en ramassant dans l'ombre quelques habits, quelques objets, parce que des avions survolent les toits, parce que des mitrailleuses crachent un plomb mortel, parce que le feu de l'enfer mord les maisons, disloque les rues, cadavérise les jardins. Jusqu'au jour de mon envol, de la rupture violente, cette femme, en dépit de ses manques, de son ignorance, de ses limites, de son incompréhension devant certaines conduites et certains choix, malgré son front buté, son pauvre

vocabulaire, aura été une « bonne » mère. Il m'est arrivé souvent, je l'avoue, durant ces années, d'établir son procès. M'adressant à Mère 1, comme si elle était tout près de moi, je formulais un réquisitoire impitoyable contre Mère 2. Je formulais les pires griefs contre ses réprimandes, ses fautes – du moins ce que moi je nommais ses fautes – ses cruautés. J'avais, en un sens, la partie belle : que pouvais-je reprocher à l'absente sinon justement son absence. Je m'accrochais furieusement à la conviction que si Mère 1 avait été présente dans la même circonstance elle aurait agi tout différemment de Mère 2. C'était sans doute illusion de gosse. Aujourd'hui, plus de trente ans après sa tragique disparition, Mère 1 me demeure toujours mystère opaque. Cette sensation, à certains moments, a même pris des proportions extravagantes, immenses. Il m'est arrivé à maintes reprises de me convaincre que j'étais né de ma propre volonté, de mon propre désir. Que j'étais le fruit tourmenté de ma seule liberté. C'est sans nul doute dans cette sensation répétitive qu'il faut chercher une part essentielle de mon refus d'obéissance, de ma rébellion, fut-elle cachée sous les oripeaux de l'apparente docilité. À l'intérieur j'étais lave et cratère en éruption. J'étais poings serrés et fièvres rouges. Vu de l'extérieur, je donnais l'impression d'un être « normal », semblable à tous les autres enfants qui ont plaisir à contourner l'ordre parental, mais sans prendre le risque de l'affrontement tragique.

Mère 2 m'accompagna jusqu'au « retour de la paix ». Mon père comme toujours parvenait à envoyer, de temps à autre, un message. Un jour il était au combat, multipliant les missions dangereuses – soldat de l'ombre – sans uniforme ni galon, un autre il croupissait sur la paille noire de quelque geôle, attendant la venue du peloton d'exécution. Avait-il la « baraka » ? Certainement puisqu'il revint vivant.

Mère 2, par sa tendresse, repoussait l'horreur vécue. C'était une femme forte. Un soir elle en fit la preuve. Nous approchions de la fin de la guerre, déjà, depuis Stalingrad, l'empire du III^e Reich tremblait sur ses bases. Comme tous les jours depuis de longs mois, un char veillait, blotti dans l'ombre, contre la façade de notre maison, en bas du pont de chemin de fer. Mère 2 venait de faire une piqûre au fils d'une voisine qu'on soignait pour troubles de nervosité aiguë. Je ne sais plus qui se tenait à la fenêtre, observant, à travers le rideau légèrement écarté, le pont du chemin de fer. Nous étions au premier étage. Soudain, du sommet du pont surgirent deux silhouettes, juchées sur des bicyclettes, dont les porte-bagages semblaient surchargés. Les deux hommes pédalaient lentement, comme s'il étaient épuisés après une longue route. À n'en pas douter c'étaient des gens qui avaient été quérir quelque nourriture dans une campagne proche. Ils roulaient inconscients du danger. Ils n'avaient pas vu le char qui veillait, là tout près. Mère 2 et les autres personnes présentes ouvrirent la fenêtre en essayant de faire le moindre bruit, puis ils agitèrent les bras en direction des deux cyclistes, pour leur faire comprendre qu'il y avait du danger. De fait l'heure du couvre-feu avait sonné depuis longtemps. C'est au dernier moment, alors qu'ils ne se trouvaient plus qu'à une vingtaine de mètres du char, que les deux hommes comprirent. L'un d'eux vira brusquement sur la gauche et pédalant comme un forcené il s'engouffra dans une petite rue au fond de laquelle il disparut. L'autre, plus paniqué sans doute, moins maître de ses réflexes, sauta à bas de sa machine, et courut en direction du couloir de notre immeuble. Il n'avait toujours pas vu, semble-t-il, le char allemand. C'est alors qu'une rafale déchira la nuit. Un soldat venait de tirer sur l'inconnu. Ce dernier, ensanglanté, titubant, franchit la porte d'entrée, se traîna jusqu'au fond du corridor. Mais déjà Mère 2 dévalait l'escalier suivie d'un ami. Elle n'hésita pas une seconde. Ils saisirent aux épaules et aux jambes l'homme à demi évanoui et le traînèrent vers les escaliers. Exténués, ils montèrent au dernier étage, étonnés de ne pas voir surgir l'équipage du char. Aussi étrange que cela puisse paraître, seul le soldat qui avait tiré entra dans le couloir. Il contempla la large flaque de sang et il eut un geste qui semblait dire « il est foutu, je ne l'ai pas raté ».

Empruntant les toits et les cours intérieures l'ami qui avait aidé Mère 2 alla chercher un médecin qui, tout en étant lié à la résistance, n'avait jamais été jusqu'alors inquiété. Il vint aussitôt. Le blessé

fut évacué par le même chemin. La rafale l'avait traversé de part en part, mais elle n'avait touché, O miracle, aucun organe essentiel. Trois ans plus tard nous devions connaître d'ailleurs une émouvante rencontre. Ma grand-mère avait retrouvé sa boutique. Un midi, un homme, un de ces hommes qui justifient l'expression « signes particuliers : néant », se présenta devant elle et Mère 2.

« Je viens vous remercier de m'avoir sauvé la vie ». Mère 2 ne comprenait pas. Mais l'homme d'ajouter « souvenez-vous, un soir, tac tac tac, je revenais avec un ami du ravitaillement ». Alors Mère 2 comprit. Grand-mère sortit du buffet un litre d'alcool de mirabelles. On trinqua à la paix revenue, à la santé de ceux qui avaient eu la chance de survivre.

La paix s'incarna pour moi sous la forme d'un soldat américain qui m'offrit mon premier chewing-gum. Une obscure rumeur annonçait leur arrivée. Enfin, ils apparurent, chars en tête. Ils étaient rieurs, pareils à des gosses en balade. Ils baragouinaient quelques mots de français. J'eus tout de suite le béguin pour l'un de ces grands gaillards aux yeux clairs. Mais j'étais quand même craintif. Il m'amadoua en extirpant d'une des poches de son battle-dress le fameux paquet de chewing-gum qu'il m'incita, du geste et de la prunelle, à tester aussitôt. Ce que je fis. C'était étrange, nouveau, insolite. Une nouvelle vie commençait. Mais la guerre, la violence, la haine avaient pourri les cœurs et les esprits. Les foules en liesse ne pouvaient faire oublier le pauvre regard perdu des femmes tondues parce qu'elles avaient, très souvent par authentique sentiment, « couché » avec un soldat allemand. C'était une bonne occasion pour les « ouvriers de la onzième heure » de se donner des allures martiales, de parader comme des coqs de justice, de faire oublier leur lâcheté, leurs propres compromissions. La « Libération » ne fut pas seulement vécue par l'enfant de neuf ans, comme une fête à laquelle il se mêlait sans trop bien réaliser ce qui se passait, mais aussi comme un certain cauchemar ponctué par les dénonciations des uns par les autres. Telle mère dont le fils n'était pas revenu n'avait de cesse de faire la preuve que le fils du voisin qui avait tout au plus joué les « tire-au-flanc » dans tous les sens de l'expression, avait été un agent stipendié de la Gestapo, un indicateur des milices de Pétain. La France de Marcel Aymé, de la « Traversée de Paris » réglait ses comptes. « Que dansiez-vous en 1943 » pouvait devenir une accusation qui risquait de conduire aux prisons, aux tribunaux populaires. Les « Tartarin de Tarascon » peuplaient les rues, les cafés, les pleutres se paraient de curriculum vitae incendiaires, les lâches mettaient en cause les « justes », les « salauds » relevaient la trogne, les vrais héros se taisaient.

Bien qu'étant encore très jeune, cette époque folle, floue, me marqua profondément. Elle laissa des marques indélébiles dans ma mémoire. Et lorsque, plus tard, je devais connaître Gabrielle Russier à Marseille, vivre sa tragédie, je ne pus m'empêcher de songer à ces mois où s'installait dans notre pays une « drôle de paix ». Alors, je découvris l'être humilié, livré à la vindicte sauvage, au sadisme irrationnel des foules. Je n'ai jamais cessé depuis de craindre les « foules », les « masses » échauffées par quelque tribun volubile, paranoïaque, emporté par son propre discours halluciné.

Peu à peu, le vieil ordre se recomposa. Les affaires reprirent. Le général de Gaulle gouvernait avec des ministres communistes. Maurice Thorez peaufinait son maître-mot : « il faut savoir finir une grève ». Les criminels nazis, aidés par des organisations secrètes, certains protégés par le Vatican même, prenaient le chemin de l'Amérique du sud où ils allaient avoir la possibilité de mettre leurs talents, leur savoir-faire, au service de dictateurs impitoyables, du Proche Orient et de l'Afrique. Libérés, les Français voulaient jouir de l'existence. Pourtant de sombres signes s'amoncelaient à l'horizon : la guerre de Corée, les prémices de la guerre froide, les commencements larvés de la 3^e guerre mondiale, cette fois entre l'URSS et les États-Unis. Pour nous, Français, quelque chose de grave s'était passé à Sétif en Algérie où la Légion Étrangère avait durement réprimé les manifestations des soldats algériens qui avaient combattu « pour la France » et qui réclamaient, non l'indépendance, – cela devait venir un peu plus tard – mais un statut moins injuste. La quatrième République ne trouva pas d'autre réponse que le recours aux armes et à la

répression. Elle allait le payer cher ! Aujourd'hui encore, le drame n'est pas clos. Ces fusillades de Sétif furent la source d'une immense tragédie à laquelle ma génération devait se retrouver confronter à l'âge de vingt ans. De même, Madagascar n'allait pas tarder à entrer en turbulence. Pendant ce temps-là M. François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, inaugurait le Festival du cinéma de Cannes.

Moi, je « vivais ma vie », encore à l'écart. Mère 2 avait rencontré enfin, aimé, épousé mon père. Olga n'était plus qu'une lointaine blessure. Nous nous installâmes dans un petit appartement situé à un jet de pierre de la boutique de Grand-mère. C'était un logis modeste auquel on parvenait en traversant une minuscule cour, en longeant un court passage encastré entre nos murs et le mur de la maison voisine qui pouvait s'enorgueillir d'un grand jardin, un jardin qui aura joué un rôle important dans ma vie. Puis on parvenait à un escalier de bois qui débouchait sur un palier en plein air. Quatre appartements. Nous occupions le premier. Il était composé de trois pièces plutôt exiguës : une cuisine, une chambre-salle à manger que j'allais très vite partager avec mon demi-frère, enfin la chambre réservée aux parents.

Mon père changea de vie. À la suite de désaccords politiques, de conflits obscurs, il quitta le « Parti » qu'il avait, de toutes ses convictions, servi. Au prix de sa propre dignité d'homme. L'appareil du Parti le broya, le rejeta comme on rejette un outil devenu inutilisable. Mon père redevint prolétaire anonyme, magasinier à la SNCF. Un travail sans joie, sans avenir. Une routine destructive. Mère 2 aidait Grand-mère au magasin d'alimentation. Comme il est de tradition, qu'on soit « rouge » ou non, je fis ma première communion. De cet événement il ne me reste que déceptions. La première, c'est que je portais des souliers qui me faisaient très mal, et j'étouffais dans mon habit raide. La seconde, plus terrible encore, c'est que lors des « répétitions » qui précédaient le jour solennel, le curé m'avait attribué, pour la sortie de l'église, une merveilleuse gamine dont j'étais aussitôt tombé amoureux. Très fier à l'idée de défiler dans l'église et dans la cour, devant les familles émues, aux côtés de cette charmante créature qui me faisait les yeux doux, je plaignais les autres garçons que le hasard, ou les choix du prêtre, n'avaient pas gâtés. Or, la veille du dimanche fatidique, une des communiantes tomba brusquement malade. Les garçons durent décaler d'un rang et je me retrouvai avec, comme partenaire, une fillette maigre, sèche, à lunettes, aux lèvres pincées qui ne daigna pas vérifier par le moindre mot si j'étais vivant ou si j'étais fantôme. Par-dessus l'épaule, je jetais des regards désespérés à monoureuse qui, visiblement, souffrait elle aussi. Le cadeau d'une belle montre – ma première – n'atténua même pas mon chagrin.

Quelques temps plus tard, nous fîmes un voyage en Normandie. Une lointaine et vague petite cousine faisait sa première communion. Une table pantagruélique avait été dressée dans une grange. Les adultes festoyèrent. Ils firent ripaille. S'emplirent la panse. Vidèrent maintes chopines. Ils étaient encore à l'ouvrage alors que déjà la nuit tombait. Moi, peu soucieux de me mêler aux petits paysans moqueurs, agressifs, j'avais vidé subrepticement les fonds de verre. Pour tout dire et vu mon âge j'étais fin saoul. Je me glissai vers la grande chambre obscure où les adultes prévenants avaient regroupé les bambins. Je n'avais qu'une envie : dormir. Je m'effondrai sur l'immense lit peuplé de bébés... et tombai littéralement sur ma « lointaine et vague petite cousine » qui remua à peine. Elle semblait reposer, les yeux clos. Sa poitrine, mince, menue, battait très fort. J'étais énervé, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Dans la pénombre, j'observais ma « cousine ». Je commençais à la trouver séduisante. Une bouffée obscure m'envahit. Une pulsion instinctive me fit soudain caresser d'une main que je voulais légère, quelque chose comme une aile d'oiseau, le tissu sous laquelle battait la jeune poitrine. J'étais quasiment inconscient. Je ne me rendais pas compte des gestes accomplis. Mes doigts glissèrent entre les boutons, s'infiltrèrent doucement sous le tissu, s'enfoncèrent. Elle ne bougeait pas. Enfin, mes doigts atteignirent un petit sein qu'ils pétrirent maladroitement. J'étais, au sens du terme, aux anges. Mais brusquement la porte s'ouvrit, un

convive apparut dans l'embrasement, jetant un regard circulaire pour vérifier sans doute si tout allait bien. Je retirai précipitamment ma main. À cet instant précis s'achevèrent mes troubles amours avec ma « lointaine et brumeuse cousine ». Mais le sexe, sans que je le sache très bien, était entré dans ma vie. Je grandissais normalement si l'on peut dire. J'allais à l'école, rue Paul Bert, où mes condisciples m'avaient surnommé, mi-copains mi-moqueurs, « l'eau de Vichy ». Ils ne savaient pas, les bougres – et moi non plus d'ailleurs – que mon nom était très ancien, un très vieux nom latin qui veut dire « louange, célébration ». C'est bien plus tard, quand j'appris que dans les couvents on chantait, aux aurores « Laudes et matines », quand je découvris en profondeur mes racines occitanes, que je devins fier de mon nom. J'ai longtemps rêvé de m'appeler autrement, révolte banale et classique contre le Père, contre le patronyme imposé. Sans doute un désir de faire preuve de ma liberté. Cela dit, devenu une « grande personne » je recourus toujours aux pseudonymes et pas seulement pour des raisons « utilitaires » (demeurer ignoré de la police parce qu'on rédige des textes violemment contestataires, véritables outrages aux bonnes mœurs et aux lois de l'État ; respecter la règle qui veut qu'on ne publie pas sous le même nom et dans deux journaux différents deux articles consacrés au même sujet). Non, je sais aujourd'hui que pour moi le recours aux pseudonymes a le même sens que pour le grand poète portugais – peut-être un des plus grands, sinon le plus grand – Fernando Pessoa, lequel dans une succession d'éclairs brefs s'inventa une série d'*hétéronymes* dont les trois principaux sont Ricardo Reis, Alberto Caeiro, Alvaro de Campos. Chacun était un individu autonome, avec sa biographie propre, ses avatars personnels, ses propres influences, sa philosophie spécifique, son style unique. Pessoa, qui fut un étrange bonhomme, très souvent sans domicile fixe, qui, après une enfance en Afrique du Sud revint vivre à Lisbonne, au bord du Tage, où il exerça de modestes métiers, (essentiellement celui de correspondant étranger pour des firmes commerciales) était un homme très fin, très cultivé, très en avance sur son époque. Il avait sans doute assez étudié le bouddhisme pour savoir que le « moi » n'est qu'un agglomérat de sensations, de pulsions obscures et antagonistes, de pressentiments vagues. Par honnêteté intellectuelle, sans doute, Pessoa, hanté par une myriade de « moi », voulut donner la parole à chacun de ces locataires abusifs. Il en résulta une œuvre fort étrange, puissante, à laquelle il convient d'ajouter les textes tout simplement signés Pessoa. Au lecteur ignorant qui désirerait en savoir plus je recommande l'excellent « Poète d'aujourd'hui » dû à Armand Guibert. Je signalerai encore la récente parution d'une anthologie-dossier *Masques sans visage*, toujours due au fidèle Armand Guibert, ainsi qu'un remarquable essai écrit par le grand et perspicace poète mexicain Octavio Paz qui traduisit, il y a déjà longtemps, Pessoa en langue espagnole.

Je grandissais donc, entre Père et Mère 2. Père était devenu muet, sombre. Il s'éloignait. Rares étaient déjà nos moments d'échanges. Il se passait en lui quelque chose comme une régression. Lui qui, durant sa jeunesse avait vécu un rêve collectif intense, se défaisait, maille après maille. Je notais chaque jour une révolte grandissante en lui, mais une révolte qui virait non au clair, mais à la nuit. L'humanité entière devenait peu à peu l'ennemi n° 1 de mon père. Cet homme qui s'était beaucoup battu, qui avait pris mille risques froidement, qui avait tué, torturé peut-être au nom de la « Cause » – avec un C majuscule –, qui avait connu le fouet, l'angoisse de l'aube quand on s'attend à être emmené au peloton d'exécution, qui n'avait jamais renoncé, qui avait vingt fois entendu les balles siffler à ses oreilles, qui avait vu tomber ses meilleurs compagnons de lutte, qui avait serré les mâchoires durant les nuits de l'oppression et du brouillard, qui avait délaissé ses enfants, son épouse pour partir affronter l'ennemi, cet homme se vidait, matin après matin, de sa substance. Il devenait de plus en plus violent, de plus en plus vindicatif, de plus en plus hargneux. Il se vautrait dans la médiocrité comme un porc se vautre dans sa bauge. Lui qui n'avait, il faut bien le reconnaître, jamais vraiment lu et qui ignorait tout de la théorie marxiste, lui qui ne fut guère qu'un homme d'action, ne savait plus se délecter qu'à la lecture de médiocres et vulgaires magazines tels *Détective*, *A tout cœur*. Radio-Luxembourg avec ses émissions de variétés, avec son inénarrable

Reine d'un Jour couronnée par Jean Nohain, avec son increvable *Bise à Zappy* qui avait remplacé Radio-Londres. *On chante dans mon quartier* susurrant Saint-Granier. Certes, on y chantait mais surtout pas l'air de la Liberté.

Je ne savais pas exactement pourquoi mais je commençais à haïr tout cela. J'étais obscurément en marche. Chez nous, il n'y avait pas un seul livre de poèmes. Je ne savais encore rien de Balzac, de Proust, de Faulkner, de Sartre, de René Char. Par une espèce de sadisme à rebours je me délectais des sottises qui remplissaient les pages des romans photos et de *Déetective*.

À l'école, j'étais le premier ou le second en rédaction. Quand je n'étais pas le premier c'était mon copain André Kopf qui l'était. Un drôle de fusil celui-là. Taillé en athlète pour son âge, il inquiétait instituteurs et professeurs. Dans la cour de récréation, il faisait la loi et c'est très souvent à la force de ses poings, ou plutôt à la force de dissuasion de ses poings, que je dus de ne pas être rossé. Une amitié totale s'établit entre nous. Nous étions des complices parfaits. Quand nous changeâmes d'école pour entrer en cours complémentaire, nous nous retrouvâmes épaule contre épaule. Il ne cessait, physiquement, de prendre du large par rapport à nous. Des filles, plus âgées de plusieurs années, le lorgnaient d'un regard langoureux. Nous, nous n'étions encore que des mioches.

Pour lui, j'étais le poète. Car, enfin j'écrivais. Tout avait commencé au début de notre rencontre. Cette année-là mes parents m'avaient placé dans une colonie de vacances organisée par la SNCF. Chaque enfant devait séjourner chez une famille de paysans en Auvergne.

Une trentaine de gosses partirent un peu inquiets. Nous n'avions aucune idée du lieu où nous allions échouer. Le car roula toute la nuit, puis encore de longues heures, et enfin les premiers enfants furent remis entre les mains de leurs familles adoptives. J'étais triste parce que le moment approchait – je le devinais où il allait falloir me séparer de ma voisine de siège. Celle-ci était une petite fille très jolie, avec une longue chevelure et une robe couverte de fleurs imprimées. Elle avait durant la nuit partagé son petit panier de victuailles avec moi. J'avais appris qu'elle habitait une maison avec des arbres, près de Paris. Elle était « petit rat de l'opéra ». À cette époque, je ne savais absolument pas ce que cette expression pouvait signifier. Le mot « rat » me disait bien quelque chose. J'en avais vu en Normandie, dans la ferme de Tantine. Mais le mot « opéra » ne déclenchait strictement rien en moi. Elle m'expliqua qu'elle apprenait la danse pour devenir plus tard une « étoile ». Personne ne m'avait dit que la danse était un métier. J'étais de plus en plus égaré, mais de plus en plus fasciné par ma petite camarade. Quand nous nous séparâmes, émus, nous nous promîmes de nous retrouver à la fin des vacances. Un couple qui avait l'air charmant l'attendait à l'arrêt du car. Elle s'éloigna en leur compagnie. Le car repartit. Lorsque mon nom fut prononcé par la monitrice, mon cœur battit d'appréhension. Je pris mon maigre baluchon. Un couple m'attendait. Au premier coup d'œil je détestais la femme qui avait une allure revêche. Elle frôla ma joue du bout des lèvres. Son mari avait l'air nettement plus aimable.

Nous montâmes dans une vieille auto toute grinçante. Le monsieur m'interrogeait. Il parlait gentiment. La dame qui conduisait ne disait rien. Nous arrivâmes dans la cour d'une ferme où il y avait un gros tas de fumier qui me donna la nausée. Devant la porte, deux enfants, un garçon et une fille sensiblement moins âgés que moi, attendaient, accrochés à la robe d'une vieille femme racornie qui se trouvait être la mère de la dame qui conduisait l'auto. Ce soir-là on me servit une espèce de soupe épaisse. Ce fut tout le repas. Puis, on m'emmena dans ma « chambre » qui n'était qu'une sorte de pièce très exigüe avec un vieux lit branlant en fer sur lequel était jetée une couverture pleine de trous. Je compris très vite où j'étais tombé. Ces gens – du moins l'épouse – étaient des paysans de la race la plus fruste. Non contents d'être payés pour accueillir, héberger, nourrir un gosse de Paris durant trois semaines, ils estimaient que ce gosse devait trimer dur. L'homme ne pensait sans doute pas comme sa femme. Mais, indiscutablement c'est elle qui commandait, y compris à sa propre mère. C'était une créature qui n'arrêtait pas. Levée tôt, couchée tard, elle

courait du champ à l'étable, de la cuisine au champ, de l'étable à la cuisine. Elle ne parlait pas sinon pour donner des ordres ou proférer des menaces. Ses enfants la craignaient. Le mari était littéralement esclave. Quand il partait le matin pour les travaux des champs, elle enfouissait dans la sacoche de toile, d'un air sévère, un maigre sandwich et une bouteille remplie d'eau. Un jour je surpris l'homme, l'œil aux aguets en train de farfouiller dans un bouquet d'orties. C'est là qu'il cachait la chopine de vin qu'il avait subrepticement tiré à la cave. J'étais totalement décontenancé.

La première besogne qu'on me confia fut de décharger un chariot de foin. Le foin était humide et la tâche était d'autant plus ardue. Au bout d'un quart d'heure une violente migraine broyait mes tempes. Je titubais. Toutes les dix fourchées j'étais contraint de faire une pause. La dame me surprit lors d'une de ces pauses et me disputa. Je fus privé de soupe et ce soir-là je dus regagner la « chambre », où la nuit les souris festoyaient car la pièce servait aussi de dépôt de grain.

Je ne savais à qui me plaindre. Je n'osais pas écrire à mes parents d'autant plus que la dame relisait mes lettres et cartes. Et puis avais-je le droit de me plaindre. Peut-être que tout cela était normal. Je m'étais lié très vite avec les voisins fermiers qui avaient des enfants sympathiques. Ils me regardaient avec des airs attendris. Souvent le soir, la dame me concédait une petite « récréation » avant d'aller dormir car on se lève tôt, quel que soit l'âge, chez les paysans besogneux et âpres au gain. Alors je bondissais chez les voisins où m'attendait une grosse part de tarte. Tarte qui permettait d'avaler moins tristement le grand bol de soupe. J'avais des habits troués, sales. J'appris que c'était la deuxième année que ces gens-là accueillaient un enfant. L'année précédente, l'enfant avait été le « chouchou » de la dame. Il avait été exempté de tous travaux, choyé comme un Jésus, brossé chaque matin, épouillé, lavé, coiffé. Un jour les voisins me dirent : « tu n'es pas bien ici il faut écrire à tes parents, nous posterons la lettre, ainsi elle n'en saura rien ». Aussitôt, ils me donnèrent une feuille de papier, une plume et j'écrivis une lettre dans laquelle je racontais ce que je vivais à mon père et à Mère 2. Deux jours à peine passèrent. Après le repas de midi, alors qu'ils s'apprêtaient à donner le signal du départ pour les champs, une petite auto s'arrêta devant le porche de la ferme. Un homme jeune, aux cheveux en brosse, à l'air souriant en descendit, et se dirigea vers la porte d'entrée. C'était l'inspecteur de la colonie de vacances. Après m'avoir gentiment tapoté la joue, il me pria de m'éloigner, de revenir lorsqu'il m'appellerait. Je m'éloignais de quelques mètres seulement. Je jouais avec des brindilles de bois, inquiet. Qu'allait-il se passer ? Dans la maison, l'inspecteur parlait très fort. La dame criait, elle aussi, très fort, mais sa voix dénonçait la peur. L'homme et sa belle-mère se taisaient. L'inspecteur réapparut sur le seuil. Il me fit signe de la main, je m'approchai. Il posa sa main sur mon épaule « mon garçon, tu ne vas pas rester ici. Ces gens-là ne sont pas des gens gentils. Les voisins m'ont fait savoir qu'ils sont prêts à t'accueillir jusqu'à la fin des vacances. Si tu es d'accord, je t'accompagne tout de suite chez eux. Tu n'auras rien à craindre. Ils t'aiment déjà beaucoup. »

J'acquiesçai, après avoir demandé si mon père et Mère 2 avaient été consultés. Ils l'avaient été.

Le cœur léger, ignorant les regards courroucés de la dame, j'emballais mes affaires et, conduit par l'inspecteur, je gagnais mon nouveau foyer. Il me restait un peu plus d'une semaine de vacances à vivre. Je vécus ce temps, dorloté, choyé. L'autre mégère, quand elle m'apercevait, tournait les talons ou s'éloignait précipitamment. Pourtant, un matin, son mari qui m'avait aperçu flânant près du champ où il ahanait, s'approcha de moi et, timidement, comme pour s'excuser, il murmura « ça n'est pas ma faute, moi je t'aime bien ». Je savais. C'était un faible mais pas un méchant homme. Je serrai la main qu'il me tendit. Il s'éloigna, l'épaule basse.

Le jour où le car devait faire sa récolte de ferme en ferme approchait. J'étais sûr de retrouver mon petit rat de l'opéra. Je voulais lui faire un cadeau, un cadeau pas comme les autres, quelque chose de surprenant. Mais je ne savais quoi : un oiseau déniché dans son nid, un beau silex, un bouquet de fleurs des champs. Non, je désirais autre chose. Et c'est alors que la muse me visita, que l'inspiration me tomba sur les reins. J'étais assis en train de griffonner sur une feuille de papier.

C'était l'heure de la pleine chaleur. Les chats ronronnaient doucement auprès de l'âtre éteint. Soudain surgit de ma tête vacillante, de mon ventre brûlant, de mon sang excité, un animal étrange : un *poème*, oui, un poème. Trente-cinq ans plus tard le souvenir de cet instant élu m'émeut toujours. À cet instant, d'une certaine façon, je suis né, vraiment. Que disait ce poème. Comme vous le pensez je suis bien incapable de le recomposer. Mais je *sais* ce qu'il disait. D'une façon maladroite, ridicule sans doute, il disait combien j'étais amoureux des yeux de mon petit rat de l'opéra, de sa chevelure, de ses mains. Mon premier poème aura été un poème d'amour. N'est-ce pas merveilleux ? Sur ma lancée, je continuai. L'idée me vint de réécrire l'histoire de Tristan et Yseult qu'on nous avait lue en classe quelques mois auparavant. J'avais été touché, certes, mais je n'avais pas accepté la conclusion de l'histoire : la mort de Tristan et Yseult. Je voulais que l'Amour gagne toujours. Alors, m'inspirant de mes souvenirs de Normandie, mêlés à ceux d'Auvergne, je rédigeais fièrement une nouvelle version. Dans mon histoire à moi, en fin de compte, Tristan et Yseult se retrouvaient. Yseult guérissait grâce au bons rayons de soleil campagnard. Elle devenait très grosse. Yseult et Tristan avaient cinq ou six enfants. Et ils coulaient des jours heureux en élevant des cochons rosés et gras. Régulièrement Oncle Marc leur rendait visite. Et ils mouraient très, très vieux. J'étais extrêmement satisfait de mon œuvre. Je recopiais le tout sur des feuilles blanches bien propres car je ne voulais pas offrir un manuscrit surchargé de corrections. J'enfouis le tout dans une grande enveloppe que je décorais aux crayons de couleurs; des arabesques autour du nom de la destinataire : « Virginie ». Je n'oublierai jamais le regard de Virginie quand je lui remis l'enveloppe dans le car. Elle me demanda de changer de place pendant le temps qu'elle lirait. Quand je revins, elle mit simplement ses bras autour de mon cou et m'embrassa sur la bouche. Ses lèvres étaient douces, tièdes, pures. Je n'ai jamais plus embrassé depuis des lèvres aussi pures, tièdes et douces. Je n'étais pas encore dans la ténèbre, le péché.

Comme promis, rentrés à Paris, nous nous écrivîmes. Je fus reçu une fois ou deux chez elle, elle vint une fois ou deux chez moi. Puis les liens se distendirent. L'oubli commença son œuvre. Il m'arrive aujourd'hui encore de parcourir les programmes chorégraphiques et mon cœur bat lorsque, de temps en temps, mon regard tombe sur le prénom d'une danseuse « Virginie ». Où es-tu aujourd'hui Virginie, peut-être n'es-tu jamais devenue une « étoile » ni même peut-être une danseuse professionnelle. Peut-être t'es-tu mariée très jeune avec un beau garçon. Vous avez eu très vite deux ou trois enfants. Ton mari voyage beaucoup pour ses affaires. Toi, tu t'ennuies et tu ne t'ennuies pas. Es-tu épouse fidèle ou prends-tu des amants ? Je t'imagine très belle à quarante ans passés puisque tu avais, à quelques mois près, mon âge. Je t'imagine séduisante. Virginie, peut-être nous sommes-nous croisés sans nous reconnaître dans une rue de Paris, un bar de Los Angeles, une trattoria de Rome, un jardin d'hiver à Kyoto, une avenue illuminée à Broadway, un bistrot du port à Amsterdam, un palace climatisé à Rangoon ?

Mais au fait Virginie, peut-être es-tu morte. Tuée par un voyou, écrasée par une avalanche, broyée par quelque maladie tropicale, déchiquetée par une automobile folle, ou simplement poignardée par la mélancolie du temps, la nostalgie de l'Eden, la perte irrémédiable de l'enfance. Où es-tu Virginie. Si tu me lis, si tu me reconnais, si tu te reconnais, écris-moi : « Poste Restante – Star City – Wonderland ».

André Kopf avait un rêve, une vocation. Il s'était juré de devenir conducteur de trains. À l'époque nous n'avions pas encore lu, ni lui ni moi, *La Bête humaine* de Zola. Nous ne savions rien du *Transsibérien* de Blaise Cendrars, nous ignorions tout de *l'Orient Express* de Valéry Larbaud, Paul Morand, Maurice Dekobra et Pierre-Jean Rémy. Mais c'était ainsi. Il serait conducteur de trains. Il l'est devenu. Le hasard voulut que nous nous rencontrâmes sans l'avoir prémédité il y a quelques années. Nous étions passablement émus. Je lui lançai narquoisement : « alors, conducteur de trains ? ». « Bien sûr, » répondit-il à ma stupéfaction, avec un accent guttural de suisse de Zurich. Et il cligna de l'œil. Il avait compris le sens de ma petite provocation. En effet, il conduisait

les trains helvétiques. En blouse blanche. Fini les temps héroïques des chauffeurs et mécaniciens balayés par les vents, noirs de charbon, pareils à des ombres de théâtre chinois face à la gueule du four. La technologie moderne avait renvoyé aux oubliettes ces images apocalyptiques. André exerçait une profession qui exigeait un vrai doigté de chirurgien. Plus la moindre escarville dans l'œil. Mais des manettes électriques, des tableaux de bord luxuriants. Qu'importé si la fable en avait pris un coup. Il était heureux tant au travail qu'à la maison. Marié, père de famille, travailleur ponctuel, il pataugeait en plein dans ce « bonheur suisse » dont les cinéastes Tanner, Goretta et quelques autres se font un malin plaisir d'arracher les masques. Mais à chacun sa liberté !

À l'École, André avait un succès fou. C'était un imitateur hors-pair. Mieux que cela même. Son numéro de bravoure consistait à restituer l'atmosphère de la gare de Zurich. Tout y était : l'arrivée, le départ des trains, les bribes de conversations saisies au vol, les annonces au micro, les bruits des véhicules charriant les bagages, les pleurs des enfants énervés, les appels des gens se cherchant dans la foule. Il y avait deux cours privilégiés durant lesquels André affectionnait de donner son « récital ». D'abord celui de Mademoiselle Nocturne. Elle s'appelait véritablement ainsi. Nous l'avions surnommée « Nocturne de Chopin ». Et pour cause. Elle était professeur de musique. C'était une « vieille fille » ainsi que l'on dit. Par conviction. Aujourd'hui encore, en y songeant, j'en doute fort. Je suis plus enclin à penser que simplement et tristement Mademoiselle Nocturne était restée célibataire parce que jamais un homme ne lui avait proposé de l'épouser, jamais elle n'avait eu la révélation de la passion humaine. Peut-être, tout au plus, avait-elle aimé quelque professeur, en silence et en cachant son jeu. Les années avaient succédé aux années. De plus, Mademoiselle Nocturne n'était pas une Rita Hayworth. Timide sans doute elle s'était enfoncée dans une espèce de « veuvage » sans époux mort à déplorer, à regretter. La solitude était devenue son royaume. Je crois qu'elle craignait assez la bande de garnements à laquelle elle était censée enseigner les rudiments du solfège et les beautés de Mozart, Bach, Haydn.

Nous étions cruels à son égard. Car, de plus, elle était affectée d'une sorte « d'infirmité », inexcusable selon nos jeunes esprits dévoyés. Elle portait « perruque ». Alors, pour nous, il s'agissait de faire en sorte de la bousculer afin que sa perruque perdît l'équilibre et que le rouge de la honte envahisse ses joues maigres.

Mais le pire ce fut, je crois le jour où nous cachâmes dans son harmonium portatif un orvet. Elle commença son cours normalement, faisant courir ses doigts le long des touches. Puis, soudain, elle poussa un hurlement d'effroi. Ses doigts venaient de rentrer en contact avec l'orvet. Elle s'écroula sur sa chaise, à demi-évanouie. Le directeur qui passait par là fut alerté par le vacarme. Il pénétra dans la classe, et en quelques secondes, prit la mesure de l'événement. Les punitions plurent comme feuilles mortes en automne.

Le directeur était un homme très massif. Avec une grosse moustache grise, des yeux presque toujours tristes, sinon navrés. Il marchait légèrement voûté comme s'il avait voulu masquer sa haute silhouette. Mr D. s'était chargé du cours d'Éducation civique. Il tentait de nous inculquer les rudiments classiques du respect des vieilles gens, de l'obéissance aux autorités, de la grandeur qui résidait dans le fait de ne pas cracher par terre, de donner sa place dans le train à une personne âgée, à une femme enceinte. Le malheur pour Mr D. voulait qu'il fut sourd comme un pot. On ne se gênait pas pour profiter de l'aubaine. C'est alors qu'André Kopf se déchaînait « Imite les trains dans la gare de Zurich » suppliaient les enfants de la classe. André ne se faisait pas prier. Et les enfants plies en deux, de pouffer de rire, de jeter par-dessus les tables des avions en papier. Mr D. n'était pas dupe. Il savait où situer les coupables. Et d'une voix monocorde il scandait son cours devenu inaudible de la sentence sempiternellement répétée :

- Laude, cent lignes
- Kopf, trois cents lignes
- Laude, deux heures de « colle »

– Kopf, un jour de renvoi de l'école.

L'essentiel était pour André et pour moi que nous fussions mis à la porte de l'école en même temps et pour une durée équivalente. Ces jours-là nous les passions chez lui, à quelques centaines de mètres de ma maison, car sa mère était, c'est le moins qu'on puisse dire, compréhensive. Chez moi les choses se seraient passées tout autrement. Alors, je me réfugiais chez André. Nous faisons nos « pénitences » tout en savourant les délicieux quatre-heures de Madame Kopf et les savoureuses plaisanteries helvétiques de Mr Kopf, lequel, fort complaisamment, n'hésitait pas à imiter les signatures de mes parents.

Nos punitions achevées, nous regagnions l'école. Les autres nous attendaient impatiemment : « Dis André quand est-ce que tu imiteras les trains dans la gare de Zurich ? » Il leur suffisait d'être patients, d'attendre le prochain cours de morale. Et tout recommençait :

- Laude, cent lignes
- Kopf, deux cents lignes
- Laude, au piquet

Mais si André Kopf avait mon amitié, Françoise C. avait mon amour. Françoise habitait la maison entourée du grand jardin qui jouxtait notre modeste logis. Son père travaillait aussi à la SNCF. Sa mère était employée de bureau dans une quelconque administration. Ses parents et les miens lièrent très rapidement des relations. Les deux familles partageaient fréquemment le souper, se retrouvant dans l'une ou l'autre maison pour une partie de belote. Françoise était une grande jeune fille, très saine, épanouie, avec une magnifique chevelure brune. Les premières années nous fûmes étroitement complices. Nous ne nous quittions guère. Nous jouions dans le jardin, à construire des cabanes de branches. Nous ravagions les fraisiers et les framboisiers. Les premiers temps nous explorâmes même les merveilles du « touche-pipi ». C'était puéril et innocent. Elle n'avait pas de regard pour nul autre garçon que moi. Nous étions Tristan et Yseult, Pétrarque et Laure, Dante et Bérénice, Daphnis et Chloé. Nous nous aimions tranquillement dans le crépitement des étés, dans les hautes herbes sauvages du fond du jardin. Nous nous aimions ? cela veut dire que nous nous contemplions, sans faire le moindre geste, que nous nous couchions, corps contre corps, éblouis, muets de stupeur, les yeux brûlés par la lumière, le feu de l'astre, que nous nous caressions avec une pudeur extrême, que nous échangeions des baisers furtifs.

J'étais tout pour elle, je crois. Elle était tout pour moi. L'avenir était clair et net : quand nous aurions l'âge, nous nous épouserions. Nous nous le sommes promis maintes fois. Un soir, afin de donner à l'engagement mutuel une signification encore plus solennelle, quasi sacrée, nous procédâmes au rituel de l'échange des sangs. Avec un petit canif je fis perler une goutte de sang au bout d'un doigt de Françoise. J'agis de même pour moi. Et nous collâmes nos deux doigts ensemble tandis que nos regards plongeaient l'un dans l'autre, chavirés d'amour. Instant magique. Nous n'étions plus dans une triste banlieue ouvrière, avec ses rangées de pavillons gris, ses jardins mesquins, ses marronniers rabougris, son église au coq rouillé et déséquilibré. Nous étions *ailleurs*, au *vert pays des amours enfantines*.

Nous n'avions plus peur ni de la guerre ni de la mort. En quelque sorte nous étions sauvés, nous habitions la « main de dieu ». Que de grandes et multiples choses allions-nous réaliser. Sur les cartes des océans et des continents nous inventions mille surprenants voyages : nous descendions en pirogue l'Amazone, nous errions à dos d'éléphants au pays des maharadjas, nous faisons face à des hordes nègres dans la jungle africaine, nous nous enlacions dans une gondole à Venise, nous faisons des pirouettes sur les toits des gratte-ciel à New York.

Toutes les amours enfantines se ressemblent à coup sûr et les nôtres n'eurent rien d'étonnantes, sans doute. Mais je demeure persuadé que les « amours enfantines » même si elle sont nommées ainsi à l'âge mûr, à travers le prisme de la nostalgie, ont existé et existent toujours. Elles disent l'élan chaleureux vers l'autre, l'immense besoin de tendresse, le désir fou de se perdre dans une

dimension vague, floue, l'infini. Elles disent peut être le meilleur de l'individu avant qu'il ne soit – sauf rares exceptions – « normalisé », métamorphosé en adulte raisonnable et réaliste, condamné à la soumission, au labeur, à la mécanique répétitive des jours et des nuits, aux passages cloutés et aux rues sans issues, à la mélancolie.

Dans un monde de « marchandises » où l'enfant est odieusement exploité, d'autant plus exploité qu'il est mythifié, célébré hypocritement, frauduleusement choyé, les « amours enfantines » sont, j'en ai l'intuition, porteuses de subversion. C'est pourquoi on les dénature, on les folklorise, on les amenuise, on les réduit à des enfantillages. Personnellement, je compte énormément sur les « amours enfantines » pour ébranler définitivement le vieux monde pourri qui demeure encore le seul que nous ayons à notre disposition, avec la seule arme pour lui échapper, celle du suicide volontaire, lucide. Que de grossières plaisanteries avons-nous pu entendre, Françoise et moi, à propos de nos amours. Les adultes qui ignorent tout de l'amour ne cesseront donc jamais de bafouer l'enfance qui est à la fois cruauté et lumière, lyrisme et violence. Un enfant tue un rat à coups de pierre. Les adultes s'étonnent de la cruauté de l'enfant, eux qui n'ont pas bronché au spectacle du génocide arménien commis par les Turcs, eux qui n'ont pas tremblé quand les crématoires nazis crachaient leur sinistre fumée à l'odeur humaine, eux qui n'ont pas bronché au terrifiant massacre d'Hiroshima, eux que n'empêchent pas de dormir, de nettoyer avec des soins infinis leur voiture, de s'effondrer sur les plages du sud, les terrifiantes dictatures, les régimes totalitaires et autoritaires, les démocraties musclées qui écrasent, depuis la nuit des temps, l'humanité souffrante et complice.

Les années passant, insensiblement, les rapport établis entre Françoise et moi se modifièrent. Un autre type de lien s'établit, de par sa volonté, entre nous : quelque chose comme une amitié passionnée. Quand elle entra dans une école de comptabilité elle tomba amoureuse d'un de mes compagnons de classe, Félix, auquel je l'avais présentée. Je ne cesse pas, aujourd'hui encore, d'être étonné par le mystère des choix. Une jeune femme qui rêve au « prince charmant » va tomber follement amoureuse d'un garçon ordinaire. Un garçon, la tête pleine des photos des stars de cinéma va s'éprendre d'une gentille jeune demoiselle, ni laide ni belle, ni sottie, ni intelligente.

Je fus désemparé. Mais mes relations avec Félix survécurent à mon désarroi. Je n'arrivais pas à vivre ce dernier comme un rival. Françoise avait parfaitement le droit d'en aimer un autre. Malgré tout, quelque chose était brisé en moi. Je ne pouvais plus me promener dans le grand jardin où nous avions partagé tant de secrets sans que les larmes me montassent aux yeux. J'étais triste. Je devenais renfermé. Même les farces d'André Kopf ne m'amusaient plus. Je m'écartais de mes compagnons habituels. Je plongeais dans une songerie cotonneuse. Je rêvais à de grands départs, à de grands exils, loin des trains, de la gare de triage, des usines, des rues tristes de ma ville.

J'étais d'autant plus inquiet, angoissé, qu'à la maison la situation se détériorait. Mon père venait d'être licencié de la SNCF, après un procès infamant. Magasinier, il avait à charge la gestion du matériel d'entretien : balais, serpillières, brosses... Un soir, au lieu de les jeter comme il aurait dû le faire, il avait rapporté à la maison quelques toiles à laver le carrelage. Une voisine qui nous détestait, en dépit de ses beaux sourires, apprit incidemment la chose. Elle n'hésita pas et dans une lettre anonyme aux autorités des chemins de fer, elle dénonça proprement mon père. Il y eut enquête. Mon père fut accusé d'autres menus larcins dont il n'était aucunement responsable. Jugé, il fut mis à pied, jeté sur le pavé. Son humeur devint irascible. La violence resurgit en lui. Il se mit à boire et de fréquentes altercations l'opposaient à Mère 2. C'est ainsi qu'un matin je reçus en pleine figure, lancé à toute volée, son rasoir mécanique. Heureusement pour moi le rasoir m'atteignit sous l'œil. Le lendemain, la joue enflée, tuméfiée j'allais à l'école. L'instituteur me demanda ce qui m'était arrivé. Je lui répondis assez évasivement que j'avais glissé dans l'escalier de la cave. Je crois qu'il ne crut pas à ma version de l'accident. Grâce à un ami de bistrot, mon père trouva un emploi dans une entreprise de couverture-plomberie. Il apprit à monter sur les toits. C'était un homme doué de ses mains. En quelques mois il devint un excellent couvreur-plombier-zingueur.

Mais il ne cessait de changer d'entreprise car à la moindre remarque d'un contremaître, d'un patron, il n'hésitait pas à passer à la manière forte. Certains jours nos assiettes n'étaient pas très pleines à l'heure du dîner. Mère 2 l'injurait, lui reprochait d'être un révolté, de ne pas être docile. Elle lui jetait à la figure l'exemple d'X ou d'Y qui étaient des ouvriers modèles, obéissants. Mon père, le rouge de la confusion, de la honte et de la rage confondues au front, se taisait. Il ne répondait pas. Il serrait les poings d'impuissance. Je devinais que cela bouillonnait derrière ses tempes, qu'il aurait voulu expliquer que la dignité du prolétaire existe malgré l'oppression. Mais il n'avait pas le *pouvoir des mots*. Il gardait pour lui sa rancune, sa haine, une rancune et une haine qui l'ont dressé, dans sa vieillesse, violemment, contre les jeunes gens de Mai 68, contre tous ceux qui tentaient de briser le vieil ordre. Mon père était devenu un sanglier blessé, solitaire. Il se battait seul, le dos au mur, ne comprenant pas ce monde. Il ressassait certainement des images du passé, du temps où il combattait pour la « cause ». Il souffrait de voir les compagnons d'autrefois lui tourner le dos, lui refuser la main. Il était devenu « une vipère lubrique ».

Il était devenu deux fois esclave. C'est à cette époque-là que le feu de la révolte commença à brûler en moi. Je comprenais parfaitement bien que mon père était victime d'une série d'injustices, je pressentais déjà que le monde était « mal fait ». Moi aussi, je serrais les poings de fureur et d'impuissance. Je ne pouvais même pas communier avec lui. Il avait dressé entre nous une barrière infranchissable. Son orgueil et ses idées « bourgeoises » l'empêchaient de s'adresser à moi comme à un être humain digne de ses aveux, de sa confiance, de ses tourments. Je mourais de mille morts à quelques pas de lui. J'étais littéralement crucifié. C'est là, dans cette modeste cuisine, banale, que s'est développée ma haine increvable pour l'ordre établi, là que s'est forgée ma volonté de contribuer, du mieux possible, à la chute de cet ordre. Je n'étais qu'un révolté en herbe. Il me fallait apprendre à devenir un révolutionnaire. Mais devenu révolutionnaire, je n'ai jamais perdu contact avec le feu de la révolte. Je suis d'ailleurs totalement convaincu que si tous les prétendus révolutionnaires qui s'ingénient à sauver l'humanité douloureuse étaient d'authentiques révoltés, il y a belle lurette que le monde ancien serait mort et enterré. Mais tel n'est pas le cas car les zéros sont fatigués, très tôt.

Françoise est morte. Je répète ces trois mots à l'instant même où je les dactylographie, presque trente ans après l'événement. Il est quatre heures de l'après-midi. La lumière implacable et sèche cogne les murs de la petite ville où je me suis réfugié pour écrire cette « autobiographie fantasmée ». Dans la grande pièce du deuxième étage du restaurant où je suis hébergé par des amis affectueux, règne une ombre de fraîcheur. Du rez-de-chaussée me parvient la musique d'un disque. C'est Lou Reed qui chante, qui hurle, qui monte en croix. De temps à autre, je bois un demi verre de ce bon vin de Beaucaire que l'ami Jack Thieuloy m'a apporté l'autre nuitée. Des moustiques voltigent au plafond. J'ai la tête broyée par la fatigue, la nervosité, l'impatience. J'entends, venant de très loin, d'au-delà le Rhône et les remparts, la voix de Maïakovski qui supplie : *Camarade la vie presse le pas*. Je relis la lettre d'une femme qui dit m'aimer, qui m'aime à coup sûr, mais qui ne sait pas m'aimer. Je songe à toutes les femmes sur lesquelles, tendre, amoureux, avec une volonté de douceur et de dialogue, je me suis couché. Le temps s'abolit. Le verbe *aimer* danse dans mon crâne surchauffé. Le temps s'ouvre.

Françoise est morte. Comme c'est étrange, on dirait que cela est arrivé hier. J'entends encore sa voix plaintive de malade, son cri d'oiseau effrayé par la vision des portes noires qui donnent sur le silence et l'énigme. Je vois très clairement son regard d'été robuste, fauché en pleine jeunesse, qui résiste, qui ne veut pas mourir, qui proteste, qui s'insurge, qui quémande. Je vois ses pâles mains aux longs doigts maigres. Je vois sa chevelure éteinte, éparpillée autour de sa tête sur l'oreiller de la chambre d'hôpital. *Françoise est morte*. Je n'ai jamais été une seule fois depuis sur sa tombe. C'est un effort impossible pour moi. Et puis, pourquoi faudrait-il aller se recueillir dans un petit cimetière de campagne, au-dessus d'une dalle moussue. Françoise n'est plus sous cette pierre tombale lavée

par les pluies en novembre, griffée par les chants d'oiseaux en juillet. Poussière, elle s'est dissoute. Elle est devenue étendue sans limites. Françoise est enterrée dans chacune de mes veines, dans chacune de mes respirations. Elle voyage avec moi, elle dort avec moi depuis presque trente ans. Clandestinement. Incognito. Elle-même sans doute l'ignore. Là-bas, près de Soissons, une tombe porte son nom. La rivière roucoule doucement sous la feuillée. Une paix tranquille habite le petit cimetière. Je le sais puisque je n'y suis jamais retourné. Puisque Françoise est avec moi.

Tout arriva brutalement. Un samedi ou un dimanche – nous approchions des fêtes de Pâques – Françoise eut un malaise. Une grande et mystérieuse lassitude s'abattit sur elle. Au départ, personne ne s' alarma. On appela malgré tout le médecin de famille qui ne diagnostiqua rien de grave, apparemment. Par acquit de conscience, il recommanda une analyse du sang. Comme ça, pour voir. Quand le médecin de famille eut entre les mains les résultats de cette analyse dont il n'attendait aucune mauvaise indication, il sursauta. L'analyse prouvait que la leucémie ravageait Françoise, que le mal avait atteint une dimension qui condamnait pratiquement la jeune fille à une mort rapide. Le médecin mit au courant les parents de Françoise avec tout le tact possible. Les perspectives étaient effrayantes car en ce temps-là la leucémie était une maladie mortelle dans la plupart des cas. J'étais là. Mon imagination fébrile, détraquée, me faisait voir un immense champ de bataille où s'affrontaient globules blancs et globules rouges. J'entendais le fracas d'empoignades furieuses. Des éclairs de feu illuminaient la scène. Les parents étaient effondrés. Mère 2 et mon père faisaient ce qu'ils pouvaient. Ils tentaient de reconforter l'un et l'autre. Mère 2 fit du café très fort. Ce soir-là on veilla très tard dans nos deux maisons. Il n'était pas question, bien sûr, de dire la vérité à Françoise. Nous organisâmes le mensonge, un mensonge d'amour. Nous lui racontions qu'elle était la proie d'une maladie pénible mais absolument pas dangereuse. Je ne saurais jamais si Françoise a partagé notre mensonge, si son énorme désir de vivre ne la poussait pas à nous faire confiance, à croire nos paroles, ou bien si, au contraire, sans être dupe un instant, elle ne fit pas semblant de nous croire afin de ne pas nous désespérer tout à fait. J'allais lui rendre visite presque chaque jour. Je lui apportais des nouvelles de Félix mais il semblait que la maladie ait éloigné Félix d'elle. Il semblait que je redevais le Roi d'amour. Elle prenait mes mains sans rien dire. Elle les pressait très fort. Ses yeux étaient transparents. Ils semblaient n'avoir pas de fond. Je lui apportais des livres, des magazines, des échos de la vie et de la rue, des bouquets de fleurs. Je refoulais les larmes qui noyaient mes yeux. Je m'efforçais à sourire, à plaisanter même. J'évoquais sa prochaine sortie de l'hôpital. Ce serait encore l'été. Nous irions tous ensemble à la mer. Elle souriait, lointaine déjà. L'été pour Françoise se limita aux quatre murs de la chambre d'hôpital, aux visites de ses parents, de quelques amis, voisins. À mon irruption quotidienne.

Au commencement de l'automne, je compris mystérieusement qu'il n'y en avait plus pour longtemps. Les transfusions de sang avaient échoué. Les salauds de globules blancs, en rangs serrés comme des armées de Moyen-Âge, progressaient, élargissaient leur territoire. Françoise devenait de plus en plus diaphane. Elle était littéralement une chandelle qui s'éteignait à petit feu. Son pathétique visage devenait de plus en plus pâle. Ses yeux s'agrandissaient, dévorant le visage. Elle ne se plaignait pas. Elle jouait avec les fleurs qu'elle tournait entre ses doigts fragiles. Son regard s'attardait sur les choses, longuement. On aurait dit qu'elle faisait ses adieux à la lumière du ciel, au vase de fleurs, aux figures connues, aux objets usuels.

Elle entra dans le coma quelques jours avant Noël. J'insistai pour la voir une dernière fois. Image terrible. Elle n'avait plus conscience. Je murmurai inutilement son nom. Oubliant ses parents, l'infirmière, le docteur présent je baisai longuement ses lèvres glacées déjà, et je sortis précipitamment, la poitrine broyée de sanglots.

Le lendemain, Françoise mourut. On l'enterra quelques jours plus tard dans le cimetière familial près de Soissons. Je me rappelle encore la petite église avec le carreau cassé. Il pleuvait, je crois. Nous avions froid. Les parents de Françoise, son frère Christian étaient soutenus par mes parents.

J'avais obtenu une faveur : qu'on dépose un poème que j'avais écrit pour Françoise dans son cercueil. Après l'office nous gagnâmes le petit cimetière tout proche. Le cercueil fut descendu dans le grand trou obscur. Nous jetâmes une fleur rouge. Puis les employés du cimetière commencèrent à jeter des pelletées de terre. Je ne pouvais détacher mon regard de l'humble cercueil qui disparaissait peu à peu. Enfin, il n'y eut plus que la terre, mouillée, muette. Tout était consommé. Nous nous attardâmes encore longuement puis mes parents entraînent doucement les parents de Françoise; Nous marchâmes en silence jusqu'à la demeure familiale. Mère fit du café très fort, des tisanes, du thé. Chacun était dans son coin, effondré, impuissant.

Là-bas Françoise commençait son long sommeil de « belle au bois » qui attend le Prince Charmant. Mais le Prince Charmant il n'existe plus depuis longtemps.

Je n'irai jamais là-bas. Je ne revisiterai jamais plus le grand jardin. Il me suffit, Françoise, de fermer les yeux, de t'appeler. Ta voix me répond. C'est chaque jour le jour de nos épousailles. J'en parle dans presque tous mes livres. Avec des mots, je te déterre, je te désenfouis, j'arrache ton beau, ton pur visage à la pourriture. Je te pare, je te fais belle, je te fais femme, je te donne cette vie à laquelle, tout autant qu'une autre, tu avais droit. Je te donne la vie qu'on t'a volée. Je te fais des enfants. Je t'emmène en voyage. « Vois comme Lisbonne est belle à cinq heures du matin », « Regarde ce cactus qui semble vouloir blesser le Christ en croix, le Christ en plaies », « Écoute la rumeur du petit peuple quand l'aube se lève sur les minarets d'Istanbul ».

Je te fais femme. Je te fais Reine. C'est pour toi que je souffre. C'est pour toi que j'accepte de ne pas mourir, d'errer entre des bras de femmes aveugles, déboussolées. C'est pour toi que j'affronte la faim et la soif, la peur et la nostalgie, la mélancolie et la frayeur.

Parce que aussi longtemps que mes mots te seront litière royale, que mes mots te réintégreront aux foules d'aujourd'hui, tu ne pourras pas mourir vraiment.

Tu mourras quand moi aussi je mourrai. À l'instant où je rendrai mon dernier souffle toi et moi entrerons ensemble dans le royaume de l'éternelle paix, de l'éternelle illumination.

Réjouis-toi, Françoise. Cet instant viendra, inexorablement. Je m'y prépare depuis ta fausse fuite. Je suis prêt. Qui peut prétendre séparer deux astres, une lune et un soleil après leurs noces fertiles.

Dans la nuit de ma solitude d'homme, effrayé par le passage du rat ou de l'éclair, Françoise, je te fais femme. Afin que toi aussi, belle, rayonnante, la peau parfumée – lavande et laurier – tu puisses enfouir ton visage incendié dans l'eau des fontaines d'Aix, tu puisses rouler au milieu du romarin, pour le rite d'amour.

Depuis trente ans, je ne cesse de te cajoler, de te bercer, d'essuyer la poussière qui souille tes paumes. Je te porte dans mes bras jusqu'aux hautes montagnes sacrées, jusqu'aux plateaux désertiques où reposent la table des lois.

Vois, le monde est beau, clair, harmonieux. Les aigles et les moutons dialoguent. Sais-tu que nous sommes devenus soleils ?

L'ENVOL D'ICARE

C'est un peu après la mort de Françoise que ma « vraie vie » commença. J'allais rencontrer des êtres qui devaient me révéler à moi-même, m'orienter sur des chemins nouveaux. Jusque là, je n'avais été qu'un jeune garçon qui, de cheminements en cheminements obscurs, était devenu rebelle. Mais j'étais inculte, ignare. Je vivais dans un monde où l'Art, au sens le plus noble du terme, n'avait pas de place, où les chromos remplaçaient les toiles de Van Gogh et où les romans de Delly repoussaient loin James Joyce. Je cherchais quelque chose mais je ne savais pas encore quoi. Je titubais le long des rues, de rage et de fureur. J'aimais des filles qui ne partageaient pas ma révolte instinctive. Je détestais les lourdauds qui étaient mes compagnons de classe. J'étais blessé, solitaire. Mon père et Mère 2 ne me comprenaient pas. Comment auraient-ils pu d'ailleurs me comprendre ? Je pressentais confusément un monde différent. La télévision – qui vivait alors sa préhistoire – me révélait des mondes nouveaux, des modes d'existence différents. J'étouffais entre la gare, les cinémas de quartier, l'école. Je prenais des coups. Mon père n'était pas avare de ce côté-là. Mais en même temps je jouissais d'une sorte de liberté totale. Je pouvais faire pratiquement tout ce que je voulais. La seule condition était de ne pas réveiller mon père. De plus en plus souvent, je rentrais tardivement. Je traînais, j'errais. J'étais en chasse comme un chien fou, un « crazy dog ». Je ne dormais que d'un œil. Je me posais des tas de questions. Est-ce que Dieu existe ? Pourquoi y a-t-il des riches et des pauvres ? des gens qui dépensent des sommes folles sans jamais travailler et des gens qui tirent leur vie entière le diable par la queue en s'esquintant au labeur ? D'où viennent les étoiles ? La mort c'est quoi ? Et l'existence humaine ? Mais, jusqu'alors je n'avais trouvé personne pour me guider dans ma quête, pour m'aider de ses conseils, sinon un vieux bibliothécaire municipal qui écrivait des recueils d'alexandrins dans lesquels il célébrait « l'immortelle beauté ».

Amoureux de « Lys » j'avais la certitude de ne pas trahir Françoise. J'obéissais à un commandement obscur qui me jetait en direction des vivants. Lys était vivante. Jeune fille « libre » elle pouvait m'entraîner dans la maison de ses parents absents. Je commençais à comprendre que l'amour pouvait aller au-delà de ces attouchements attendrissants que j'avais pratiqués avec Françoise. Lys fumait. Elle ne craignait pas de se promener nue devant moi. J'ignorais tout du sexe. Une seule fois, j'en avais eu une vision, horrible, quand en Auvergne un vieux berger avait tenté de me violer. Je n'avais dû le salut qu'à la rapidité de ma course. Il avait réussi à arracher ma petite culotte. Il voulait me sodomiser, le vieux crapaud. Son visage de pomme de terre rétrécie me faisait horreur. Je me débattais comme un beau diable tandis que sa main rugueuse tentait en pure perte d'attraper mon sexe. Je réussis à échapper à son étreinte furieuse. Je courus jusqu'au village, à demi-nu.

Lys, elle, expérimentait sa propre sensualité, sexualité. Elle me fit don de son corps. Elle s'empara du mien qu'elle explora, embrassa, lécha en poussant des grognements, des gémissements d'animal. Instinctivement, je trouvais le chemin de son sexe. Mais ma main ne m'apporta pas le plaisir rêvé. Alors, comme dans les méchants romans que j'avais lu en cachette, je me glissai le long du ventre jusqu'à ce que ma bouche se trouvât à la hauteur du sexe. Ma langue fiévreuse s'enfonça dans la caverne obscure et rosé. Lys se tortillait. Ses ongles s'enfonçaient dans la peau de mon dos. À la fois elle s'offrait et se refusait. J'avais perdu conscience. J'étais tout entier dans ma langue qui,

furieusement, mais tendrement aussi, fouillait, excitait. Mes mains se refermaient sur ses seins d'adolescente. J'étais nerveux, maladroit. Je décodais ce corps qui n'était déjà plus celui d'une fillette.

Ce fut terrible, beau et inoubliable.
Lys me quitta quelque temps plus tard pour un autre
amant.
Je savais qu'un monde m'attendait, dur, cruel, violent,
Le temps des métamorphoses approchait.
J'avais quelques poils aux joues.
J'éprouvais une violente rage contre les limites.
J'aurai voulu exploser.
Quitter ma peau.
Prendre place parmi les étoiles.
Mourir d'amour.

C'est alors que tout se déclencha, comme avec une logique irréprochable. J'étais un écolier sans grands moyens financiers. Je m'étais donc résolu à voler les classiques imposés par le professeur dans une librairie proche de notre école. Ayant mauvaise conscience, je remplaçais subtilement les ouvrages là où je les avais volés, une fois usage fait. Durant plusieurs mois, je pus agir sans être inquiété. Lamartine succédait à Victor Hugo qui précédait Alfred de Musset. Il était logique qu'un jour la brave dame à cheveux blancs me prit la main dans le sac. Le jour fatidique arriva. Je m'attendais à des réprimandes sévères, à pire encore, une dénonciation à mes parents. Je ne doutais pas d'être remis entre les mains des policiers. Rien de tout cela n'arriva. Bien au contraire. La dame me parla d'une voix douce : « Vous aimez la poésie, jeune homme ? ». D'une voix éperdue, je répondis que oui j'aimais la poésie. « C'est très bien » commenta-t-elle. Puis elle ajouta : « Mon fils aussi est poète. Voulez-vous le connaître ? ». Je fis un signe affirmatif de la tête. Elle se tourna en direction de la pièce située derrière la librairie. « Serge » appela-t-elle. Quelques secondes plus tard je vis apparaître un grand gaillard barbu. Il avait des yeux pleins de tendresse et de malice. Il me tendit énergiquement la main et se présenta : Serge Wellens. Sa mère nous laissa en tête-à-tête. Il m'interrogea afin de savoir qui j'étais. Il avait huit ou neuf ans de plus que moi. C'était une « grande personne ». J'étais plutôt intimidé. Il me demanda quels étaient mes poètes préférés. Je lui nommais Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset. Il eut un sourire amusé. Avant de me quitter ce jour-là il m'invita à venir chez lui, le dimanche suivant, en début d'après midi. Il avait un petit appartement sur un boulevard peu éloigné de la librairie. Il y aurait des amis, des filles. Il me communiqua l'adresse qu'il copia sur un bout de papier. Ému, je l'enfouis soigneusement dans ma poche. Je promis de venir. Il ajouta enfin : « venez, je serai content, je vous prêterai des livres ».

Je repartis bouleversé. Je devinais que j'approchais un nouveau monde. J'avais l'intuition aiguë que quelque chose de décisif allait se produire dans ma vie, que mon destin allait être changé. Un royaume neuf devait s'ouvrir à ma faim, à mon impatience, à mon désir.

Nous étions un mercredi ou un jeudi. Je ne songeais plus qu'au rendez-vous du dimanche. Je brûlais d'impatience. Je ne dis rien à mes parents. Il n'y avait pas de problèmes. J'étais, grosso modo, libre d'aller et venir à ma guise. Enfin le dimanche fut là. Je me peignais avec soin. J'essayais d'être *élégant*, *J'étais un peu intimidé à l'idée de tomber au milieu d'un groupe de jeunes gens d'une vingtaine d'années* – je portais encore des culottes courtes. Un quart d'heure de marche, sans me presser, – suffit à me porter jusqu'à la hauteur de l'immeuble dont j'avais dix fois vérifié le numéro sur le petit bout de papier. Je grimpai un étage. Une musique de jazz parvint à mes oreilles. Des voix d'hommes et de femmes, joyeuses, m'indiquèrent, avant même que je lise le nom inscrit sur la porte, le lieu où j'étais attendu. Je repris mon souffle. J'hésitais à cogner contre la porte. Une

seconde, l'idée de fuir envahit mon esprit mais la curiosité l'emporta. Je cognai. J'entendis des pas et la porte s'ouvrit. Une belle grande jeune fille se tenait devant moi, un verre à la main, le regard amusé. Je bafouillais : « Monsieur Wellens s'il vous plaît ? ». Elle se retourna et appela « Serge, c'est pour toi ». Quand elle se retourna j'eus le temps d'apercevoir un couple, allongé sur le lit, qui s'embrassait voluptueusement. Mon cœur se mit à battre. Je distinguais encore, accrochés aux murs des tableaux étranges, une armoire vitrée pleine de livres. D'autres gens, dans une seconde pièce. Serge arriva. Il me tendit la main, toujours aussi chaleureusement, et il m'entraîna vers les autres. Il y avait des filles et des garçons, une dizaine environ dans un espace relativement étroit. Le couple ne s'était pas arrêté. Personne ne semblait faire attention à leurs ébats amoureux. « Je vous présente une graine de poète : une vraie graine de poète puisque monsieur n'hésitait pas à voler dans la librairie des livres qu'il rapportait ensuite » dit Serge, la figure fendue par un large sourire, à l'adresse des autres qui me fixaient amicalement. Des cris d'admiration s'élevèrent. Serge me tendit un verre rempli de vin. Je fis comme si j'étais accoutumé à la boisson. J'avalai mon verre d'un trait. Serge me présenta les autres : Jacques, Georges, Sophie, les frères Buclet, Maurice, Marguerite que Serge allait prochainement épouser. Mes yeux couraient des visages aux tableaux sur les murs, des tableaux aux objets posés sur les meubles.

Ce dimanche-là je vécus des heures inoubliables. Je venais de rencontrer ceux qui allaient devenir pour longtemps mes amis les plus proches. Plusieurs d'entre eux demeurent toujours aujourd'hui mes amis. Et rien ne dit que pour les autres, il n'en irait pas de même si les hasards de l'existence qui nous ont séparés, nous rassemblaient à nouveau. Serge est toujours vivant. Il a publié, sans se presser, cinq ou six recueils de poèmes, dépouillés, rigoureux, qui sont comme des fruits arrachés au silence, baignés d'une lumière rugueuse qui n'est pas sans rappeler la lumière de Guillevic et la clarté pierreuse de René Char. Georges continue de lutter pour réaliser les films dont il rêve avec sa femme Nicole. Jacques, passionné de musique, est devenu un photographe, un grand photographe, un maître de la microphotographie. Ses tiroirs sont pleins de dizaines de milliers de négatifs et diapositives consacrés aux abeilles, aux grenouilles, aux minuscules bestioles dont il enregistre la naissance, les amours, les rituels érotiques, les métamorphoses. Je n'ai pas revu les frères Buclet. À l'époque, ils étaient « petits chanteurs à la croix de bois ». Ils voyageaient beaucoup, ce qui leur permettait d'éblouir les filles avec des récits de voyages plus ou moins inventés, plus ou moins réels. C'étaient des garçons gais, fraternels, experts en farces et plaisanteries en tout genre. Roland est devenu réalisateur de télévision. C'est lui qui filma l'émission de Denise Glaser « Discorama ». Esprit curieux, multiforme, il se consacre à la composition musicale. Sophie chante. Elle porte le nom sur scène du célèbre anarchiste ukrainien Makhno. Liliane est devenue traductrice. Elle a traduit plusieurs livres de l'écrivain grec Nikos Kazantzakis et en collaboration avec son compagnon, Nikos Athanassiou, poète devenu patron d'un petit « empire » dans la restauration grecque à Paris, elle a fait paraître une « petite planète » consacrée à Chypre.

La plupart des membres du groupe ont persévéré, ont créé, ont trouvé leur chemin. À travers mille détours, mille échecs, mille défaites. C'est sans doute grâce à eux que je suis devenu ce que je devais devenir. En perdant moins de temps. En brûlant les étapes. Quand je quittais Serge et mes nouveaux « amis » j'emportais sous mon bras une poignée de livres : Arthur Rimbaud, Michel Leiris, Georges Bataille, Saint-John Perse. Mon initiation commençait. À mesure que je dévorais ces livres, je découvrais que je tenais enfin ce qu'obscurément je cherchais. Adieu Lamartine et Albert Samain, Adieu Musset. Des abîmes de frayeur, mais aussi de lumière foudroyante s'ouvraient devant mes pas. Le cri du rebelle de Charleville faisait saigner ma poitrine et mon âme. Zarathoustra déchirait mes muscles. La lucidité impitoyable de Leiris et de Cioran me terrassait.

Je lisais comme un dément. Chaque semaine, Serge me prêtait de nouveaux livres. Je découvris Freud et Michaux, Jean Follain et Pierre-Jean Jouve, Paul Klee et Joan Miró.

Je m'éloignais de mes parents, de mon milieu, de ma famille. Je me rapprochais de moi. Je commençais à me vivre. Je commençais à nommer mes désirs, mes jous, mes révoltes.

La poésie m'avait accroché. Je savais qu'elle ne me lâcherait plus. La Poésie c'est-à-dire la vie, le risque, l'aventure. Blaise Cendrars m'emportait à bord du Transsibérien. Saint-John-Perse me livrait des continents fabuleux. Aimé Césaire ouvrait devant moi un chemin à travers une jungle incrustée de cris d'oiseaux, de bambous acérés comme des lances de guerriers fangs, de visages de reines.

Je ne voyais plus la médiocrité de ma ville. Je traversai les murs, les apparences. J'étais libre, libre « sur parole ». J'avais hâte de me jeter dans la mêlée du monde, de découvrir océans et cités, déserts et forêts tropicales.

Je marchais sur une route sans retour. Dans une clarté de naissance. Escorté de tambours. J'entrais dans des villes neuves. Des villes que je traversais avec la majesté d'un Roi, d'un rebelle.

Par pans entiers le « vieux monde » s'écroulait dans ma poitrine sèche.

Le groupe animait le ciné-club et un club de musique. Les séances du club de musique avaient lieu chez Jacques. On se réunissait dans la grande salle à manger où l'on écoutait les nouveaux enregistrements : jazz, musique classique et moderne. La mère de Jacques, une étonnante petite femme pleine de vitalité, nous servait des rafraîchissements. Elle trouvait tout à fait sympathique qu'à minuit, assez fréquemment, nous éprouvions le désir de manger des frites. Elle se mettait gaiement à l'ouvrage, avec notre aide plus ou moins maladroite. C'est au ciné-club où Serge exerçait ses talents d'animateur volubile que je vis pour la première fois le *Cuirassé Potemkine*. Je fus proprement bouleversé. Le vent de la révolte sembla frapper les murs de la petite salle obscure. Le spectacle de ces marins fiers, épris de leur dignité au point de se dresser contre des officiers cyniques et cruels, m'enthousiasma. Un autre grand moment de mon apprentissage de cinéphile fut les projections de *Zéro de conduite* et *L'Atalante* de Jean Vigo. La révolte absolue du premier, la poésie profonde du second laissèrent en moi des traces indélébiles. C'est tellement vrai que bien plus tard, ayant écrit un scénario de film en songeant à Michel Simon avec qui j'étais lié depuis plusieurs années, je le lui communiquai. Il en aima le sujet : un « mai 68 » vécu par une poignée de femmes et d'hommes du 3^e âge. L'essentiel de mon histoire se passait dans un café de la Place des fêtes et dans des lieux des alentours. Je contais l'histoire d'une bande de sympathiques vieux et vieilles, que les événements de Mai faisaient rêver. Plusieurs d'entre eux vivaient chez un fils, une fille mariée, d'autres, après le café, rentraient dans leur maison vide. Pourquoi ne pas vivre ensemble, pourquoi ne pas fonder à l'instar des jeunes gens une communauté ? C'est alors que Michel Simon apprenait étonné qu'il venait d'hériter d'une femme grecque morte très riche. Cette femme, il l'avait connue et aimée, une quarantaine d'années auparavant, quand il était officier dans la marine militaire. Avec une partie de cet argent, le groupe devenait propriétaire d'une usine désaffectée qu'ils aménageaient alors pour y vivre. Malheureusement cette usine se trouvait sur un terrain lorgné par des promoteurs avides. Le groupe accueillait un musicien drogué, un algérien travailleur émigré licencié de son emploi. La guerre éclatait entre les promoteurs forts de leurs prétendus droits et le groupe. Un jour, la police tentait de les déloger. Il devait se produire une grande bagarre où les vieux pour pallier leur faiblesse physique, recouraient à toutes sortes de procédés comiques afin de faire face aux forces de l'ordre. Vaincus, en fin de compte, le groupe, désolé, devait abandonner l'usine. On les voyait alors en procession sur la route, poussant des landaus, tirant des charrettes chargées de leurs maigres trésors, de tout un fouillis d'objets précieux et dérisoires. Sur un panneau, une flèche indiquait : « Larzac ». Ils se concertaient du regard et décidaient de ne pas renoncer. Par passion pour *L'Atalante*, par tendresse pour Michel Simon, j'avais prévu d'inclure dans le film que j'avais mentalement réalisé, plan après plan, une « citation » du film de Vigo : celle de la séquence où pour distraire la jeune épouse de son « patron » Michel Simon animait les tatouages de sa poitrine. Il fut très touché par mon intention. J'étais heureux car

nous avions trouvé une productrice.

À l'exception de films pédagogiques en Afrique, et de deux ou trois courts-métrages de fiction, je n'avais encore jamais eu un de mes scénarios filmé. Le contrat devait être signé quelques jours plus tard. Un début d'après-midi j'achetais *Le Monde* à un kiosque à journaux des grands boulevards. Tout en continuant à marcher, je parcourais des yeux la première page. Il ne me fallut pas cinq secondes pour que mon regard accrochât un titre. Un titre laconique, brutal : «*Michel Simon est mort* ». J'eus comme un vertige. La vie vacilla dans ma tête. Je restais cloué de stupeur. Je ne voyais plus les passants. Des larmes roulèrent subitement sur mes joues. Je ne songeais même pas à les camoufler. Certes, notre amitié était assez récente et du fait de nos âges respectifs elle n'avait jamais franchi certaines limites. Mais elle était vraie, profonde, invincible. Le projet fut enterré et il n'y eut jamais à l'affiche un film nommé *Le drapeau noir n'a pas de cheveux blancs* avec en tête de la distribution le grand, l'irremplaçable Michel. J'avais aussi prévu de réunir tous les survivants de l'entre-deux-guerres, de Charles Vanel à Raymond Bussières, tous ces merveilleux comédiens sans lesquels un certain grand cinéma français n'aurait pas été ce qu'il a été. Il m'arrive encore aujourd'hui de projeter pour moi seul *Le drapeau noir*. Il suffit pour cela de m'asseoir au fond d'un grand fauteuil, après avoir fait l'obscurité, puis de fermer les yeux. J'entends alors le ronronnement de l'appareil de projection. Et c'est beau, émouvant.

Où en étais-je en ces moments décisifs de mon existence, où tout m'arrivait en même temps au point qu'il m'est difficile aujourd'hui de mettre de l'ordre dans ces années revisitées. J'étais d'abord et avant tout révolté. Une révolte contre l'ordre social. En cette matière j'étais encore inculte. Mais j'étais convaincu que ce n'était pas un hasard s'il existait des gens ayant les moyens de s'offrir tous les luxes, et des gens qui n'arrivaient jamais à « joindre les deux bouts », qui crevaient lentement mais sûrement dans des besognes exténuantes ou fastidieuses. Les journaux, les revues, la télévision montraient des visages de gosses ravagés par la maladie, la malnutrition, en Inde, en Asie, en Afrique, en Amérique Latine. Des chiffres sombres heurtaient mon esprit. Des images déchiraient mon quotidien. J'apprenais chaque jour que des peuples entiers étaient sans cesse broyés par des ordres iniques, impitoyables, cruels, que des tyrans massacraient des populations entières pour assouvir leur sadisme, leur paranoïa. Tout aurait dû logiquement me porter vers les rangs du Parti Communiste. Mais j'étais méfiant. Il m'arrivait de côtoyer des communistes, militants acharnés, sympathiques, fraternels. Je ne parvenais pourtant pas à adhérer à leur vision du monde. Je ne m'exaltais pas comme eux à l'évocation des « succès » de la « patrie des prolétaires », l'Union soviétique. Je ne croyais pas, bien entendu, tout ce qu'écrivait la « presse bourgeoise », mais je soupçonnais que dans les accusations portées par cette presse contre l'URSS, tout n'était pas faux. De plus, sans en saisir tous les tenants et aboutissants, j'avais douloureusement vécu les mésaventures de mon père.

Je me sentais « différent ». Je rêvais d'une révolution qui, non seulement, abolirait l'oppression de tous ceux qui travaillent, et produisent, mais porterait au pouvoir l'imagination, l'amour, la poésie. J'anticipais Mai 68. À ma façon j'étais en avance. J'étais intimement persuadé que le Travail n'était pas une fin en soi, que sa glorification était néfaste. Je devinais que les prolétaires ne cessaient d'être abusés par des leaders politiques et syndicaux dont les propos ne différaient guère de ceux des hommes politiques de la « bourgeoisie ». Leurs valeurs n'étaient pas les miennes. Mes héros à moi s'appelaient Rimbaud et Nietzsche. La figure du « voleur de feu » m'obsédait. J'avais lu la *Saison en enfer*, les *Illuminations* comme un moine lit son bréviaire. Ses paroles de lave m'avaient ravagé de haut en bas. Moi aussi, je souhaitais « changer la vie », aider à la création d'un monde qui serait fondé sur la vision poétique, sur la frénésie poétique. Avec Zarathoustra, je criais mon désir d'un « homme nouveau », à jamais débarrassé de la petitesse de pensée, de la vulgarité, de la sottise. J'avais perdu la foi en dieu. Mais l'avais-je jamais eue ? J'aurais voulu que Dieu existât mais quelque chose en moi de violent s'opposait à ce souhait. J'aurais voulu que Dieu existât

pour le provoquer en duel, pour le punir d'avoir fait un tel monde. J'étais exalté, mystique. Je lisais Saint François d'Assise, Saint Jean de la Croix, Sainte Thérèse d'Avila. Bientôt j'allais découvrir dans les *Cahiers du sud* les poètes Soufis arabes.

J'étais plein d'un pathos incroyable. Je ne cessais de m'étonner de voir les esclaves subir leur esclavage en cherchant des dérivatifs ailleurs. Pourquoi ne se révoltaient-ils donc pas. Pourquoi ne se levaient pas, parmi eux, des milliers et des milliers de Spartacus brandissant le glaive contre l'ordre maudit ?

Plus tard, un homme, un philosophe qui devint, durant quelques saisons au gré des malentendus, l'idole de la jeunesse, devait poser la même question : qu'y-a-t-il dans la constitution anthropologique de l'Homme qui fait que celui-ci prenne toujours le parti de Thanatos – l'instinct de mort-contre Éros l'instinct de vie ? Qu'est-ce qui conduit l'Homme à préférer la mutilation, l'aliénation, la soumission plutôt que la quête de la satisfaction de ses désirs vrais ? Cet homme s'appelait Herbert Marcuse. Je devais le rencontrer, l'estimer énormément, l'aimer comme un fils.

Durant cette période, j'étais, souvent, envahi par une sorte de délire. Tout basculait devant mes yeux. La réalité même devenait hypothétique. Je me demandais si vraiment nous n'étions pas autre chose qu'un rêve en train de rêver. Je touchais les choses dix fois pour me prouver qu'elles étaient bien là, à leur place, que le contact n'était pas imaginaire. Je contemplais le ciel piqué d'étoiles, cette vaste étendue, et m'interrogeais sur la possible existence d'autres univers.

Je craignais la mort. Je la vivais physiquement. Ayant vite souffert de diverses difficultés corporelles, en premier lieu une obstruction nasale qui me rendait la respiration difficile, il m'arrivait, après une course un peu trop longue, d'étouffer littéralement. Je me voyais mourir, la langue sèche et brûlante, les yeux exorbités.

J'ai connu la mort très tôt. Il y eut d'abord celle de Françoise que j'ai déjà évoquée. Un peu plus tard ma tante mourut d'un cancer foudroyant. Elle était devenue presque obèse. On décida une opération qui devait n'avoir aucune conséquence grave. C'est un médecin vieil ami de ma tante et de mon oncle qui devait opérer. Le jour de l'opération, j'accompagnais mon oncle et mon père jusqu'à la clinique. Nous rencontrâmes le chirurgien qui donna une grande tape dans le dos de mon oncle. Il nous conseilla d'aller faire une promenade. Il en aurait approximativement pour une heure. Nous fîmes une station dans un bistrot, nous errâmes dans quelques rues. Le temps de passer une demi-heure, guère plus. Mon oncle, impatient, proposa qu'on revienne à la clinique. Dès notre arrivée, nous apprîmes que l'opération était achevée et que le docteur souhaitait voir d'urgence mon oncle et mon père. On me laissa dans la pièce attenante au bureau du chirurgien. Un assez long temps passa. Quand la porte s'ouvrit, je vis mon père et mon oncle les yeux rougis par les larmes. Le médecin ne disait rien. Il avait la tête basse. Qu'était-il donc arrivé ? Il était arrivé que le médecin, dès le début de son intervention, avait découvert le cancer généralisé de ma tante. Il se retrouva impuissant. Il ne tenta pas d'aller plus loin. C'était inutile. Il referma la plaie. Ma tante entra dans le coma quelques heures plus tard. Elle mourut moins de deux jours après.

Puis ce fut au tour de ma Grand-mère, elle aussi frappée par le cancer. Elle ne pouvait pas rester seule chez elle. Nous la transportâmes dans notre maison. Comme celle-ci était d'une surface réduite, grand-mère fut installée dans la cuisine. La nuit, Mère 2, mon père et moi prenions, l'un après l'autre, un tour de garde. Grand-mère mourut dans mes bras. Je m'étais assoupi. Elle semblait reposer calmement. Soudain, un gémissement répété m'arracha à ma léthargie. J'allumai la lampe de chevet. Grand-mère fixait sur moi des yeux vitrifiés élargis. Ses lèvres bougeaient. Elle voulait me dire quelque chose mais nul mot ne franchit la barrière de ses lèvres. Je voulus m'éloigner pour aller réveiller mes parents. Mais ses doigts maigres se refermèrent sur mon avant-bras. Je me penchai sur elle, essuyai son visage. Soudain, elle se redressa violemment, rejetant loin les draps. Sa robe de nuit était remontée jusqu'au ventre. En un éclair, j'aperçus son sexe de vieille femme décharnée, une touffe de poils gris. Un gémissement plus fort que les autres s'échappa de sa

poitrine. Ses bras battirent l'air. Ses yeux s'agrandirent encore jusqu'à dévorer le visage entier. Puis elle retomba, inerte. Elle était morte. Au même moment, mes parents surgirent de leur chambre. C'était fini.

Longtemps, je contemplai Grand-mère morte. Je n'arrivais pas à détourner mon regard de son cadavre. Cette femme qui m'avait fait sauter, bébé, sur ses genoux, n'était plus que silence et distance. Mère 2 effondrée sur une chaise, pleurait. Mon père prépara des cafés chauds. Cette nuit-là la lampe resta allumée jusqu'au matin.

J'avais écrit une poignée de poèmes. Entre-temps notre groupe s'était lancé dans l'édition avec l'aide d'un peintre sérigraphe, Guy R. Nous imprimions nous-mêmes de petites plaquettes à l'enseigne de *l'Orphéon*. Des poètes « réputés » Jean Rousselot, Paul Chaulot, Marcel Béalu, Jean l'Anselme donnèrent des textes. Personnellement, j'avais déjà publié une modeste plaquette aux Éditions « Terre de feu » : *Couleur végétale*, éditions fondées par le poète Marc A. avec qui je devais partager une longue saison d'amitié, absolue, exigeante. Je commençai à m'éloigner de la maison familiale. À la suite d'un échec au concours d'entrée à l'École Normale, concours qu'avait suggéré un de mes professeurs, j'avais dû interrompre mes études. Grâce à une relation de mon oncle, j'entrais comme employé au Crédit Lyonnais. Je fus nommé guichetier à l'agence R. proche du Printemps et des Galeries Lafayette. C'était une agence qui recevait, chaque soir, d'énormes fonds en provenance de ces deux grands magasins. Elle était dotée d'un système sophistiqué de protection. Le responsable du siège central qui m'avait accueilli, me pria d'aller me présenter au directeur de l'agence R. Il n'y avait guère que cinq ou six cents mètres entre le siège social et l'agence. Je les parcourus à pied. J'arrivais quelques minutes avant la fermeture de l'agence. Le directeur, un gros homme ventripotent, me reçut avec courtoisie. Il parcourut mon dossier, m'expliqua quelles allaient être mes tâches dans l'agence. Au terme de notre entretien, comme je m'apprêtais à me retirer, il me retint : « Restez avec nous, s'il vous plaît, ce soir il y a une petite fête, comme chaque année, pour les employés ». Je n'osais pas refuser. Les employés se dépêchèrent de finir leurs travaux. Puis ils dressèrent une grande table chargée de jus de fruits, de boissons diverses, de gâteaux. Un pick-up avait été branché. Le directeur me présenta aux employés. La petite fête commença, banale. Je m'ennuyais fermement. Pour vaincre mon ennui, je commençais à vider subrepticement verre sur verre de vin. En moins d'un quart d'heure, j'avais la tête bourdonnante. Par ailleurs, je raflais méthodiquement les paquets de cigarettes disposés ici et là. Bientôt, j'eus des nausées épouvantables. Localisant une chaise, je me dis que le mieux était de me glisser jusqu'à elle, sans me faire remarquer et d'attendre des minutes meilleures. Je respirai un grand coup et m'élançai. Mal m'en prit. Mes pieds accrochèrent une moquette. Je trébuchai, battis l'air de mes bras, et m'écroulai sur le plancher. Sous l'effet du choc, je me mis à vomir. J'avais les boyaux en feu. Une terrifiante migraine écrasait mes tempes. Des employées me soignèrent. J'étais à demi inconscient. J'éprouvais une honte sans nom. Je m'excusais en bafouillant. Le directeur, magnanime, appela un taxi qui me ramena en banlieue. Quand mes parents me virent dans cet état, ils ne purent s'empêcher d'éclater de rire. J'évitais ainsi la violence de mon père. Je me jurais d'aller le lendemain au travail. Ce fut épouvantable. Une employée m'expliquait les secrets du métier. Moi, j'avais l'œil rivé si l'on peut dire sur les convulsions de mon foie. À chaque grosse nausée, le mouchoir écrasé sur la bouche, je filai, livide, en direction des cabinets. Je repris souffle à mesure que la journée déclinait. En quelques semaines, on fit de moi un employé de banque exemplaire. Mais il était dit que je ne finirais pas mon existence dans une banque. Très vite, je rejoignis les rangs du syndicat CGT, ce qui me valut une mauvaise note. J'étais particulièrement actif, dévoué. Je fus rapidement élu représentant du personnel. La direction, elle, m'avait dans le collimateur. Un autre événement allait attirer l'attention sur moi. C'était un après-midi d'été. La chaleur était accablante. Derrière nos guichets nous nous ennuyions ferme. C'est alors que pénétra

dans l'agence un Écossais en costume traditionnel. Il était gros, gras, avec des poils pleins les jambes. Ce n'était pourtant pas un monstre. Malgré tout le fou rire me prit. Les copines de travail échangeaient des gestes codés. L'Écossais s'était assis à la grande table installée au milieu de l'agence. Il remplissait un chèque. Il se leva, se dirigea vers moi. Je tendais déjà la main pour prendre le chèque lorsque brutalement je le vis blêmir, tituber, reculer vers le banc de bois. Instinctivement, je contournai le comptoir et me portai à son secours à l'instant même où il s'effondrait sous la table. Des clientes poussèrent des cris d'effroi. L'inconnu était frappé par une crise cardiaque. Déjà, le directeur avait surgi de son bureau « Laude, s'il vous plaît appelez d'urgence Police-secours ». Je bondis vers le fond de l'agence. Était-ce l'émotion, toujours est-il que je me trompais sans m'en rendre compte de bouton. J'appuyai sur le bouton réservé en cas de hold-up. La conscience tranquille, je revins près du moribond. Entre-temps, il avait réussi à murmurer le nom et le numéro de téléphone de son hôtel, voisin d'ailleurs. Il réclamait sa femme. L'homme respirait bruyamment. Il suffoquait. Quelques minutes passèrent et soudain un vacarme de sirènes de police déchira l'espace. Plusieurs véhicules s'arrêtèrent devant l'agence, dans des hurlements de pneus, de freins, et des hommes en uniformes jaillirent dans l'agence, mitrailleuse au poing. C'était un spectacle délirant : des flics en quête de gangsters, un Écossais en kilt en train de mourir.

Ils n'étaient pas venus pour rien. Un véhicule emporta rapidement l'homme couché sur une civière. Il devait mourir quelques instants plus tard. J'eus droit à un très sévère sermon du directeur qui m'invita à ne pas renouveler ce genre de plaisanterie, compte tenu de mon dossier chargé.

Las ! quelques semaines plus tard un nouvel avatar me tomba sur les épaules. J'avais comme cliente Madame de H., ci-devant député. Cette femme particulièrement vulgaire et agressive avait pour habitude de vouloir être servie immédiatement, qu'il y eut ou pas d'autres gens arrivés avant elle. Je ne l'aimais pas du tout. Jusque-là je m'étais contenté de respecter la neutralité de l'employé que j'étais. Poli mais sans plus. Un jour, en fin de matinée, elle se présenta plus autoritaire que jamais. Remontant la file des clients elle déposa devant moi un chèque, du bout des doigts. J'étais quelque peu énervé ce matin-là. Je lui fis remarquer aimablement qu'il y avait d'autres clients avant elle. Elle m'abreuva aussitôt d'injures, exigea la venue du directeur. Une nouvelle fois, je renouvelais mon propos, en essayant de garder mon sang-froid. J'eus droit à une nouvelle bordée d'injures. Alors, la fureur explosa dans ma tête. De toute la violence dont j'étais capable, je la giflai par-dessus le comptoir. Le directeur accourut, ventre à terre. Il me jeta des yeux furibonds, me menaçant de toutes les sanctions. Cette espèce de grosse baudruche creuse ne me faisait pas peur. J'étais convaincu d'être dans mon droit. D'ailleurs, plusieurs clients prirent fait et cause en ma faveur. Le directeur décida de demander ma mutation au siège central, loin des clients, m'obtint dans les plus brefs délais. Je quittai donc l'agence R. Je n'avais plus à servir Madame de H. J'étais satisfait.

Au fond j'étais profondément malheureux. Je n'en pouvais plus de cette vie là. Je haïssais les notions de taux d'escompte, d'agios, de cavalerie. Je désirais presque être licencié. Je rêvais de vivre de ma plume. Je voulais devenir journaliste. Mon désir fut exaucé à quelques détails près. Il y eut un mouvement de grève important. J'en étais un des organisateurs et responsables. Notre première manifestation sema la panique dans l'établissement. Nous apprîmes par une note de la direction qu'une équipe de télévision réalisant un reportage sur la vie des banques, viendrait nous filmer, à l'heure de la sortie des bureaux. Nous décidâmes de profiter de l'occasion pour faire connaître nos revendications, et demandâmes aux employés de préparer des petits cartons sur lesquels étaient inscrites ces revendications, de les brandir quand nous donnerions le signal. Les camarades syndiqués avaient pour mission de ralentir le plus possible le flot des employés trop contents de quitter leur travail un quart d'heure plus tôt que l'heure normale. Le jour « J » arriva. À

l'heure dite, les employés commencèrent à descendre lentement les escaliers, contenus par nos camarades. Toute la direction était rassemblée dans la galerie qui surplombe le hall : Directeurs généraux, adjoints, sous directeurs, etc, poitrines constellées de décorations. La main dans le gilet. Obèses et vaniteux. Nous lançâmes le signal convenu. Aussitôt, comme par miracle, des dizaines et des dizaines de pancartes jaillirent tandis que les slogans repris par mille poitrines, résonnaient sous les lambris. Après un instant de stupeur, ce fut *la débandade dans les rangs de la direction*. Les opérateurs de la télévision étaient plies en deux. Le lendemain sur chaque bureau était posée une note qui dénonçait les actions impolies d'une « bande de trublions » qui... que...

La fièvre n'était pas encore retombée quand il y eut une décisive réunion de la Direction et des délégués syndicaux. La discussion était serrée, technique, sans gentillesse. À une de mes remarques, le PDG répondit par un acerbe « Monsieur Laude, il faudra vous y faire, nous ne sommes pas nés du même côté de la barricade ».

Le rouge de la révolte empourpra mon front. Je me levai d'un bond et yeux rivés à ceux du PDG je hurlai : « Dépêchez-vous d'en profiter, Monsieur, nous tressons la corde pour vous pendre ». À cet instant, curieusement, la presque totalité des délégués du personnel éprouva le besoin de ramasser un crayon tombé à terre par mégarde.

La Direction décida d'avoir ma peau. Elle ne pouvait pas me rendre un meilleur service. On me déplaça d'office dans un service où mon travail conditionnait celui d'une dizaine d'employés. J'en prenais à mon aise avec le temps légal accordé aux responsables syndicaux. Ce qui devait arriver arriva. Le service fut en quelques jours inactif. On trouva un vague prétexte pour me licencier pour « faute professionnelle ». J'aurai presque embrassé le PDG.

Je dis adieu définitivement à la banque, à tout travail « normal ». Je décidais de vivre autrement. J'allais pouvoir me consacrer d'abord à mes activités au sein de la « Fédération communiste Libertaire » (FCL).

J'étais devenu Communiste Libertaire à cause de Michel D. Celui-ci était le fils du directeur de l'école qui nous donnait les cours d'éducation civique. Mais c'est dans le groupe de Serge que je devais le rencontrer. Bien que de « gauche » aucun de mes amis n'était vraiment engagé dans un mouvement quelconque. Ils haïssaient les staliniens, manipulaient un vocabulaire extrémiste. J'étais poussé, moi, par un besoin de concrétiser ma révolte, de la mettre en actes. Michel D. fut l'envoyé des dieux. Je le connus à l'époque où un grand nombre de militants de la vieille Fédération Anarchiste étaient conscients de la nécessité d'une nouvelle organisation. La F.A. vivait dans le souvenir et le culte des vieilles figures : Bakounine, Pelloutier. Il y avait des relents de « Bande à Bonnot » dans les colonnes du *Libertaire*. La pensée anarchiste était faible, simpliste. Elle ne fournissait plus aucun outil d'analyse et de compréhension du monde qui était le nôtre, où des mutations importantes avaient lieu, où surgissaient les « classes » moyennes », où se préparait la vague de « décolonisation », où de nouveaux impérialismes s'affirmaient. À l'horizon, la Chine, sous la houlette de Mao, demeurait obscure, mystérieuse, fascinante. Nous étions sensibles à l'effort de ce peuple immense s'acharnant avec une ténacité de fourmis, à jeter les bases d'une nouvelle vie. Mais le maoïsme autoritaire, voué à la construction de l'État fort, ne pouvait nous séduire. Je discutais longuement avec Michel D. qui me fit lire des ouvrages de base, des textes essentiels. Je découvris ainsi les livres de Bakounine, de Kropotkine, les textes des anarchistes allemands des années 20, je m'initiai aux luttes de Durruti et de ses compagnons en Catalogne. J'appris la vérité sur Makhno. Je dévorais le livre de Voline consacré au Mouvement d'Ukraine. Mon cœur battit avec les révoltes de Cronstadt qui voulaient la « révolution ». Michel D. était un merveilleux professeur. Il n'imposait pas. Il posait des questions, balayait les contre-vérités, suggérait des voies possibles. Il ne prétendait pas être dépositaire de la vérité unique. Il était profondément, définitivement libertaire. C'était une époque difficile pour tous ceux qui s'opposaient aux communistes staliniens. Ceux-ci exerçaient dans les milieux intellectuels, éditoriaux une

hégémonie sans limites. Ils jouissaient de l'appui des « compagnons de route », de tous ces bourgeois intellectuels fascinés par le Pouvoir de Staline, par la grandiose Union Soviétique, mais que mille tourments empêchaient de rejoindre ouvertement les rangs du Parti.

Je ne croyais pas, je ne pouvais pas croire au marxisme-léninisme, qu'Anton Pannekoek avait, dans un essai fantastique *Lénine philosophe*, ramené à sa vraie dimension : une duperie ou plutôt une philosophie d'oppression. J'étais plus que persuadé que nul état révolutionnaire n'était en mesure de dépérir selon la profession de foi marxiste. Ce qui se passait sur la planète n'était pas de nature à me contredire. Je ne croyais pas démagogiquement aux « masses ». Les « masses » m'épouvantaient. Je n'ai jamais respecté que les hommes libres, conscients, qui s'unissent pour tenter de transformer le monde. J'étais déjà convaincu que l'État – bourgeois ou prolétarien – est l'obstacle majeur à toute tentative d'émancipation authentique.

« Ni dieu ni César ni tribun » était ma profession de foi. Je n'acceptais pas de m'en remettre à quelque libérateur, aussi sympathique et sincère fut-il. Chacun avec les autres devait conquérir la liberté, forger les armes de la libération. Le « jeune Marx » m'éblouissait. L'auteur du *Capital* m'enchantait moins. Quant à Engels il m'agaçait prodigieusement. Je bénissais Emma Goldman d'avoir existé : femme en lutte, femme pour la lutte de toute l'humanité brisée par les fers de l'esclavage. Je trouvais chez les militants libertaires des sentiments différents de chez les militants communistes. Ils témoignaient d'autres rapports entre les individus. Ainsi, je n'ai jamais pu durant les époques où je fus marié, présenter à quiconque ma « femme » autrement que « ma compagne ». Sourira qui voudra, c'est quand même une nuance importante même si les attitudes contredisent trop souvent le propos.

Grâce à Michel D. j'étudiais l'histoire sociale et politique, l'Économie: Je me constituais un arsenal de convictions inébranlables.

LUMIÈRE LIBERTAIRE

La rencontre avec Michel D. devait marquer ma rupture avec mon milieu familial, avec la ville où j'avais vécu mon enfance et ma jeunesse, où j'avais, solitaire, erré en quête de quelque chose d'inconnu, de mystérieux, de sublime. J'étais en marche depuis longtemps, révolté par le monde qui m'entourait, par l'hypocrisie et la veulerie de nombre de gens, par la mesquinerie des existences. Je n'avais plus cessé de maudire le travail qui lamine l'homme, la famille qui étouffe l'individu, les plaisirs et les joies des « honnêtes gens » qui m'écœuraient profondément. Ma « différence » s'accroissait. Longtemps, je n'avais pu mettre un nom sur ma révolte, lui donner un contenu. Mais, grâce à Serge et aux autres, j'avais vu un chemin se dessiner. Je savais dorénavant qu'il y avait une sortie de secours, que je n'étais pas irrémédiablement condamné à pourrir dans un décor mélancolique de gare, de talus maigres, de boutiques aux façades écaillées, de rues aux pavillons grotesques avec leurs pots de fleurs et leurs perrons décorés d'animaux en plâtre. Ma révolte était incandescente. Je ne faisais pas pitié. J'étais sans partage. Je songeais à d'obscures tables rases. Je n'éprouvais qu'un unique désir : dynamiter cette réalité, afin de reconstruire un autre monde sur les ruines. Je brûlais d'impatience. Ceux qui recommandaient la patience, « la patience Camarade », provoquaient des nausées en moi. J'insultais Dieu mais je hurlais après Dieu, sa terrible absence. Mon Dieu était vague, obscur, immense comme la planète. C'était forcément un dieu de lumière, de bonté, de justice. Un dieu de vie. Il n'était pas, ce dieu, un défenseur de la vie lente, grise, triste. C'était un dieu qui appelait la tourmente, la tempête, les sacrés combats, l'apocalypse. Un dieu qui exigeait des créatures qu'elles escaladassent une route qui monte et jamais ne descend. Je me voulais Fils du Soleil, j'écrivais des poèmes maladroits traversés par des peuples d'indiens farouches, rebelles, ensemençant le sol assoiffé de leur sang fertile. Des mustangs humides fendaient la prairie, des guerriers couronnés de plumes rouges, étincelantes, couraient plus vite que le vent fourbu.

J'étais confusion et lucidité à la fois. J'étais définitivement acquis à la lutte des classes. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de constater que ceux qui luttaient pour « changer le monde », pour abattre le « vieux monde » luttaient dans la plupart des cas avec des armes arrachées à ce même vieux monde. De plus la « lutte sociale » au sens strict du terme ne me suffisait pas. Le simple triomphe de la « justice sociale » et de « l'égalité » – égalité dont je perçus très vite qu'elle consisterait en cas de victoire des révolutionnaires à niveler les individus au niveau le plus bas, le plus médiocre – ne me paraissait pas de nature à créer un monde nouveau qui soit exaltant à vivre. La rage de Rimbaud, celle de Van Gogh et celle de Nietzsche m'avaient profondément marqué. C'est l'homme qu'il fallait refaire de haut en bas. C'est la vie qu'il fallait réinventer. Il devenait nécessaire et urgent de plonger le fer dans tous les domaines de l'existence. J'aspirais à un monde où hommes et femmes pleureraient, unis dans la splendeur d'un coucher de soleil au-dessus d'une forêt romantique, où ils seraient bouleversés par la mort d'un insecte écrasé par le pied aveugle, où ils suffoqueraient devant la vision d'un couple enlacé dans « les portes de la nuit », où ils s'agenouilleraient lorsqu'un barde déclamerait un antique poème brassant étoiles et vagues celtiques, colombes, et tours des cités méditerranéennes, où ils prendraient sans réfléchir les armes à l'apparition de la moindre souillure apportée à la beauté des choses. J'étais désarmé. Mais décidé.

Tendu comme la corde de l'arc du chasseur d'Amazonie, du tireur zen. J'étais brasier, braise menaçante. Je ne dormais que d'un œil.

C'est à cette époque que j'entrepris pour la première fois de tenter d'écrire une pièce de théâtre dans laquelle je voulais enfouir mes angoisses, mes contradictions. Cette pièce ne fut jamais achevée, ni même écrite à moitié. Mais j'en garde encore présent à la mémoire la trame. Situait mon action dans une vague dictature d'Amérique Latine, je racontais l'histoire d'un jeune étudiant surnommé par ses camarades « Face d'ange ». Ils l'avaient surnommé ainsi parce qu'il était très beau, très pur. Face d'ange, fils d'un notable du régime dictatorial, est étudiant. Son pays est ravagé par la violence qu'entretient la milice prétorienne du dictateur. Ce dernier s'est accaparé la quasi totalité des terres fertiles. Les paysans crèvent littéralement de faim. La terreur, la corruption, la répression dirigent le pays. Face d'ange est amoureux fou de la fille du dictateur. Révolté lyrique plus que révolutionnaire face d'ange rédige des pamphlets enflammés contre le tyran. Il rêve avec quelques autres jeunes bourgeois de l'élite de renverser le tyran, de fonder le royaume de la bonté. Mais ils le savent par où commencer. Deux ou trois actions fébrilement menées n'ont eu pour résultat que de décimer leur petit groupe. Face d'ange enlève la fille du dictateur qui met sa tête à prix. Ils se cachent, se terrent chez des amis. Ils commencent à songer à organiser une guérilla dans les régions montagneuses du pays. Un représentant du grand trust yankee « Illimited Fruit » prend contact avec eux. Il leur explique que son gouvernement, craignant que les folies sanglantes du dictateur favorisent la prise du pouvoir dans le pays par les « Rouges », est prêt à les aider à vaincre et renverser le tyran, à condition que le nouveau gouvernement sauvegarde les intérêts de la grande puissance USA. Face d'Ange accepte l'accord. Quelques heures plus tard, une poignée de paysans, à bout de douleur, déclenchent une insurrection armée. L'insurrection est faible, mais le tyran n'est plus qu'un tyran au pied d'argile. En quelques jours l'insurrection se répand à travers le pays. Le tyran, vaincu, s'enfuit à la dernière minute, emportant son trésor, après avoir fait incendier les quelques richesses du pays. La foule triomphante en quête de chef acclame sur le balcon du Palais du tyran Face d'Ange. Ce dernier ne désire pas prendre le pouvoir. Contraint et forcé, il accepte. Leader charismatique, il prend des décisions qui tendent à entraîner le pays sur la pente du « bien et du beau ». « Illimited Fruit » ne l'entend pas de cette oreille. Des complots sont organisés très vite. Le trust, qui dispose de moyens financiers impressionnants, rameute mercenaires et anciens amis du tyran exilé. Le peuple commence à gronder. Face d'Ange devient à son tour, jour après jour, un tyran, aveuglé par son rêve de pureté, de grandeur. Une insurrection, financée par « Illimited Fruit » éclate. Face d'Ange et sa compagne sont lynchés par la foule de ceux qui, peu de temps auparavant, les ovationnaient frénétiquement. Dans l'ombre, le représentant d'« Illimited Fruit » ricane, en fumant voluptueusement un gros cigare. Un pseudo-régime démocratique est proclamé qui promet une réforme agraire, la création d'écoles. Mais d'abord il faut retourner aux champs, à l'usine. Il faut produire, et produire encore. Demain, annoncent les nouveaux maîtres, la misère ne sera plus qu'un mauvais souvenir dans ce pays. Demain...

Face d'ange c'est moi, aurais-je pu affirmer, à l'instar de Flaubert. Dans ce personnage je tentais alors de faire vivre mes élans contradictoires, mes pulsions originelles, mes désirs multiformes. Désespéré et actif, rêveur et vaincu d'avance, il était mon double. Aujourd'hui, je l'avoue, l'envie me prend de renouer avec Face d'Ange, je ne renie pas mon personnage. Je crois même, à quelques avatars près, qu'il était assez prémonitoire.

Ma rupture survint sans prévenir. Chez moi nous ne parlions guère. Ainsi que je l'ai déjà révélé, nous n'échangions que les mots utilitaires, fonctionnels. J'étouffais de plus en plus. Je ne pouvais accepter, je l'avoue, mon milieu d'origine. Mon père, broyé, brisé par les événements, s'était réfugié dans une haine sourde, têtue, contre l'humanité entière qu'il rendait responsable de tous ses malheurs. Il promenait une figure de catastrophe. Il avait trouvé un emploi de couvreur zingueur. Il

noyait l'ennui du travail dans la boisson, les jeux de chevaux, la lecture de polars de kiosques de gare et de magazines nauséeux. Mère 2 partageait son temps entre les travaux ménagers, les papotages autour d'un café noir avec quelque voisine, les épouvantables migraines qui l'empêchaient de dormir, et les incessantes récriminations contre mon père qui avait une nette tendance à se faire mettre à la porte d'une entreprise pour cause de violences. Durant ces périodes de chômage non-voulu nous nous contentions de repas maigres : des pommes de terres bouillies, des œufs, un vague morceau de viande. Ce n'était pas la famine, c'était la pauvreté, la vraie pauvreté, celle qui se cache derrière les murs, celle dont on ne parle pas dans les livres, et pour cause, puisque tous ceux qui écrivent des livres, à quelques exceptions près, viennent d'un monde où la faim est un mot, une réalité qui ne signifie pas grand-chose.

Un soir donc, la rupture survint brutalement. Je ne sais plus très bien comment tout cela commença. Un mot maladroit de ma part sans doute, grossi par le rire de Mère 2, un rire qui m'étonna puisqu'elle ne riait pour ainsi dire jamais. Mon père prit très mal la chose. Il me menaça comme il savait le faire. Chez lui, la violence à mon égard n'était pas systématique. Je ne fus jamais un enfant « martyr ». Mais elle surgissait brusquement. À travers cette violence il se vidait d'une colère qui ne trouvait guère où se briser. D'ailleurs, il la regrettait immédiatement après son geste, et éclatait en sanglots. C'était affreusement tragique. Une mauvaise note à l'école, un recul dans ma place me valaient une sérieuse correction.

Mais ce fameux soir, je n'avais plus peur de lui. Je me sentais de force à lui résister, mieux, à lui faire face. Je lui fis doucement remarquer que j'avais grandi, que je n'étais plus le gamin qu'il avait connu, que mes poings pouvaient faire mal. Ces propos le rendirent presque fou et quelque part je le comprends. Il fonça sur moi, la main levée, les yeux sombres, la bouche farouche, tordue. J'étais d'une lucidité extrême. Au moment où sa main allait s'abattre sur moi, je saisis l'énorme pot de fleurs posé au milieu de la table de la chambre-salle à manger, je le brandis au-dessus de ma tête et l'écrasais de toutes mes forces sur la tempe de mon père. Celui-ci fut stoppé net dans son élan. Ses bras battirent l'air comme des ailes d'oiseau en perdition. Il s'écroula et roula sous la table. Mère 2 hurlait de terreur. J'étais effrayé. Qu'allait-il se passer quand mon père reprendrait connaissance. Il allait sans doute me tuer. Mère 2 alla chercher une serviette mouillée. Elle nettoya le visage ensanglanté de mon père. Parfois, ses yeux croisaient les miens. Je n'y lu aucun reproche violent. J'avais la sensation que ce coup l'avait, elle aussi, vengé de certaines brutalités, humiliations. J'aurais pu m'enfuir aussitôt. Mais je n'y parvenais pas. Je me réfugiais dehors sur le petit balcon. Tout vacillait en moi. J'avais des larmes plein les yeux. Je ne regrettais pas mon geste. Mais je maudissais en silence un monde où l'on parvenait à une telle situation. Mes mains frémissaient sous d'étranges décharges électriques. Des tics nerveux tordaient ma bouche. De longs instants passèrent. Soudain, Mère 2 apparut. Elle m'apportait le message de mon père. Il était impossible que deux hommes vivent sous le même toit. En conséquence il me fallait m'en aller. Tout était fini. Je rentrai dans la cuisine. Mon père s'était réfugié dans la pièce du fond dont il avait fermé la porte à double tour. Aidé par Mère 2 je préparais ma valise. Je regroupais quelques affaires, mes manuscrits. Mère 2 me glissa dans la poche une petite somme d'argent. Elle me demanda avec insistance de pardonner à mon père. Je lui expliquais le plus simplement possible que je ne lui en voulais pas, mais qu'au fond, c'était mieux ainsi. Le temps était venu pour moi de décider de ma vie. Je promis de la tenir au courant. Je descendis les marches en bois en trébuchant. J'aperçus à travers les volets à demi tirés la silhouette de mon père qui allait et venait à travers la chambre. Je restais quelques instants, immobile, pétrifié, puis, brusquement, je m'éloignais à grands pas, le cœur chaviré. J'atteignis la gare. Le dernier train pour Paris n'était pas encore passé. Je l'attendis. Une demi-heure plus tard je débarquais à la Gare du Nord. J'étais épuisé. Je pris une chambre d'hôtel. Je m'endormis aussitôt mais je fus éveillé par des cris d'hommes saouls dans la rue, sous les fenêtres. Je mis longtemps à retrouver le sommeil. Le lendemain, je me levais pour rejoindre mon agence de

banque.

Je louais une chambre dans un hôtel plus proche de mon lieu de travail. Quelques jours plus tard, grâce à une de mes collègues, je trouvais à louer une modeste chambre de bonne, dans un vieil immeuble du neuvième arrondissement.

Je repris contact avec Michel D. Il m'annonça la prochaine création d'une « Fédération Communiste Libertaire » (FCL). Une majorité de la vieille « Fédération anarchiste », écœurée par l'archaïsme de l'organisation, ses discours simplistes, complètement décrochés de la réalité, son pathos lyrique mais flou, son incapacité à établir une analyse correcte de la situation française et internationale du moment, son impuissance à proposer des méthodes et des plans de lutte en relation étroite avec les « masses laborieuses », avaient décidé de faire rupture. Je m'estimais suffisamment instruit, et sûr de mes convictions, et fit savoir à Michel D. que je souhaitais vivement m'intégrer à la nouvelle organisation. Il en fut très content. Ses yeux brillèrent de sympathie. Quelque temps plus tard, il devait mourir bêtement, si j'ose dire. L'ayant rencontré par hasard dans la rue nous nous attardâmes assez longtemps dans une conversation animée. Il avait un rendez-vous important. Michel était un homme ponctuel. Plus d'une demi-heure était passée quand il se décida à quitter la table de café où nous étions installés. Je le vis regagner son automobile. Il démarra sur les chapeaux de roues. Une vague angoisse me saisit que je rejetai aussitôt. Le soir même, j'appris les circonstances du drame. Quelques minutes après m'avoir quitté, Michel D., d'ordinaire extrêmement prudent et calme, avait, l'esprit ailleurs sans doute, « brûlé » un feu rouge. Son véhicule fut fauché de plein fouet par un autre véhicule qui circulait à très grande vitesse, lui aussi. Le choc fut au dire des témoins, terrifiant. D'un affreux amas de ferrailles tordues, brûlées, on retira le cadavre de Michel qui avait été tué sur le coup.

Je fus malade plusieurs jours. Je me reprochais cette mort absurde qui m'enlevait un ami de lumière et privait les rangs révolutionnaires d'un homme d'action, d'un esprit fécond, d'une intelligence aiguë. Si je ne l'avais pas retenu, il n'aurait pas commis cette faute. Sa compagne me gronda tendrement. Michel fut enterré, entouré de la présence bouleversée, tendue, des camarades. Il tombait une petite pluie glacée, sinistre. Après que la dernière pelletée de terre eut recouvert son cercueil, après une ultime méditation face à sa tombe, nous nous réfugiâmes, transis, vidés, mélancoliques, dans un petit café proche du cimetière. Nous noyâmes notre chagrin, une poignée de compagnons, dans le rhum et le vin. Puis chacun s'éloigna du côté où les choses de la vie – et de la mort – l'appelaient.

Il m'arrive, parfois, contemplant au cœur de la nuit, les étoiles lointaines, de retrouver le visage de Michel. Un visage que j'invente à coup sûr, tant le temps et ses violences ont creusé en moi une vallée d'oubli. Il m'arrive de lui parler, de lui demander conseil comme s'il était là près de moi, vivant, tout feu tout flamme.

C'est peu après la mort de Michel D. que je rencontrais Josée. Nous étions, un groupe d'amis, attablés à la terrasse d'un café, Place du Tertre, à Montmartre. La soirée était douce, lumineuse. Nous étions à la fin de l'été. Des grappes de touristes américains erraient à travers les rues du quartier, en quête d'émotions culturelles, ou plus simplement en quête de plaisirs nocturnes.

Elle arriva soudainement. Elle connaissait plusieurs personnes de notre petit groupe. On me présenta. Quelqu'un glissa une chaise vers elle. Elle se retrouva à mes côtés. Nous commençâmes classiquement la conversation en parlant de la pluie et du beau temps. Le garçon de café renouvelait les bouteilles à un rythme assez redoutable. Les esprits s'échauffaient. Plusieurs conversations animaient la table. Josée m'apprit qu'elle était modèle de peintre. Elle posait assez souvent pour Foujita. C'était une femme très séduisante. De taille moyenne, une chevelure brune, des yeux pétillants de malice. Une bouche remarquablement dessinée. Quand elle était arrivée, j'avais noté l'harmonie de ses formes. Sa poitrine était ni menue ni lourde. Sa voix était mélodieuse, avec un

certain accent chantant qui indiquait une origine sudiste. Je lui parlais de ma poésie, je lui promis de lui offrir, si elle le désirait, les quelques plaquettes que j'avais publiées : *Couleur végétale*, *Nomades du soleil*, *Pétales du chant*. Elle fut touchée par mon offre. Jusque-là je n'avais connu que des femmes de mon âge. J'avais fait l'amour avec Lys. J'avais connu quelques prostituées. Josée avait vingt ans de plus que moi, autrement dit elle approchait de la quarantaine. Mais elle éblouissait comme une jeune fille. Je ne sais trop comment cela se passa. Nous nous retrouvâmes seuls en fin de soirée. Les autres étaient partis vers d'autres horizons nocturnes et alcoolisés. Josée avait gentiment refusé de les suivre, prétextant quelque fatigue. Josée me proposa de la raccompagner. Elle habitait Rue Norvins. Comme l'atmosphère était douce, détendue, nous nous promenâmes à travers Montmartre, échangeant les noms de nos peintres, de nos poètes, de nos musiciens, de nos écrivains préférés. Elle riait, rejetant légèrement la tête en arrière. Je l'avoue, je commençais à la contempler avec un certain regard. J'étais ému par sa beauté, sa culture, son maintien. Elle était grâce et gentillesse. Enfin nous parvînmes devant sa porte. Je m'apprêtais alors à la quitter. Pour tout l'or du monde je ne voulais qu'elle puisse se rendre compte de mon trouble, de mon émoi. Sous l'étoffe du pantalon mon sexe était dur. Mais au-delà de la faim sexuelle, se déployait une émotion pure. Josée ne m'aurait-elle proposé que de dormir près d'elle, sans la moindre parole, sans le moindre geste, que mon cœur aurait sursauté de bonheur dans ma poitrine.

Un étrange sourire sur les lèvres, Josée me proposa de boire un dernier verre chez elle. J'acceptais tout en précisant que je ne pourrais guère m'attarder étant donné que je travaillais le lendemain. Le mot lendemain ne convenait pas d'ailleurs puisque nous avions franchi depuis plus d'une heure la barre fatidique.

Nous grimpâmes deux étages. Josée habitait un merveilleux petit studio. Une pièce, une minuscule cuisine, un bout de balcon. Tandis qu'elle préparait les boissons, mes yeux exploraient la pièce. Il y avait plusieurs toiles accrochées aux murs, quelques affiches de music-hall. Une poignée de colliers pendaient à un clou. La pièce était aménagée simplement. Elle avait un petit air « japonais ». Josée revint, portant les verres. Puis elle posa sur le pick-up un disque de musique d'Asie. La musique était lancinante, étrange, une musique que coupaient, de temps à autres, des prières murmurées dans une langue qui creusait le vertige intérieur. Nous ne disions rien, fumant et buvant, abandonnés à la musique. Josée s'absenta quelques instants. Quand elle revint, elle était vêtue d'une robe en étoffe légère qui lui tombait jusqu'aux pieds. Elle était vraiment divine, superbe. Jamais je ne pourrais retrouver le fragment de seconde où nos bouches se rejoignirent par consentement mutuel et muet. Qui avait commencé le mouvement : elle ou moi, emporté par la fièvre, soudain débarrassé de mon angoisse, de ma pudeur. Cela importe peu. L'essentiel est que nos lèvres se joignirent. J'étais plutôt maladroit en amour, du moins en étais-je persuadé. Ce fut un long, un interminable baiser. La langue de Josée fouillait ma bouche avec une science inouïe. Une de ses mains s'était refermée sur ma nuque qu'elle pétrissait doucement, l'autre errait le long de mon corps, glissait comme une eau vive jusqu'à mes cuisses puis remontait et s'attardait à la hauteur du sexe qu'elle affolait de plus en plus. Moi, je caressais ses seins qui s'éveillaient sous la mince étoffe. Mes gestes étaient timides. Je n'osais pas aller plus loin. Le désir flambait dans tout mon être. À l'intérieur je n'étais que fournaise ardente. Mais une obscure angoisse me paralysait. Le divan où nous avions pris place prenait des allures de navire balancé par la tempête furieuse. C'est alors que Josée retira la main de ma nuque. Elle se pencha en direction d'un interrupteur. Une demie pénombre envahit la pièce. Josée, d'un geste souple, agrippa les pans de sa robe et, les bras tendus au-dessus de la tête, délivra son corps de l'étoffe. Elle était nue maintenant devant moi. La lumière tamisée éclairait son sexe. Mon regard accrocha la vivante toison. Mon désir et mon trouble redoublèrent. Josée s'agenouilla devant moi entre mes jambes. Ses deux mains se joignirent sur ma nuque. Doucement, elle m'attira vers elle. Un nouveau baiser déchira mes tripes. Mille lucioles illuminèrent ma tête. Mille soleils pulvérisèrent les ténèbres de ma poitrine. Ce baiser me sembla

durer une éternité. Je suffoquais presque. Mais je ne voulais absolument pas briser l'enchantement. Sans quitter ma bouche, elle arracha ses mains de ma nuque. Ses mains descendirent lentement le long de mon dos. Puis ses mains vinrent doucement se poser sur mon sexe invisible. Lentement, les doigts dénouèrent la ceinture, firent sauter les boutons de la braguette. Mon corps obéissait aux gestes de Josée. Avec la même lenteur, ses mains firent glisser le pantalon et le slip en même temps, sous les fesses, jusqu'aux genoux. J'avais fermé les yeux. Violamment. J'appartenais tout entier à l'incendie qui se propageait sous mes paupières closes. Ni Josée ni moi n'avions murmuré le moindre mot depuis de longues minutes. C'est alors qu'une sensation encore plus étonnante remplit soudain mon être. Une onde électrique douce et rugueuse à la fois. J'entrouvris les paupières. La chevelure de Josée semblait flamber. Sa bouche avait happé mon sexe tandis que sa main droite caressait la chair alentour. Une immense clarté se déployait des pieds à la racine des cheveux. La bouche de Josée savait tout de l'amour. L'inexpérience, l'excitation étaient telles qu'il me fut impossible de maîtriser mes réactions. J'éjaculais sans retenue, totalement saisi par la fièvre, une espèce de tremblement nerveux. Je proférais des mots sans suite. Mes mains fouillaient la chevelure de Josée dont les lèvres s'acharnaient. Elle buvait le sperme, infatigablement. Enfin, elle releva le visage. Il était magnifique, avec quelque chose de plus qu'humain. Transfiguré. C'était la splendeur du monde qui m'était enfin révélée. Elle se redressa et ses lèvres humides se posèrent sur les miennes. Comme pour me pacifier. Une lassitude sans nom s'abattit sur moi. Je m'effondrai, endormi. Quand je me réveillai, quelques heures plus tard, j'étais allongé nu, sur le divan. Josée, nue, reposait près de moi, pelotonnée contre ma hanche. Ce matin-là, la tête encore lourde, mais follement conscient, je lui fis l'amour. Ce fut un second éblouissement. Ce n'était que le premier d'une assez longue chaîne d'or. L'amour se confondit pour moi avec Liberté. J'aimais Josée, chair et esprit. Je ne voulais plus la quitter. Le matin, nous prîmes un copieux petit-déjeuner, en robes de chambre, sur le minuscule balcon. Josée semblait épanouie. Ses yeux distillaient une tendresse rare. Moi, je planais littéralement. Je contemplais les gens qui, dans la rue, marchaient vers les stations d'autobus, le métro. Ils me faisaient horreur, pitié. Et en même temps j'avais envie de les interpeller, de les prendre par le cou, de leur crier que l'amour n'était pas mort, que la terre était belle, que les monstres n'avaient plus d'avenir puisque Josée et moi nous étions capables d'allumer des myriades de soleils. J'avais envie de les détourner du droit chemin, de les entraîner sur les chemins verts de la fantaisie, de la beauté, de la réconciliation. Ce matin-là je décidai de ne pas aller au travail. A nouveau, un maillon de ma chaîne d'esclave se brisait. Je ne craignais ni dieu ni diable. Josée était vivante. Vivante. Immensément vivante. Elle était sentinelle de ce pays de cette immense contrée découverte par Apollinaire. Elle repoussait la mort qui mordait mes talons. Durant tout une saison, j'eus une respiration. Je tournoyais comme un oiseau enveloppé de pollen. Un jour nous quittâmes Paris à bord d'une petite auto prêtée par des amis. Nous roulâmes jusqu'à Fécamp. L'odeur de poisson, du sel rongant les pontons du port provoqua en nous une émouvante ivresse. Josée riait à pleine gorge. Le soir, nous dévorâmes une assiette pleine de fruits de mer puis nous roulâmes le long des grèves du pays de Caux, tandis qu'au-dessus des falaises crayeuses, trouées, les mouettes faisaient d'immenses cercles en poussant des cris aigus. À la moindre occasion, à cause d'un reflet du soleil couchant dans l'océan, à cause de la beauté parfaite d'un galet, d'une racine tordue échouée sur les cailloux, d'un chien galopant le long de la frange d'écume j'embrassais passionnément Josée qui s'abandonnait alors entre mes bras, entre mes doigts, plante vivace et tumultueuse. Parfois, elle m'échappait des mains, elle courait vers l'immense masse liquide comme si elle allait se jeter dedans, dans une fanfare d'étincelles, mais elle s'immobilisait juste à l'endroit où l'eau venait doucement caresser les jambes, et elle demeurait immobile, de très longues minutes, contemplant un invisible paysage, situé au large de la ligne d'horizon. Ses yeux marrons-gris n'étaient plus que myriades de minuscules feux. L'étoffe qui tremblait contre son épaule avait des pâleurs de chair. J'aimais alors Josée de toute la force humaine possible. Elle coïncidait avec moi.

Elle était intelligence et compréhension. Elle n'accusait pas mes excès de boisson. Une angoisse, plus forte que l'amour-passion que je lui portais, me conduisait souvent à boire, au-delà des limites acceptables. C'était atroce. Je devenais capable de cruauté. Je mentais effrontément. Je travestissais les faits. J'injuriais Josée. Je la traitais de tous les noms. Je lui hurlais qu'elle n'était qu'une vieille femme et qu'il fallait bien que je sois idiot et dégénéré pour m'occuper d'elle, l'aimer. Ses yeux s'emplissaient de larmes. Mais elle ne faisait aucun reproche. Après chacun de ces éclats sans gloire, j'étais malade de honte. Je la suppliais de me pardonner. J'évoquais honteusement et trop facilement une vague hérédité qui m'avait fait de la sorte. Je me traînais à ses genoux. J'enfonçais mon visage brûlant dans l'étoffe de ses genoux. Elle caressait mes cheveux, sans la moindre haine, le moindre courroux, apparemment. Je lui en voulus même de cette sorte d'acceptation. J'aurais parfois préféré qu'elle me frappât, me crachât à la face, me congédiât. Sans doute son amour était tellement vaste, tellement définitif qu'elle ne pouvait avoir d'autre attitude.

Le lendemain de notre arrivée à Fécamp, nous allâmes cogner à la porte d'une amie peintre qui vivait dans une vieille ferme aménagée, à l'extrémité d'un hameau qui ne comptait que quelques feux. Nous vécûmes là quelques heures éblouissantes. L'amie nous montra sa dernière série de toiles : des souches douloureuses, fendues, des troncs d'arbres tordus par une souffrance innommable. Les couleurs étaient d'un vert mortel. Nous fûmes frappés par l'intensité de ces toiles qui créaient chez le « regardeur » un indéniable malaise. L'amie, une jeune femme très mince, aux yeux glauques, au visage de biche maigre brisa d'un grand éclat de rire le malaise que nous éprouvions : « Si on allait dîner ? ». Nous passâmes dans la grande salle à manger. Le feu nourri de branches sèches crépitait ardemment. À travers le carreau de la vitre, nous pouvions voir quelques mouettes continuant à inventer d'insolites chorégraphies sous les nuages incendiés par le soleil couchant. Le lendemain, tôt levés, nous rentrâmes à Paris, par le chemin des écoliers.

Josée avait un ami. Un ami vrai. Le type d'ami qui se meurt de passion pour une femme mais qui s'interdit de lui avouer cette passion. Ce type d'ami qui emmène une femme au théâtre, au cinéma, au bois de Boulogne ou de Vincennes, qui n'oublie jamais d'offrir une rosé, qui témoigne d'une infinie délicatesse et d'une incommensurable prévenance dans toutes les situations de la vie. L'ami de Josée s'appelait Marcel. Ce n'était pas en soi un prénom chargé de poésie. Mais Marcel valait mieux que son prénom. Cet homme assez corpulent, mais grand de taille, aux cheveux coupés en brosse, portant des lunettes occupait les fonctions de chef de service dans une administration. Il téléphonait chaque jour à Josée lui proposant un dîner, une sortie pour voir une pièce inédite, un film américain. Josée l'aimait beaucoup. Mais elle ne l'aimait pas comme cet homme aurait désiré être aimé. Trop timide, trop amoureux de Josée, Marcel n'avait jamais depuis plus de dix ans cherché à créer une situation « scabreuse ».

Je m'étais installé en toute simplicité chez Josée. Mes bagages étaient plutôt légers, absolument pas encombrants, quelques livres et quelques menus objets. Le reste, je l'avais déposé chez un vague copain. Josée qui était honnête fit savoir très vite à Marcel la situation nouvelle pour elle. Marcel encaissa le coup. Il accepta même une invitation pour dîner à trois. Il arriva avec l'immuable rosé rouge. Il fut parfait de courtoisie. Il fit comme si rien n'avait changé dans le décor. Quelle inexplicable cruauté me poussa à faire, devant lui, des gestes non équivoques, à l'intention de Josée, quand je me déplaçais pour aller chercher les plats à la cuisine. Il dut en souffrir atrocement. J'étais jeune, fier d'avoir pour amante une femme si séduisante, si riche de virtualités, si intelligente et fine. Je n'ignorais pas qu'en agissant de la sorte je froissais quelque peu Josée qui, d'ailleurs, m'en fit la remarque, calmement, mais d'une voix d'exigence. Je lui fermais la bouche d'un long baiser. Je me croyais le plus fort, le plus malin. Marcel nous souhaita tout le bonheur possible. Ses visites et ses coups de téléphone à Josée s'espacèrent. Lorsqu'il téléphonait et que c'était moi qui répondait parce que Josée était absente, il bafouillait, s'excusait et raccrochait rapidement en me priant de

saluer Josée de sa part. Marcel n'oubliait pas Josée. C'était impossible pour lui. Josée était l'unique femme. Les autres, je crois qu'il ne les voyait même pas. Il ne vivait que pour elle, à travers elle. Je l'imaginai solitaire dans son studio de célibataire, mordant de douleur son oreiller. En vérité, je n'étais pas très fier, il n'était pas homme à aller assouvir ses instincts chez les prostituées. Marcel avait été élevé dans la rigueur protestante d'une famille des Cévennes.

Il est vrai aussi que durant tout le temps où je vécus avec Josée, je ne l'ai point trompée une seule fois. Je n'étais, je ne fus jamais un apôtre du libertinage. Certes, je suis convaincu qu'aucun être ne peut en satisfaire un autre, mais j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de fascinant, de fantastique, à triompher de la tentation, de quitter quelqu'un pour un autre, de tituber de lit en lit, d'errer de sexe en sexe.

Josée, outre les peintres qui affectionnaient ses services, posait pour les élèves d'une académie, rue de la Grande Chaumière. Nous avions pour habitude de nous retrouver à la Rotonde, au Dôme ou à la Coupole. Nous passions fréquemment des nuits blanches à Saint-Germain-des-Prés où nous rencontrions Boris Vian, Juliette Gréco, Mouloudji, Sartre, Camus, Chester Himes, des musiciens de jazz, des poètes faméliques, des peintres sans le sou, l'éternelle bohème. Parfois l'étrange silhouette d'Arthur Adamov fendait l'ombre. Nous picorions un sandwich au *Royal Saint Germain* ou aux *Deux magots*. Nous allions danser au *Village*. Rue Jacob, il y avait quelques cafés tenus par de braves bougnats où l'on pouvait, pour une somme modique, s'empiffrer de pommes de terre frites, ou de soupes paysannes.

Parfois, avec la « bande à Brassens » nous grimpons jusqu'à la Porte des Lilas. Les beuveries interminables succédaient aux beuveries interminables. Léo Ferré improvisait des mélodies fiévreuses. René Fallet racontait quelque histoire grivoise.

Aux *Deux magots*, réfugiés l'hiver près du poêle, Sartre et de Beauvoir couvraient d'encre des pages et des pages blanches. Nous flânonnions le long de la Seine. Puis nous revenions vers Saint-Germain-des-Prés, vers le *Storyville*, le *Birdland*, le *Tabou*. Boris Vian crachait ses poumons dans une « trompinette » délirante.

Saint-Germain-des-Prés jetait ses derniers feux. Comme tout incendie qui ne va pas tarder à s'éteindre, le quartier flambait, conscient de l'agonie proche. Les fêtes éclataient dans chaque appartement. Il suffisait d'arriver avec un saucisson, un fromage. Aussitôt on était adopté. La jeunesse, qui avait eu vingt ans à la Libération, voulait jouir, profiter de la vie. C'est au cours d'une de ces nuits folles que je réalisais une sorte d'exploit qui me valut une certaine notoriété au Quartier. Je vendis les Chevaux de Marly à un touriste américain pour une somme de plus de 5.000 francs, en argent d'aujourd'hui. J'avais rencontré ce touriste au *Bar Bac*. Il avait perdu ses compagnons. Mais il s'en moquait tant il était éméché. Il me trouva fort sympathique. Il lia conversation avec moi, paya force pots, sortant de sa poche des liasses de dollars. Heureusement pour lui je n'étais ni Lacenaire ni Bonnot. Tard dans la nuit, autrement dit aux aurores, il me demanda de le raccompagner jusqu'à son hôtel. J'acceptais pour le remercier de ses faveurs. J'avais le temps. Josée était absente de Paris. Nous partîmes titubants le long des murs. Je n'étais pas aussi ivre que lui mais j'en tenais un « bon coup » comme on dit chez le brave peuple. Lorsque nous arrivâmes à la hauteur du Louvre, il eut l'idée saugrenue de tourner la tête vers moi – je reçus son haleine alcoolisée en pleine figure – et de me demander où j'habitais. Je ne sais pas ce qui me prit alors mais, montrant de la main le Louvre, je lui répondis « ici ».

Il n'était quand même pas assez ivre pour avoir oublié ce qu'était le Louvre. Alors, je lui fournis quelques précisions. Je lui expliquais, sans le moindre sourire, très calmement, que le Louvre avait jadis appartenu à ma famille, qu'en vérité en dépit de mes blue-jeans, de mon tricot rapiécé, j'étais ce qu'on appelle « un fils de famille ». J'ajoutais que ma famille avait vendu par nécessité le Louvre à l'État, mais qu'elle avait gardé quelques appartements en propriété. Le texan sembla accepter ma

version. Emporté par l'élan, conforté par son acquiescement à mes propos délirants et mensongers, je fis un vaste demi cercle de la main, en disant : « et tout ceci nous appartient encore ». C'est ainsi que cette nuit-à je vendis les Chevaux de Marly, *cash*. Nous nous assîmes sur un banc. Il parvint à sortir de sa poche les liasses de billets. Je pris cet argent sans mauvaise conscience, je l'avoue. Pour cet homme c'était visiblement une somme dérisoire. Il m'avait parlé auparavant de ses richesses. Il était « roi » de quelque chose aux USA. Il voulut même qu'on rebroussât chemin pour aller fêter cela. J'étais trop las pour accepter. Je le saisis par les épaules et l'emportai, l'entraînai jusqu'à son hôtel où je l'abandonnai aux bons soins du veilleur de nuit. Je repris le chemin du Quartier, la poche pleine de dollars. De grandes fêtes eurent lieu pour célébrer ma chance et mon sens des affaires. Mais je n'ai pas encore dit le plus surprenant. Deux ou trois jours plus tard j'ouvris par hasard un journal du soir. Un titre accrocha mon regard. Dans cet article il était question d'un touriste américain qui prétendait avoir acheté à son légitime propriétaire les Chevaux de Marly. Sorti de son ivresse, le touriste yankee n'avait pas oublié son achat. Il avait demandé les services d'une maison de déménagement, au départ un peu étonnée, mais que le papier que j'avais remis au texan, dûment signé – une signature illisible – avait suffisamment convaincue pour qu'elle se décide à envoyer matériel et hommes sur les lieux. Des agents de police, étonnés de voir des ouvriers envelopper de cordes les célèbres Chevaux de Marly s'approchèrent, s'enquérèrent, demandèrent quelques explications. Les agents comprirent vite que le brave touriste avait été victime d'un « vulgaire escroc ». Ils prirent le parti d'en rire. Et ils invitèrent le touriste à en rire avec eux. Le signalement fourni par le milliardaire en goguette était assez flou pour qu'au moins la moitié de la population de Saint-Germain-des-Prés puisse s'estimer concernée.

Quand Josée revint de son voyage, plus de cent rosés rouges encombraient le studio de la Rue Norvins. Je lui racontais tout. Elle me traita de « gangster » puis décida aussitôt que nous ferions l'amour sur un lit de pétales.

Ce fut une étrange virée au paradis.

J'en frémis aujourd'hui encore.

Un jour, alors que, déjeunant dans un petit bistrot du Boulevard Saint-Michel, j'hésitais entre une entrecôte béarnaise et un cassoulet toulousain, Josée brisa le silence : « Chéri, dans dix ans, m'aimeras-tu encore ? ». Une telle question n'avait jamais effleuré mon esprit. Je compris pourtant, tout de suite, ce qu'elle voulait dire. Dans dix ans, Josée aurait presque cinquante ans. Moi, je n'aurais pas encore franchi la trentaine. Josée avait peur de cette différence d'âge. Pour l'heure tout allait bien. Josée n'était pas une « vieille femme » et les regards courroucés que me jetait le concierge de la Rue Norvins ne gênaient aucunement son plaisir. Mais qu'advierait-il quand elle franchirait cet âge critique de cinquante ans. L'angoisse du visage flétri, de la beauté enfuie hantait sans doute Josée. Je la fixai droit dans les yeux. Je posai ma main sur sa main et lui dis : « tu es idiote, mon amour. » Et j'ajoutai : « je t'aimerai toujours ». Elle eut un attendrissant sourire, mais au fond de ce sourire je pus déceler le rayon de la mélancolie. Je fus soudain inquiet, troublé au plus profond de moi-même. J'avais vécu jusque-là au jour le jour avec Josée. Et soudain sa petite question ouvrait une brèche. J'imaginai Josée à soixante ans. Quel visage aurait-elle ? Mes quarante ans n'auraient-ils pas alors l'envie secrète de nouer à nouveau avec la jeunesse physique. J'étais perdu dans de sombres pensées quand la voix de Josée qui me recommandait le cassoulet toulousain me ramena à la réalité. Elle parla d'autre chose, sans cesser de m'offrir son beau sourire.

Deux mois passèrent encore, entrecoupés de quelques promenades à la campagne et au bord de la mer. J'étais libre puisque je venais de désertier ma peau d'employé de banque. Je rêvais de vivre dorénavant de ma plume. Et je voulais me consacrer le plus possible à l'action libertaire.

Un soir l'irréparable fit irruption dans le studio de la rue Norvins. La nuit tombait lentement noyant peu à peu les objets, les choses. J'étais allongé sur le lit, perdu en pleine songerie

cotonneuse. J'apercevais le profil de Josée, enfouie au creux du divan. Elle était totalement immobile. Soudain sa voix résonna : – André ?

– Oui, Josée...

Au ton grave de la voix je pressentis l'arrivée de quelque malheur. Josée se leva, elle vint s'asseoir près de moi, au bord du lit. Elle laissa sa main errer dans ma chevelure.

– André...

Elle s'arrêta un long instant après avoir prononcé mon prénom.

Je restais silencieux.

– André, il faut que nous nous séparions. Il le faut.

Elle avait dit ces mots rapidement comme si elle avait craint de ne pas pouvoir arriver au bout de la courte phrase qui me fit mal comme un coup de poing en pleine figure.

Aussi étrange que cela paraisse, je ne la questionnai pas. Je savais en toute certitude que sa décision était irrévocable. La conversation du bistrot du Boulevard Saint-Michel me revint alors à la mémoire. Je ne doutai pas que Josée avait pris sa décision ce jour-là ou quelques jours plus tard. J'en eus la preuve la semaine suivante lorsque je pus enfin avoir un entretien avec Marcel. Je l'avais appelé au téléphone, persuadé qu'il n'ignorait rien de cette décision. Il accepta sans réticence ma proposition de rendez-vous. Nous nous retrouvâmes dans un café de la rue Saint Dominique, près de son bureau. Il me dit tout. Le lendemain de notre fameuse conversation, Josée l'avait appelé à son bureau et elle lui avait dit, en substance : « Marcel, je sais que vous désirez depuis longtemps m'épouser. Le voulez-vous toujours ? »

Marcel avait avoué dans un souffle que c'était là son plus cher désir. Alors Josée avait demandé à Marcel de l'épouser au plus vite. Il n'était pas dupe. Il savait que Josée ne l'aimait pas d'amour. Mais son amour à lui était si puissant, si total, qu'il n'avait pas hésité une seconde. Marcel m'apprit enfin qu'ils allaient se marier deux semaines plus tard et que Josée et lui partiraient faire un long voyage de noces aux États-Unis. Marcel ne témoigna durant cette rencontre d'aucun triomphalisme. J'appréciai beaucoup sa gentillesse. J'eus même la sensation qu'il se faisait du souci pour moi. Nous nous quittâmes sur un « bonne chance » mutuel.

Deux heures plus tard, après l'aveu de Josée, je quittais la rue Norvins. Elle souhaite faire une dernière fois l'amour. Elle s'abandonna comme jamais elle ne l'avait fait. J'étais impuissant, nerveux, bouleversé. Je fis un effort désespéré pour ne pas pleurer comme un enfant « paumé », meurtri. Je couvris son visage de baisers. Je murmurais « Josée, Josée ». J'avais une épée plantée entre les deux épaules. La bouche sèche. Josée se taisait, paupières closes. Elle n'était que chair frémissante, blessée.

Le moment vint de m'en aller. Sur le pas de la porte elle me donna un dernier bref baiser, puis elle referma rapidement la porte. Je descendis l'escalier en titubant. Ma valise me semblait pleine de gros cailloux très lourds. Je me retrouvai dans la rue presque déserte. Je traversai la chaussée et parvenu à l'autre trottoir posai ma valise sur le sol. Mécaniquement mes yeux se levèrent en direction de la fenêtre de Josée. Je vis un rideau frémir, j'eus la nette conviction d'entrevoir la silhouette, le visage de Josée.

J'étais à nouveau seul, broyé, douloureux, orphelin. D'un café de la Place du Tertre, je téléphonai à un ami qui accepta de m'héberger pour une ou deux nuits. Quand j'eus déposé ma valise chez lui, dans le quartier de la Bastille, je repartis seul dans la nuit. J'avais envie de m'enivrer jusqu'à la déroute de la mémoire. Ce fut une nuit sordide traversée de querelles absurdes de bord de zinc. De nausées et de vomissements, de larmes à peine cachées.

Je ne revis plus Josée, ni Marcel. Je n'eus plus jamais aucune nouvelle d'elle. Je désertais la Place du Tertre. J'évitais la rue Norvins. Et le temps commença à faire son œuvre.

La Fédération Communiste Libertaire prenait corps. Nous étions installés dans des locaux

exigus, plutôt miteux situés Quai de Valmy, à proximité du fameux pont qui fait face à l'Hôtel du Nord. Ce décor très « prévertien » qui m'évoquait sans cesse le célèbre film de Marcel Carné réjouissait mon âme. C'était cela pour moi l'univers des révolutionnaires : pauvreté, fièvre dans un climat d'apparente illégalité ou de demi-légalité. Dans ces locaux peuplés d'une vieille machine à écrire, d'une longue table, d'une ronéo, de quelques chaises bancales, aux carreaux opaques et gris que personne ne prenait le soin de nettoyer on croisait à l'occasion des survivants de la Guerre d'Espagne, de vieux anarchistes baltes ou bulgares, des réfugiés politiques de l'Est, des types qui avaient – pour paraphraser Charles Plisnier – fait un peu brûler Madrid et Berlin, Sofia et Saragosse. C'était le lieu de discussions à perte de nuit. Discussions agitées, souvent orageuses. Nous étions saisis par le vertige. Après tant de défaites, de martyrs, nous avions une tâche immense à accomplir : *changer le monde*. Devant nous, face à notre rêve, à nos bras presque désarmés se dressait un ennemi implacable qui couvrait la planète comme une immense et sanglante toile d'araignée : le stalinisme.

La FCL, était née de la révolte des nouvelles générations qui par dégoût du stalinisme avaient, faute de mieux, rejoint les rangs de l'antique F.A., sans pour autant fermer les yeux sur les carences et les faiblesses de cette organisation qui, comme la seiche, dégageait un vaste nuage d'encre afin de masquer le néant de sa théorie. Ces jeunes gens, nouvellement engagés dans l'aventure révolutionnaire, n'éprouvaient pas la même réaction de rejet des écrits de Marx que les vieux « anars » qui s'étaient toujours refusés à en débattre. Ceux là pratiquaient une interprétation mécaniste, aveugle, de Marx. Les ambiguïtés, les contradictions, le non-achèvement de l'œuvre du révolutionnaire allemand leur échappaient.

Nous les nouveaux venus, nous nous entendions à croire qu'il était essentiel de confronter Marx et Bakounine, de « relire » leurs écrits à seule fin de débusquer ce qu'il y avait de vivant, de bon et utile pour nous chez chacun d'eux. La question n'était pas de réaliser une sorte de patchwork avec des bouts récoltés chez B. et chez M., mais d'accomplir une sorte de « dépassement » de ces deux pensées qui avaient été contemporaines, confrontées aux mêmes données historiques. Nous n'en pouvions plus d'entendre répondre à nos questions précises concernant la nature de l'État, de l'organisation révolutionnaire à construire, les rapports de l'Art et de la Révolution, la signification moderne de l'aliénation, le rôle des minorités (déjà !) par des litanies de mots éculés à force d'être répétés plus ou moins inconsciemment. Nous avions à bâtir un monde qui ne renouvelât pas l'oppression, nous avions à frayer des chemins où le combat contre l'injustice sociale et l'aliénation ne déboucheraient pas sur une aliénation et une injustice encore plus flagrantes. Les uns continuaient à rêver à la grande grève générale insurrectionnelle. Il fallait donc œuvrer au cœur des masses, répéter chaque jour les vérités élémentaires, susciter à chaque occasion qu'offraient les maîtres, la prise de conscience, de la révolte à la révolution. D'autres ne croyaient qu'à l'efficacité des petits noyaux hyperconscients, armés de la « science », révolutionnaire, seuls capables de briser l'étau d'acier dans lequel agonisaient, étouffaient les masses arrachées à leur propre identité. D'autres encore, épouvantés par la profondeur des abîmes que nous explorions maladroitement, avec nos limites et nos zones d'ombres, étaient gagnés par la tentation de l'activisme à outrance. Nous ne faisons que répéter les grands débats qui depuis un siècle animaient les rangs révolutionnaires. Nous ne faisons que préfigurer les débats qui allaient, un peu plus d'une décennie plus tard, faire résonner les vieux murs de la noble Sorbonne.

Personnellement, je creusais mes connaissances. Je lisais minutieusement Rosa Luxemburg. J'étais fasciné par la personnalité de cette révolutionnaire, torche de feu, par sa foi inébranlable, par son courage, par l'acuité de ses analyses. Cette petite femme atteinte de claudication avait le génie de la parole. Comme son compagnon Karl Liebknecht, elle savait enflammer les foules. Chacun de ses discours, de ses écrits étaient à la fois un appel aux armes, une leçon de morale et de dignité, une vision messianique, un poème haletant, une vraie leçon révolutionnaire.

Les femmes et les hommes du *Spartakusbund* m'exaltaient. Il m'arrivait à force de concentration de me retrouver, en chair et en os, parmi eux, en 1920, lors de l'insurrection, sur les barricades. Ces femmes et ces hommes étaient le sel de la terre. L'évocation de la mort sauvage donnée par les junkers barbares à Rosa et Karl, l'écho de leurs ultimes messages frappés du sceau de la volonté, me déchiraient.

C'était l'époque où je me passionnais pour l'Expressionnisme allemand, pour ce grand cri utopique lancé depuis le milieu des ruines. Leur haine-fascination de la grande ville qui pourrit tout, qui transforme l'homme en chômeur affamé, la jeune fille en prostituée, la fleur en pourriture, leur rage contre la misère, les ténèbres de l'Esprit, les chaînes de l'oppression, leur désespoir hanté de visions de cadavres dévorés par la vermine, me fouettaient en plein visage. Plus tard je devais lire avidement *l'Esprit de l'Utopie* du philosophe Ernst Bloch qui, à propos du sens à donner à l'Expressionnisme, s'était beaucoup disputé avec Georg Lukács et Bertolt Brecht. Je retrouvais l'ancienne exaltation au cours de cette lecture. Bloch y affirmait la grandeur de la lutte pour l'Utopie. Il affirmait que toute défaite était source de combat. Il y mettait en pièces la pensée « orthodoxe » du théoricien hongrois. Il y réconciliait les rêves de Rimbaud et les visions de Marx.

De même, la découverte des Dadaïstes allemands provoqua en moi d'étranges et infinis bouleversements. J'admirais leur violence de ton, leur intégration à la lutte réelle aux côtés des Spartakistes, leur puissance d'invention dans la construction d'un arsenal d'armes susceptibles de réveiller les consciences, d'allumer les Esprits, de fracasser les ombres. Les photomontages de John Heartfield, de Hannah Höch étaient autant de coups de poignards portés dans la viande putride du vieil ordre inique. Les manifestes, les poèmes, les textes de Huelsenbeck et Hausmann, dans lesquels la langue rompait brutalement avec le principe logique, la valeur usuelle, étaient autant de boulets rouges tirés en direction des forteresses branlantes du Capital, de la Raison.

Je découvrais, au-delà de l'Allemagne de Bismarck et de l'Empereur Guillaume II, du junker et du hobereau, une autre Allemagne, celle des poètes insurgés et des révolutionnaires habités par l'Esprit d'Utopie. Je continue toujours de penser que l'Allemagne a beaucoup à nous apprendre. De ce point de vue là, je ne saurais trop remercier mon ami Jean-Michel Palmier, germaniste émérite et esprit curieux, à qui l'on doit plusieurs ouvrages qui mettent en valeur l'apport révolutionnaire allemand tant dans la Culture que dans la théorie et pratique de la lutte des classes. Je pense notamment à ce remarquable *Expressionnisme comme révolte*, dont à l'heure où j'écris ces mots, nous ne connaissons qu'un premier volume, lequel retrace avec force détails les différents mouvements qui ont fait agir et créer sous le règne de la fragile République de Weimar, les poètes, les dramaturges, les écrivains de cabarets, les peintres et architectes du Bauhaus, de *Die Brüche*, de *Blaue Reiter*. L'Allemagne des années 20 a vécu intensément tous les problèmes qui sont encore aujourd'hui, compte-tenu des différences de situation, les nôtres. Dans cette Allemagne je décelais la Révolution à laquelle je souhaitais travailler. Ma révolution ne pouvait pas ignorer les poèmes de Georg Trakl, de Georg Heym, de Gottfried Benn, de J.R. Bêcher. Elle ne pouvait pas ne pas s'exalter à la vue des magnifiques *chevaux bleus* de Franz Marc, chevaux qui devaient susciter particulièrement la hargne du futur führer. Elle ne pouvait pas ne pas s'interroger à la lecture des écrits de Wilhelm Reich, de Rudolf Rocker, de Marcuse, d'Adorno. Elle ne pouvait pas ne pas compulsiver fiévreusement les liasses jaunies des comptes rendus des controverses enflammées qui déchiraient en ces années de tumulte et de sang les rangs de *l'Ultragauche*.

Ma révolution était pour la lumière, pour l'extension ininterrompue du territoire de la liberté. Elle était allemande, occitane, canaque, indienne, féminine, océanienne, enfantine, lyrique, lucide, armée et rieuse. Je haïssais déjà violemment tous ceux qui détournaient la révolution de son cours naturel, ceux qui étouffaient le Prolétariat soudain surgi de son apathie fataliste, se dressant, s'élevant au-dessus de sa geôle d'ombres, et venant buter contre l'obstacle multiforme. Cette fatalité n'a jamais cessé de me tourmenter, de me meurtrir : les opprimés s'arrachent mystérieusement à la relative paix établie entre eux et les Maîtres. Ils passent à l'attaque, ils

agissent, se trouvent confrontés à cent, mille problèmes auxquels en tâtonnant ils tentent d'apporter des solutions en corrélation avec leurs vrais besoins. Passant à l'attaque, ils se trouvent emportés dans un mouvement qui les contraint à remettre bien des choses en question. Ils apprennent; ils inventent. Ils prennent jusqu'à un certain point, conscience de la réalité de leur oppression, de la réalité de leurs désirs. Ils parviennent très souvent à maîtriser par l'expérience vécue plus que par le savoir les mécanismes de l'oppression. Durant cette période, ils se hissent au-dessus de leur état habituel. La fleur humaine s'épanouit en eux. La bêtise, l'égoïsme, la bassesse de comportement reculent. La solidarité, la compréhension mutuelle, l'acceptation de la « différence » gagnent du terrain. Alors la foule des opprimés – écrire le mot « masses » m'écorche la bouche – écarte avec intelligence quelques-unes des barrières qu'on élève face à sa longue marche vers la libération. Elle peut nommer ses ennemis qui ne figurent pas tous dans les rangs des Maîtres, mais aussi et plus dangereusement pour elle dans les rangs de ceux qui se proclament ses « défenseurs », ses « sauveurs », et qui ayant la maîtrise de la parole se saisissent assez aisément des postes de commande. C'est alors que cette conscience collective, admirable, lumineuse, combative vient buter contre les obstacles. Le vieil adage qui veut qu'il soit plus facile de faire table rase du vieux monde que d'en construire un nouveau, se vérifie tragiquement une fois de plus. Divisée par les idéologies trompeuses, manipulée par les chefs avides de pouvoir, laminée par la vastitude des problèmes à résoudre, leur complexité, manipulée par les Maîtres en péril décidés à sauver leurs privilèges à n'importe quel prix, fût-ce au prix du sang, la foule des opprimés titube, perd pied comme un voyageur égaré dans les marais mouvants. Elle se divise en camps antagonistes. Elle oppose des intérêts spécifiques à d'autres intérêts spécifiques. Elle perd de vue cette unité qu'elle avait réussi à mettre au jour, cette communauté de destin qu'elle avait mesurée au cœur des luttes. Elle retourne par angoisse, lassitude, à ses vieux démons. Au pire, elle donne raison aux maîtres qui depuis toujours lui enseignent qu'elle est incapable de se forger une liberté. Elle revit la « tragédie de Spartacus » admirablement analysée par André Prudhommeaux aujourd'hui disparu, dans un texte – préface au petit livre consacré à Rosa Luxemburg et aux Spartakistes aux Éditions... *Spartacus* du cher René Lefeuve. Souvenez-vous : L'armée des esclaves révoltés ayant Spartacus à sa tête parvient sous les murs de Rome. Les lieutenants de Spartacus pressent ce dernier de donner l'ordre de l'assaut final. La cité impériale est là, à une portée de jet de pierre, sans défense, prête à être prise. Mais Spartacus, dont la révolte est née dans cette cité, qui se souvient d'avoir été esclave, qui n'a sans doute pu effacer en lui les traces de cet esclavage, ne peut se résoudre à donner un ordre qui aura, à priori, pour conséquence de transformer la cité impériale en un champ de ruines fumantes, en un vaste carnage. Spartacus décide alors de renoncer à prendre la cité impériale. Il décide de lui tourner le dos, de marcher jusqu'à la mer, d'embarquer et d'aller fonder dans une île lointaine le monde nouveau. Les consuls romains mettront à profit cette décision. Les légions romaines, la veille décimées sont reformées. Elles se lancent à la poursuite de Spartacus. Au lieu d'affronter la puissante armée des esclaves rebelles en un seul bloc, les consuls romains, recourant à une subtile tactique, forcent celle-ci à se diviser en plusieurs armées moindres qu'ils attaquent et écrasent, l'une après l'autre. La fin est connue : Spartacus et les survivants crucifiés jalonneront la route qui mène à la Cité impériale. On peut s'interroger sur le sens profond de l'épopée de Spartacus. On peut y lire cette tragédie simple : des esclaves dressés contre l'Ordre cruel se trouvent, à cause de leur victoire militaire, dans la situation de s'emparer d'un pouvoir contre lequel ils se sont révoltés justement parce qu'il était *Le Pouvoir*. Spartacus désire un monde d'hommes libres. Mais comment fabrique-t-on un monde d'hommes libres ? J'imagine Spartacus, la tête brûlante, douloureux, conscient des périls qui guettent son entreprise. Entrer dans Rome, dans la Rome impériale, c'est à coup sûr être plébiscité par la foule des esclaves qui veulent un « chef ». C'est d'une certaine manière devenir le « César » de la plèbe. Spartacus ne le veut pas. C'est l'homme de l'utopie increvable. Il se décide donc à tourner les talons, à contempler l'étendue, à

rêver à *l'ailleurs*, là où il n'y a nulle trace de la Rome impériale, au royaume d'innocence où peut être fondée l'harmonie. Des siècles et des siècles après Spartacus I^{er}, un autre Spartacus, lui aussi, parviendra à la tête de ses rebelles sous les murs de la Cité impériale. Il est barbu, jovial, une énergie inépuisable, un géant de l'action, un courage de fer, un romantisme fou aux lèvres. Il entrera dans la cité impériale. Il sera plébiscité. Il deviendra le « lider maximo ». Chef charismatique il déclenchera l'enthousiasme des foules, des petites gens, des pauvres, des poètes, des rêveurs, des faibles. Alors, la révolution est une fête. L'imagination est au pouvoir. Le délire pousse dans les rues sous la forme de grands arbres aux couleurs éclatantes. On pose son fusil et on fait l'amour. Les négrillons dévorent des glaces en inventant des chansons savoureuses, ensoleillées. Mais l'homme ne vit pas seulement de poèmes. Il veut du pain, des médicaments, du travail, la sécurité, la satisfaction de ses besoins élémentaires. L'héritier de Spartacus est contraint au réalisme. On range dans les armoires les instruments de musique. On devient soupçonneux. On voit à chaque angle de rue des « ennemis de la révolution ». La crainte du peuple le pousse à fantasmer. Les poètes, les homosexuels, les amoureux de la liberté tout simplement sont dénoncés bientôt comme les membres d'une mystérieuse et éternelle « cinquième colonne ». La répression s'abat. Le Dieu-Productivité crache ses ordres, ses commandements et ses verdicts dans les micros, les haut-parleurs. L'héritier de Spartacus découvre avec ravissement les charmes de la condition de lider maximo. Il n'oublie jamais de paraître en public avec, épinglées au revers de sa vareuse soigneusement coupée, toutes les décorations que lui ont offertes d'autres « leaders », « chefs » et « sauveurs suprêmes ».

De la Rome impériale de Spartacus à La Havane de Fidel Castro, la même implacable « fatalité » a joué.

Lénine ? Bakounine ? Mao ? Che Guevara ? Gandhi ?

Qui a la « voie » ?

Qui connaît le chemin ?

Rimbaud ? Saint-Jean-de-la-Croix, Staline ?

Le sang des pauvres ne cesse de souiller la terre. Quelles semences mortelles féconde-t-il ? Qu'y a-t-il d'incroyable dans l'espèce humaine qui la conduit régulièrement à se lever d'entre les morts, à casser, à briser les structures de l'oppression au nom d'une soif sacrée de libération, tout en fabriquant dans le même temps, tout en aidant à fabriquer de nouveaux outils d'esclavage. Question lancinante, à rendre fou, qui pervertit l'existence de celui à la peau duquel elle colle comme une blessure vrillante. Sera-ce donc toujours le même scénario : une poignée de rebelles authentiques, sachant au nom de quoi ils se sont rebellés, rejoints un jour par ces « masses » aux sentiments divers (souci de ne pas s'aliéner le vainqueur, instinct de survie, opportunisme, désir de se faire un « trou », une situation au sein du nouvel édifice...), désirant ardemment entraîner leur peuple sur la pente du « beau et du bien » et peu à peu amenés, au nom même de ce « beau et ce bien », à se métamorphoser en flics, puis en bourreaux, tandis que les foules divisées en clans multiples, les uns en proie au plus grand fanatisme, à la plus dangereuse paranoïa, les autres à l'effroi absolu, s'enfoncent derrière le nouveau tyran, vers des abysses de larmes et de sang, ou complotent mystérieusement sa chute.

Guignol affreux de l'histoire qui se répète inlassablement. Et dans quelque chambre d'hôtel miteux, le « pur » met un terme à la contradiction en se tirant une balle dans la bouche, en avalant un poison violent. Tandis que derrière les murs des prisons nouvellement bâties, confondus en une mêlée confuse, « traîtres », et « contre-révolutionnaires » boivent leur propre urine. Pour faire un spectacle parfait, il ne manque jamais quelque idiot de village figurant parmi eux, idiot qui ne comprend rien à rien, qui ne comprend que la langue des oiseaux.

Oui, comment rompre une fois pour toutes avec ces révolutions qui se dévorent elles-mêmes, et qui dévorent dans le même temps leurs propres enfants. L'humanité est-elle définitivement condamnée à errer « au large d'Eden » ? Exister ne se résumera-t-il, pour les plus lucides, les plus

exigeants, qu'à une horreur à peine atténuée par les soleils du sexe, du vin, des rencontres du hasard, la beauté de quelques livres et de quelques paysages, la splendeur de quelques musiques, de quelques visages.

Je sais que je ne sais pas. Tant de livres déchiffrés à la clarté d'une pâle bougie, tant de débats dans des arrière-salles de cafés enfumées, tant de combats et de paroles, tant de vertiges et de fièvres, tant de cauchemars et de fièvres pour aboutir à cet aveu :

JE SAIS QUE JE NE SAIS PAS

L'ILLUMINATION SURREALISTE

LA REVOLTE S'APPELLE ESCLARMONDE

C'est grâce à Serge, Jacques, Georges, Michel D. que je découvris très tôt, dans ma maison d'Aulnay-sous-bois, le surréalisme. J'en étais encore à écrire des poèmes qui n'étaient que des décalques des poèmes de Lamartine, de Musset, de Théophile Gautier, de Victor Hugo. J'écrivais chaque jour. J'étais persuadé qu'un seul jour sans un poème était un jour mort. Je barbouillais des cahiers d'écolier. J'étais en longues strophes mon cœur meurtri. Je hurlais à l'amour et j'ignorais tout ou presque de l'amour. Je me croyais le plus malheureux de la planète. J'empilais des lieux-communs. Mon père furieux faisait la chasse à mes carnets qu'il déchirait rageusement après m'avoir traité de sale fainéant, de bon à rien. Je serrais les dents. Puis je recommençais.

Quand j'eus intégré le « groupe » ce fut comme une marche forcée. La bibliothèque de Serge m'ouvrait des horizons insoupçonnés. Je me jetais voracement sur les livres, lisant pêle-mêle sans trop bien toujours comprendre, Freud, Nietzsche, Dostoïevski, Malraux, Bernanos, Michaux, Marx, Bakounine, Faulkner, Dos Passos, Rimbaud, Zola, Jules Vallès, Lao-Tseu, Lanza Del Vasto, Gurdjieff...

Inévitablement, je ne pouvais pas ne pas rencontrer sur ma route chaotique, le surréalisme. Ce furent d'abord les deux *Manifestes* d'André Breton. Une lecture éblouissante qui me laissa sur le flanc. Quelqu'un disait tout haut ce que je pensais obscurément tout bas. Quelqu'un avait le pouvoir magique des mots, en sa possession la clef des aubes. Ce tumulte qui gémissait, flambait en moi, quelqu'un l'ordonnait, quelqu'un montrait du doigt la bête, quelqu'un désignait l'issue. Je sortis bouleversé de cette lecture. Bouleversé est un mot insuffisant d'ailleurs. Il y eut comme un tremblement de terre, comme un tremblement de ciel dans mes veines. Une métamorphose radicale s'opéra. Du jour au lendemain, Rimbaud, Lautréamont, Jacques Vaché remplacèrent dans mon panthéon intime Lamartine et Musset. J'étais définitivement marqué du signe du « fils du soleil ».

Je commençais à écrire des poèmes sous l'influence de ces rencontres fabuleuses. Des poèmes dont le meilleur (?) devait s'intégrer à diverses plaquettes : *Couleur végétale*, *Nomades du soleil*, *Pétales du Chant*. J'avais trouvé ma vocation : *changer la vie et transformer le monde*. Dans mon être, dans mon sang, mes muscles, la Poésie et la Révolution ne faisaient plus qu'une seule et même chose. La poésie devenait un risque mortel. J'allais bientôt découvrir, grâce à Michel Leiris, qu'un authentique poète ne pouvait écrire qu'à « l'ombre de la corne du taureau ». L'écriture était une corrida. Je me fis taureau et matador.

Les revendications énoncées par André Breton étaient les miennes. Les désaccords que je ressentais ne pesaient pas à côté de l'accord profond, fondamental. Avec les surréalistes je partageais la haine de la raison cartésienne, avec eux je haïssais l'ordre glacé de Versailles. Avec eux je frémissais aux fatrasies du moyen-âge, aux « Nursery Rhymes » anglaises, aux comptines débridées. Grâce à eux je compris à quel point le langage usuel faisait partie de l'arsenal oppressif du pouvoir. Libérer la langue de sa gangue de rationalité idiote c'était déjà commencer la lutte de libération. Couché sur les feuillets de braise de *Fata Morgana*, de *Nadja*, du *Revolver à cheveux blanc*, des *Pas perdus*, d'*Arcane 17* d'André Breton, du *Passager du Transatlantique*, de *Feu*

Central de Benjamin Péret, de *Ne pas voir plus loin que le bout de son sexe* de Léo Malet, j'étais forét de vertèbres secouée par des vents de force 20.

Dans tous ces livres – mais étaient-ce seulement des livres ? – les mots « faisaient l'amour ». Ces lectures n'étaient pas sans troubles profonds. Elles heurtaient encore des convictions de jeunesse. Mais je ne pouvais me cacher la fascination que je ressentais. La poésie cessait d'être pour moi quelque chose qu'il fallait « comprendre ». Au sens où l'on comprend un article de journal. Dans les *Vases communicants* Breton m'enseignait les liens qui unissaient la réalité objective et Tin–conscient. J'appris que j'étais un iceberg dont une immense partie, immergée, demeurait ignorée des explorateurs, et que c'était à coup sûr dans cette partie immergée que résidaient des connaissances nécessaires à la compréhension du phénomène de l'existence. Je me passionnais pour les petites phrases qui viennent cogner contre la vitre. Je me mis à noter mes rêves, les phrases qui surgissaient au moment du demi-sommeil. L'une d'entre elles me revient subitement à la mémoire, complète, nette et claire : *Les chevaliers de la Table Ronde cueillirent d'une main légère l'églantine du rêve avant d'aller jeter leurs armures pleines d'herbes folles dans le vieux puits moussu du château du Baron cathare.*

J'étais incapable d'expliquer la beauté que ces mots « donnés », jetais entre mes genoux tremblants, comme peut s'y jeter la femme amoureuse, la chevelure défaite, la poitrine hantée d'oiseaux verts et rouges. Mais pour cette beauté–là je serais mort sur place, le cœur percé de mille dagues, de mille flèches.

Avec Breton, Péret et les autres je partageais la fascination des « lieux inspirés » : grands boulevards éclairés par les néons, altères propices aux plus délicieuses rencontres, hôtels de passe aux enseignes écaillées, insolites, halls de gares, ruelles aux rares lampadaires, squares aux recoins ombreux chargés d'obscur magie, cafés où le tueur des abattoirs de la Villette côtoie la « dame » des beaux quartiers, au cou frangé d'un collier de perles à trois rangées.

Avec eux, je me perdais au fond de landes où Brocéliande, l'Enchanteur Merlin, Perceval le Gallois, manipulaient les formules sacrées. Avec eux, je m'enfonçais au cœur des landes inquiétantes où la peur était un cadeau de la nuit.

Avec eux je criais « Orages désirés, levez-vous ».

Chair tendue comme un arc, avec eux j'étais rébellion, prophétie, incantation et voyance.

Certes, j'émettais des objections. Je n'avais guère croyance en l'*écriture automatique*. Je ne tardais pas d'ailleurs à savoir qu'André Breton, lui-même, le soi–disant « Pape » – baptisé ainsi par les médiocres, les ratés, les envieux, les pisseurs inconscients de copie – n'y croyait guère. Il en disait les échecs.

De plus, et cela était essentiel à mes yeux, le Surréalisme « parisien » avait pour moi des parfums de seizième arrondissement. Pour tout dire, je ne le trouvais pas assez « sauvage », assez « barbare ». Il ne suffisait pas, à mes yeux, de désirer voir les petits chevaux mongols boire dans les fontaines de la Concorde. Et d'écrire cela magnifiquement parce que l'homme était en possession de dons inouïs.

J'exigeais secrètement un « surréalisme farouche », je réclamais de ces hommes et de ces femmes qui mettaient en accusation toutes les valeurs ou prétendues telles sur lesquelles la société était fondée, sur lesquelles elle se maintenait tant bien que mal, et surtout grâce à une répression qui empruntait mille masques, celui du flic, de l'adjudant, du maître d'école, du patron, de l'intellectuel bourgeois, du contremaître, du psychiatre fou convaincu de l'exactitude de sa science – qu'ils joignissent l'acte à la parole. Je peux l'avouer. Aujourd'hui encore, et quelle que soit la « vénération » que je continue à lui porter, je ne puis relire sans quelque gêne ces admirables phrases de l'*Amour fou* dans lesquelles André Breton explique pourquoi il ne rejoignit pas les rangs des révolutionnaires espagnols menacés d'extinction par la coalition de Franco, de Mussolini, de la non intervention de Léon Blum et des « démocraties bourgeoises » et surtout par la haine farouche de Staline qui, à cette époque, espérait encore un accord avec les capitales occidentales pour faire

face au péril hitlérien que les dirigeants de la III^e Internationale permirent de franchir le stade de l'hypothèse à celui de réalité. Quand Franco et les autres militaires espagnols déclenchèrent la guerre civile parce que la bourgeoisie espagnole, les propriétaires fonciers étaient conscients qu'une révolution sociale menée par les anarchistes cognait à leurs portes, Benjamin Péret, sans conférence de presse, sans tapage diurne ou nocturne, sans discours devant les micros de la radio française – laquelle d'ailleurs se souciait comme d'une guigne du poète de *je ne mange pas de ce pain là*, quitta son pays, rejoignit l'Espagne au plus vite et s'intégra aux milices du POUM, où il devait retrouver Georges Orwell, l'auteur de *1984*, Colette Audry et d'autres authentiques antifascistes.

Non, il n'y eut jamais en Espagne de « guerre » opposant la Démocratie – avec un grand D – au Fascisme avec un grand F. Il y eut quelque chose de plus terrifiant, de plus saignant, de plus exaltant : une révolution sociale en voie de développement, une révolution sociale fondée sur les enseignements de l'anarchisme espagnol, une révolution donc qui, non contente d'ignorer les schémas mitonnes par les bureaucrates du Komintern, s'opposaient radicalement à ceux-ci. Lorsque la prétendue « guerre civile » éclata, il n'y avait, outre Pyrénées, qu'une infime poignée de communistes ralliés à Moscou. Par contre, il y avait plus de deux millions d'ouvriers, de paysans, d'intellectuels, d'employés à la CNT-FAI. Il faudra les étonnants tours de prestidigitations des tueurs, hommes de main, valets larbins de Staline, pour qu'en quelques mois Le Parti communiste espagnol acquiert des dimensions « honorables ».

Il faudra des crimes innommables, des assassinats multiples, des raptus ignominieux. Il faudra la peau d'Andrès Nin, des secrétaires de Trotsky, de Camillo Berneri l'anarchiste italien. Il faudra que la police « prolétarienne » de l'URSS – qu'elle s'appelle G.P.U, NKVD, KGB – commette forfait sur forfait. Il faudra la « manipulation des « bonnes âmes » des Brigades internationales dont les chefs et en premier lieu Palmiro Togliatti n'ignoraient rien des complots tramés à l'ombre des coupoles du Kremlin. Combien de poètes inconnus, d'anonymes étudiants, de travailleurs sans nom qui résonne, reposent aujourd'hui dans la fameuse *vallée des morts*, près – honneur suprême ou suprême dérision ! – du Caudillo.

L'Espagne, on le sait maintenant clairement, fut sacrifiée sur l'autel de la *Realpolitik*. Qui aurait pu accepter alors une révolution qui démontrait que la « fatalité » pouvait être vaincue, qu'il n'était pas donné comme vérité éternelle que toute tentative de transformation du monde dusse aboutir à un « goulag ».

C'est au nom de cette Espagne là, *libertaire*, que plus de trente ans plus tard il me fut donné de demander au vieux compagnon Gaston Leval en proie alors aux difficultés du grand âge ainsi qu'à une cruelle maladie, de consentir l'effort de plonger dans ses archives et d'en extraire la masse de notes – enregistrées à chaud – lors des débats des conseils ouvriers et des différentes structures nées en Catalogne sous l'impulsion de l'avant-garde de la CNT-FAI. Cela donna un fort volumineux ouvrage qui parut aux Éditions de « La tête de feuilles » ouvrage qui avait, selon moi, pour but de clouer à jamais le bec des staliniens haineux ainsi que celui des gens qui avaient une nette propension à faire la louange des idées libertaires tout en précisant aussitôt qu'elles étaient irréalisables. En fin de compte pour ces gens-là le Communisme Libertaire était d'autant plus beau qu'il n'avait aucune chance de s'incarner. Le livre passionné du regretté Gaston Leval leur apporta un démenti cinglant. *Une révolution non autoritaire avait bel et bien été écrasée en Catalogne*. Puisqu'elle contredisait les plans machiavéliques de Moscou, puisqu'elle n'était pas assimilable à cette misérable social-démocratie, dont on sait depuis plus de cinq décennies, que non contente de gérer les intérêts du Capital, elle peut – comme en Allemagne de Weimar – faire le lit du fascisme le plus fou, le plus criminel, puisqu'en conséquence elle ne pouvait qu'effaroucher les « démocrates » français déjà prêts à chanter au passage de Pétain « Maréchal nous voilà », les « démocrates » anglais et américains prêts à ne rien perdre de la valeur de La Livre et du sacro-saint Dollar, il

fallait donc que cette révolution crevât. On monta un habile scénario.

Ne discutons pas : l'Espagne « noir et rouge » n'est pas morte de la seule main, du seul garrot, du seul peloton d'exécution commandés par la hyène Franco. Elle est morte de l'estocade lucide portée par les régimes qui avaient tout à craindre du triomphe d'une révolution qui aurait été la mise en accusation de la fameuse « Révolution d'Octobre ». Les assassins de Cronstadt, les meurtriers des anarchistes et sociaux révolutionnaires russes, les traqueurs de Trotski, les bureaucrates du « goulag » dont les formes étaient déjà préfigurées bien avant la mort du « grand timonier » Vladimir Illitch Oulianov, n'avaient plus d'avenir si Durruti l'emportait sur la bête fasciste.

Breton disait cela superbement dans des textes illuminés par la colère du lion qu'il était. Mais Breton se réfugia aux États-Unis. Il ne se porta pas au secours d'Esclarmonde.

Qui dira un jour l'étonnant rôle des femmes dans la « guerre d'Espagne ». À tout hasard, je fais rappel d'un ouvrage paru il y a seulement quelques mois, un ouvrage intitulé *Mujeres Libres* dont je conseille la lecture la plus attentionnée aux plus sectaires des membres du « Mouvement de Libération des femmes ». Cet ouvrage retrace l'épopée des femmes anarchistes de la CNT-FAI, l'extraordinaire séisme qu'elles vécurent alors, ayant à affronter à la fois les tâches de mères, d'épouses, de compagnes, de militantes, de guerrières et enfin de femmes qui, à travers le combat, purent prendre conscience de leur oppression spécifique. Les militants anarchistes n'étaient pas exempts de tares qui vérolaient ce que j'appellerai assez aisément le *machisme léniniste* latino américain. Ces femmes où se mêlaient paysannes illettrées, ouvrières aliénées, intellectuelles d'origine bourgeoise, menèrent, par le fusil et la plume, l'acte et la pensée, un combat exemplaire. Elles ne tombèrent point dans ce racisme anti-homme, fantasmatique et imbécile, qui caractérise, aujourd'hui, une large partie de la mouvance « Libération des femmes ». Elles comprirent très vite qu'il n'y aurait point de « libération » des femmes sans une « libération » des hommes. De par leurs origines sociales, de par leur situation dans la *lutte réelle*, elles échappèrent aux fantasmes d'auto-agression qui conduisent aujourd'hui tant de femmes « en lutte » à revendiquer, sous le prétexte d'une prétendue « autonomie féminine » des fonctions, des rôles et plus gravement encore des « pouvoirs » que les hommes s'étaient jusque là appropriés au prix de toutes les saloperies possibles. En toute clarté, elles ne regrettent pas d'être des femmes et, à la limite, elles auraient même tendance à s'en féliciter. Elles ne sont pas de celles qui gémissent sur l'horreur de la situation de la femme condamnée, dans l'acte d'amour, à être « en dessous ». Elles avaient d'autres chats à fouetter que ceux qu'on cajole et nourrit quotidiennement de « Friskies ». Mais elles ne faisaient pas de cadeaux dans leurs prises de paroles, dans leurs écrits dont, souvent, la maladresse émeut. Elles étaient d'une lucidité effrayante. Elles étaient en mesure, instruites ou non, de « pointer » le nœud de l'oppression du mâle. Elles ne s'en laissaient pas conter. Leur grandeur fut de mener des luttes absolument « irrécupérables » par l'ordre établi, ce qui n'est pas le cas de nos actuelles amazones portées facilement à l'injure grossière, au sarcasme gâteux, à l'insolence sans preuve.

Ce qui m'avait frappé à la lecture d'André Breton, d'emblée, c'était cette exaltation de la Femme. Je n'avais, bien au contraire, aucune raison de la contredire. En ce temps-là, c'est vrai, je plaçais toutes mes espérances dans la femme qui se confondait avec la Poésie, la Révolution, la Liberté. Je m'exaltais à la relecture de *l'Union Libre*. Chaque page d'*Arcane 17* me bouleversait. J'étais pour ma part convaincu, comme André Breton, que la femme était un pont entre l'inconnu et le connu. Qu'elle puisse reproduire la vie dans la caverne de son ventre, m'était preuve indiscutable et éblouissement.

Je relisais jusqu'à l'épuisement mental et physique les premières lignes d'*Arcane 17*. Je n'aurais pas l'outrecuidance de les rappeler au regard du lecteur. Malgré la splendeur de cette prose de diamant transparent, de tremblante écume, quelque chose me froissait. Il n'était là pas question de la femme aux gros doigts durcis par l'hiver, défigurés par l'ouvrage, les travaux ménagers. Breton

volait à hauteur de pollen, de nuages purs... Je me méfiais de cette dualité qu'on me proposait, la femme comme sainte, divinité ou comme prostituée. La littérature est pleine de ces images. Mais où donc était passée la femme *réelle*, la femme qui souffre, écarte les cuisses, chie (O la souffrance de Swift à propos de sa chère Célia), vomit, sue, accouche.

J'étais en toute certitude profondément d'accord avec les objectifs que Breton avait énoncés dans ses *manifestes*. Mais je ne pouvais pas le suivre complètement, jusqu'au bout, sur les chemins de l'esthétisme. Dès le départ, mon ambition était de *tout dire* : la fleur rouge éclatée sur un tas d'ordures, les silhouettes épousées de deux amants sur le Pont de Nantes, la rude fraternité des rues et des pauvres, la bouche du volcan engloutissant un cobra, la solitude du jeune terroriste qui écrit, au deuxième étage d'un bouge mal famé, sa lettre d'adieu à celle qu'il aime parce qu'il sait qu'il va, deux heures plus tard, abattre le tyran, mais il sait aussi qu'il n'en sortira pas vivant, la rumeur du ressac à Roscoff, les rires des enfants dans les « slums » hallucinants de Calcutta, le rat qui dévore la moitié du visage d'un gosse suspendu dans son berceau de bric et de broc, dans le bidonville de Lima, le cri de douleur de la guerillera dont on vient de trancher les seins comme un soldat aux évres limées par la soif tranche fiévreusement une pastèque, la marche des hommes libres nouée à la marche des astres, le monde entier contenu dans un tesson de verre abandonné sur un flanc de talus de terrain vague, l'immensité de la vie réfugiée dans le regard d'une marchande de galettes de maïs à Mexico, le calme des bords de Loire et la fureur des fleuves rougis par le sang des victimes des caïmans en Amazonie, la mort de la vieille femme après qu'elle ait rapporté l'ultime fagot de bois dans sa maison obscure, la jungle de poings fermés d'ouvriers insurgés alors que la faux de la lumière d'été griffe les murs...

Moi, pour dire cela, je n'avais que des mots simples, rudes, lourds de sang, des mots comme ceux qui fleurissaient dans la gorge de Nazim Hikmet et Yannis Ritsos, Antonio Machado et Miguel Hernandez, Atahualpa Yupanqui et Nikos Kazantzakis.

Je n'étais pas non plus totalement convaincu que les Surréalistes voulussent vraiment la Révolution c'est-à-dire l'avènement d'un monde sans hiérarchie, sans dieu ni maître.

Je pressentais qu'ils avaient beaucoup à perdre, quelles que fussent leurs paroles, si une telle révolution émergeait. Moi, je savais depuis l'enfance que j'avais tout à gagner, et d'abord mes poignets libres de toutes menottes.

Mais, occitan, l'appel à Esclarmonde, le chant dédié à la fille du Comte de Foix montant la première sur le bûcher de Montségur, ne pouvaient que m'émouvoir au plus profond.

Pourtant un certain idéalisme de Breton me fâchait beaucoup. Je compris mieux lorsque je me mis à étudier très soigneusement les rapports entre André Breton et Georges Bataille. Bataille était convaincu que la lumière ne se gagne qu'au prix de la traversée douloureuse des ténèbres. Qu'il fallait s'écorcher vif aux épines de la nuit pour espérer déboucher en pleine clarté. La découverte des *Écrits de Laure* devait longtemps après me confirmer en cette perspective.

Quant à Breton, s'il s'abandonnait aisément aux prestiges, aux magies de la nuit, en poète, il la craignait visiblement. Breton avait mis le cap en navigateur solitaire sur le *récif de la Clarté, l'Île des lumières*. Il n'éprouvait que dégoût envers la maladie, l'excès, la folie vraie. Dégoût et inquiétude profonde.

Mais dans cet homme j'aimais qu'une part qui le portait aisément vers les mignardises de Mallarmé et Valéry, soit contrebattue par une autre part qui ne bâillonnait pas la voix de la révolte, du blasphème, du refus global. Je vivais Breton comme un être en proie à un partage douloureux, en fin de compte fertile. Je ne souhaitais plus que le connaître, obtenir si possible son amitié. Je devinais bien que si un hasard heureux nous faisait nous lier, de sévères discussions auraient lieu alors. Je ne les craignais pas. Je respectais suffisamment cet homme pour oser me permettre de lui faire part de mes divergences irréductibles.

La rencontre eut lieu. Elle fut le fruit d'un enchaînement de circonstances. Pour un certain nombre d'articles publiés dans *Le Libertaire* – la vieille FA avait dû nous abandonner le titre et intituler son propre journal *Le monde libertaire* – j'eus de sérieux démêlés avec la justice. Encore heureux que je signais d'un pseudonyme connu de quelques camarades sûrs, éprouvés, mes textes les plus incendiaires, les plus violents, les plus injurieux. On me fit procès. Je ne savais pas très bien alors que Breton subissait l'influence libertaire. La flamme trotskiste avait quelque peu décliné sur sa ligne d'horizon. Contacté par notre organisation, il accepta de venir témoigner. Il fit un discours remarquable d'intransigeance révolutionnaire. Bref, je m'en tirais sans trop de dégâts. Breton m'invita à prendre un verre en sa compagnie. Ironiquement, étant tout à fait au courant des us et coutumes du groupe surréaliste depuis sa fondation, je commandai un « mandarin curaçao ». Il eut la bonté de ne pas s'offusquer de ce geste. Jusqu'à cet instant, pour Breton, je n'étais qu'un jeune militant. Je lui avouais timidement combien la lecture de ses livres m'avait perturbé, changé. J'ajoutais que moi aussi j'écrivais des poèmes mais que je n'avais absolument pas la certitude que ces poèmes étaient surréalistes, et que de toute manière, je me moquais qu'ils soient ou non surréalistes. Il me pria gentiment de les lui communiquer. Ce que je fis dès le lendemain. J'étais très angoissé. Qu'allait penser Breton de mes pauvres œuvres. Il m'avait aussi demandé de le rappeler au téléphone deux jours plus tard. Ce que je fis, tremblant et impatient. J'entends encore la voix de Breton affirmant : « mais vous êtes surréaliste, André ». C'en était trop. Je pleurais presque dans l'écouteur. Breton me proposa de lui rendre visite, au 42 rue Fontaine.

C'est le cœur battant que le jour dit, je grimpais l'escalier qui menait à l'atelier rendu célèbre par les photographies. Je savais en partie ce que j'allais découvrir : des toiles réputées dont j'avais à maintes occasion contemplé les reproductions, des poupées indiennes *Hopi*, des objets océaniques... Breton me reçut avec sa traditionnelle courtoisie. Mes yeux éblouis couraient du beau visage de Breton au « Cerveau de l'enfant » de Giorgio de Chirico. Le visage de Breton me fascinait. Remarquablement sculpté, il dégageait puissance et douceur. Les yeux profonds et sombres pouvaient subitement se remplir d'éclairs à l'évocation d'une personne détestée ou même franchement haïe, d'une controverse ardente d'autrefois, d'une rupture. Ses mains soignées déplaçaient de temps à autre une pile de livres pour dégager un ouvrage dont il voulait me lire un passage qui avait retenu son attention, ou me montrer une illustration qui l'avait, dès le premier regard, excité. J'étais, cela va de soi, extrêmement intimidé. Je n'avais pas encore, à cette époque, rencontré beaucoup d'écrivains en chair et en os. Et Breton était le premier de « mes dieux » que j'approchais. Entre la parution du *Premier manifeste* et ma première rencontre avec Breton, presque trente ans s'étaient écoulés, jalonnés de créations, d'interventions, de livres, de prises de positions, de rencontres et de ruptures, de « scandales » et d'empoignades furibondes. Alors pour moi Breton c'était l'homme qui avait lancé le défi à un monde s'appuyant sur des « valeurs » que sa raison ardente ne pouvait en aucune sorte justifier, accepter, c'était l'homme qui avait déchiré le rideau d'ombre derrière lequel se tenait en éveil le vieux, admirable, digne Saint Pol-Roux, le poète de la voyance pure, c'était l'homme qui avait fustigé sans jamais faiblir les staliniens fossoyeurs des espérances révolutionnaires, c'était l'homme qui avait à maintes reprises et plus particulièrement dans *Arcane 17*, affirmé à haute voix son espoir inébranlable en la jeunesse du monde, c'était l'homme aux mains propres qui n'avait jamais accepté des honneurs et autres colifichets dont une société couronne ses élites, dans la mesure où elles ne lui sont pas trop hostiles, ou quand leur hostilité demeure assez vague et se limite à des articles de journaux, pour ne pas la mettre véritablement en péril de mort, c'était l'homme qui, contre vents et marées, aux prix sans doute de quelques injustices et errements, avait maintenu vivant le groupe surréaliste. Je ne crois pas qu'il ait existé d'autre groupes ayant bénéficié d'une aussi surprenante longévité. Si l'on excepte les quelques années qui ont suivi la mort de Breton et se sont closes par la dissolution officielle du groupe par Jean Schuster qui en assumait la maintenance, Breton aura animé le groupe de 1924 à

1966, soit plus de quarante ans. C'était enfin l'homme qui n'avait jamais désespéré de voir les valeurs du Surréalisme triompher d'un monde qui, de génocides et guerres en Hiroshima, de crimes en entreprises systématiques et cruelles de destruction de l'individu incapable de « prendre le pli », de mensonges en trucages, d'assassins en bourreaux, s'acheminait vers l'abîme final. Mais quelqu'un – certes il n'était pas unique, pourtant il n'y eut jamais foule de ce côté-là – s'était dressé, un homme avait dit « non » à l'intolérable, à la misère humaine, un homme avait déterré la hache de la guerre, une guerre pour la vie, la lumière, l'amour, la liberté. Un homme avait repoussé la tentation de l'inaction. Il avait su vaincre l'ombre du découragement quand chaque jour voit dix et cent fois bafoué ce pour quoi des hommes dignes de ce nom combattent, et souffrent, et meurent souvent.

Qu'un tel homme existât allégeait la peine quotidienne, il rendait son bleu perdu au ciel, sa saveur à l'air, ses couleurs pimpantes à l'aube.

Peu m'ont, autant que Breton, fait battre le cœur. Il ne fut jamais question bien entendu pour moi de le déifier. On sait trop bien où mènent des chefs divinisés par des foules hystériques. Il suffit aujourd'hui de tourner les yeux du côté de l'Iran en proie aux mollahs fanatisés et rétrogrades pour éprouver l'envie de vomir. J'ai simplement éprouvé pour Breton une affection presque filiale. À mes yeux il ne fut jamais le « Pape » décrié par tant de besogneux sans aura, tant de médiocres et d'envieux, tant d'imbéciles heureux de l'être. Drôle de pape en effet qu'un pape qui installe ses appartements vaticanaux dans des cafés. Drôle de pape qui n'eut de cesse tout au long de son existence humaine de prêcher un salubre et vigoureux « crosse en l'air ». Drôle de pape qui, au lieu d'envoyer ses missionnaires convertir les « nègres », prétendit révéler à l'Occident blanc ce en quoi justement ces « nègres » pouvaient nous aider à vaincre nos maux.

Ma première rencontre avec Breton et Éliisa dura peut-être deux heures. Il me questionna à propos de mes travaux d'écriture. Il s'enquit de mes passions. Il commenta avec bienveillance sa lecture de quelques plaquettes que je lui avais fait parvenir. Il me fit partager ses inquiétudes de l'heure : c'était le temps de la guerre d'Indochine, de la « guerre froide », de nouveaux procès dans le bloc soviétique, c'était le temps des premiers pas de la « révolution chinoise », des affrontements entre deux impérialismes : celui du dollar et celui du rouble, c'était le temps en France d'une bourgeoisie qui, ses plaies pansées, relevait de plus en plus insolemment la tête et s'acharnait contre un mouvement ouvrier dénaturé par l'hégémonie communiste. Les révolutionnaires se regroupaient frileusement dans de petites organisations, autour d'une revue, d'une feuille. Ils criaient dans le désert. Breton m'interrogea aussi à propos de la Fédération Communiste Libertaire. Je lui répondis du mieux que je pus. Je maudis alors mes carences, lacunes, faiblesses de pensée. Je n'ignorais pas qu'il avait toujours été fasciné par la personnalité de Léon Trotski. On connaît l'admirable discours qu'il prononça après l'assassinat du « Vieux » par Ramon Mercader sur l'ordre de Staline. Je n'étais pas d'évidence trotskiste. J'étais loin de partager les convictions de ceux qui proclamaient que si le « Vieux » avait succédé à Lénine, la révolution socialiste aurait connu un cours différent de celui que nous savons. Je n'oubliais pas que Trotski avait poignardé la révolte de Cronstadt, je ne pouvais méconnaître son acharnement à dénoncer avec fureur les « ennemis de la révolution », ni son autoritarisme. Je ne pouvais oublier qu'il était au sommet de la hiérarchie lorsque Lénine, d'une signature de décret, avait dépossédé de leurs prérogatives les Conseils ouvriers, lorsque le Parti arrachait, pan après pan, les conquêtes du Peuple. Certes, l'homme avait une intelligence hors pair, un courage physique étonnant, une fidélité à soi-même digne d'éloges. C'était un géant. J'avais donc évité lors de ce premier entretien d'aborder sur ce rivage dangereux. J'aurais été très malheureux d'offusquer Breton, et de briser les ponts entre nous. Secrètement, je songeais alors que ce serait quelque chose de magnifique si la F.C.L. pouvait compter sur la contribution des surréalistes. Ce qui me paraissait encore possible avec Péret m'apparaissait impossible en ce qui concernait Breton. Je me trompais puisque quelques mois plus tard, Breton et les autres : Benayoun, Péret, Legrand, Schuster, Toyen inaugurèrent, sous la forme de billets hebdomadaires, une

collaboration régulière à notre journal *Le Libertaire*. Mais il est vrai aussi que cette collaboration ne dura guère qu'une année et qu'elle s'acheva sans que mes liens avec Breton et le groupe en subissent de graves conséquences.

Après avoir quitté Éliisa et André Breton, il me fallut marcher très longtemps le long des rues, tant ma fièvre était grande. Je me remémorais les propos tenus. Mes yeux gardaient la vive lumière des beautés que j'avais eu loisir de contempler dans l'Atelier de la rue Fontaine. J'exultais à la pensée que je venais de vivre plusieurs heures en compagnie de celui qui avait connu, fréquenté, aimé Apollinaire et Jacques Vaché, Jacques Rigaut et Robert Desnos, Nadja et René Crevel.

Et cela d'autant plus qu'André Breton, au moment de nous quitter, m'avait très simplement invité à me joindre, selon mon bon plaisir, à ses compagnons et à lui-même, dans le saint des saints surréalistes : le café où perdurait une tradition solidement assise depuis les années 20, les années héroïques.

DE LA FRENESIE EN AMOUR ET EN TOUTES CHOSES

En ce temps-là les réunions quasi quotidiennes du groupe surréaliste avaient lieu au Palais-Royal, dans un café nommé *Le Musset*. C'était un café plutôt élégant avec de grandes glaces scintillantes. Je n'allais pas tarder à comprendre l'importance des glaces dans l'existence réelle et rêveuse de Breton. Quand j'entrai dans *Le Musset*, ce jour-là à six heures du soir, il n'y avait encore que trois ou quatre personnes dont Benayoun et Legrand que je connaissais un peu. Je pris place à la table, timide et silencieux. J'écoutais les autres évoquer diverses questions, la préparation d'une exposition surréaliste à l'étranger, la rédaction d'un tract. Enfin, Breton arriva. J'étais plus à mon aise. Il me salua, me félicita d'être venu. Breton prit place de telle sorte qu'il pouvait de sa chaise apercevoir avant d'être vu les personnes qui pénétraient dans le café. Jean Schuster entra à son tour, il occupa la chaise près de Breton. C'était, j'allais au fil des jours m'en rendre compte, une habitude de « droit ». Schuster était quelque chose comme le « lieutenant », le « bras droit » de Breton. Puis arrivèrent l'aristocratique et élégant André Pieyre de Mandiargues accompagné de son épouse à la « beauté du diable », la peintre Bona, Nora Mitrani, magnifique comme une flamme courbe, qui devait mourir prématurément, Joyce Mansour à la chevelure sombre de sorcière, Jean-Pierre Duprey le poète fabuleux de *Derrière mon double*, qui se tenait tout serré contre sa femme Jacqueline, Benjamin Péret, échappé de son humble labeur de correcteur d'imprimerie, le défi permanent sur les lèvres, Sarane Alexandrian, Toyen la secrète aux pervers enchantements graphiques, Georges Goldfayn cinéphile fanatique tout comme Legrand et Benayoun avec lesquels il allait bientôt animer une revue *L'âge du cinéma* dont les rares et précieux numéros sont encore aujourd'hui recherchés avidement par les amateurs. D'autres encore rejoignirent la table : des jeunes gens, des jeunes filles pour la plupart qui avaient, comme tant d'autres jeunes gens et jeunes filles depuis les années 20, entendu l'appel ardent de Breton, l'appel à la sédition, à la guerre sainte contre les ruines du vieux monde.

Est-ce ce jour là que je vis pour la première fois Octavio Paz ? Le poète mexicain, alors en poste diplomatique à Paris qu'il devait quitter pour l'Orient, admirait profondément Breton. Indépendant certes, il se savait lié aux objectifs essentiels du Surréalisme. Il apportait au sein de cette assemblée une coloration unique, une violence faite de terre et de ciel, d'épines et de pierre. Il apportait la mémoire indienne, les échos d'un Sacré enfoui sous les masques des Temples du Yucatan. J'aimais aussitôt son beau visage superbement sculpté, son regard d'une profondeur vertigineuse, sa parole lente, trouant l'obscurité comme une racine de céréale fécondée par le soleil implacable. Octavio Paz mûrissait en silence ce très beau *labyrinthe de la solitude* qui devait nous ouvrir à tous des chemins inespérés.

Mais c'est très certainement ce jour-là que je devais rencontrer pour la première fois un être qui allait me marquer en profondeur, un être auquel j'allais, en dépit de nos singularités ou plutôt grâce à elles, être lié jusqu'à sa mort prématurée. Jacques S. me fascina d'emblée. Je peux même dire qu'il m'inquiéta. C'était un jeune homme de fièvre absolue. Je devinais aussitôt que tout son corps n'était qu'une électricité concentrée, source de douleur. Son regard avait quelque chose d'halluciné,

de vacillant. Il me fit songer à Antonin Artaud. La rage de Jacques n'avait pas de limites. Elle brûlait tout sur son passage. Il avait entendu au *pied de la lettre* les objurgations de Rimbaud, de Vaché, de Breton. Il s'acharnait à tenter coûte que coûte de changer de vie. La drogue était un outil parmi d'autres. Toutes ses forces étaient dirigées contre les limites de peau et de pensée qui nous retiennent rivés au sol acre, aride, alors que, tel Icare, nous éprouvons la tentation lancinante de prendre notre envol et d'approcher le soleil qui ne peut être que « noir ». Jacques longeait en permanence un précipice où hurlaient au fond des monstres échappés des récits d'horreur de Lovecraft. Je pressentais obscurément que ce jeune homme de feu et de colère ne vivrait pas vieux parmi les troupeaux de la soumission et de la servilité. Horrible prédiction qui s'avéra juste. Je ne sais ce qui nous porta l'un vers l'autre. Toujours est-il que nous devînmes vite deux inséparables. Il vivait encore chez ses parents, d'insolites et admirables parents. Sa mère était une femme douce, particulièrement instruite mais qui craignait quelque peu le voisinage des volcans et laves surréalistes. Le père, un fonctionnaire sans éclat apparent, avait une passion dévorante : Gérard de Nerval. Il avait consacré plusieurs études au poète *d'Aurélia* , études qui de l'avis de son fils étaient loin d'être négligeables. Nerval était le carrefour où se croisaient les routes de ces deux hommes que séparaient plusieurs générations, l'expérience.

Jacques et moi nous nous réfugions dans la petite chambre encombrée de livres, de dessins, d'objets récupérés dans quelque brocante, sur quelque décharge publique. Nous écoutions des disques de jazz, des musiques « primitives ». Nous nous lisions mutuellement nos textes. Jacques écrivait comme on griffe le papier. Ses proses, ses poèmes opéraient au plus profond de l'être humain, là où Eros et Thanatos s'empoignent en un combat décisif. Leur rythme était haletant le plus souvent. Ce rythme restituait bien l'impatience vécue par Jacques, impatience qui était mienne. Quelques-uns de ces textes ont été publiés, quelques années après sa fin tragique. Mais je songe à d'autres qui demeurent inédits et dont j'avais reçu la marque en Z, tels ces *Cris de l'écriture* qu'il conviendrait, pour le bénéfice des jeunes révoltés d'aujourd'hui, d'arracher à leur clandestinité.

Je voyais Jacques presque chaque jour, sauf lorsque j'étais absent de Paris pour aller mener ailleurs d'autres combats où ceux qui y participaient recouraient à des armes beaucoup plus classiques. Mais quand nous étions ensemble c'était folle vie. Nous allions au cinéma jusqu'au vertige. Les bouches fardées des grandes stars hollywoodiennes nous étaient rendez-vous quotidiens. En bons surréalistes que nous étions, que nous souhaitions être, nous n'évitons pas des films idiots sachant qu'il y avait peut-être, blotti au cœur de ces bandes, à l'insu de tous d'ailleurs, un moment de poésie ravageuse, un éclair entre deux nuits. L'iconoclastie des Marx Brothers nous enchantait, mais tel navet de Delannoy ou de Léo Joannon, transfigurés par nos regards, pouvait déboucher sans prévenir sur une prairie de merveilles. Vigo et Bunuel étaient nos dieux. Les jambes de Cyd Charisse nous faisaient traverser au pas de course Paris, les yeux de Lauren Bacall nous plongeaient dans une songerie sans nom, le bas de Marlène Dietrich dans l' *Ange bleu* nous faisait ciller et Jean Harlow avait droit à nos aveux chavirés.

Un jour, nous décidâmes de passer aux actes. Puisque le cinéma nous fascinait tant nous allions tourner un petit film. Nous concoctâmes un scénario aussi délirant que ceux qu'écrivaient Robert Desnos et Benjamin Péret. Cela s'appelait *La Vie ne tient qu'à un fil* . C'était une farce d'humour noir, l'histoire tragique d'un homme décidé au suicide mais qui rate chacune de ses tentatives. Nous avions rassemblé quelque argent, le matériel minimum, quelques amis techniciens. Il y avait une scène invraisemblable qui se passait dans la cage d'ascenseur du vieil immeuble où habitait Jacques. Ce fut un tournage homérique. Il ne fut jamais vraiment achevé. Nous passâmes à autre chose. Surtout ne pas rester immobiles, ne pas s'enfermer.

Il y eut d'étonnantes *dérives* à travers Paris. Nous avions toute confiance dans le hasard objectif. Nous aussi nous étions en quête de Nadja. Nous parcourions des faubourgs tristes, des ruelles mal

éclairées, des cafés ouvriers, des bouges sordides, des halls de gares où nous restions de longues minutes à contempler cette inscription : *Partie du train restant en gare*. Comme tous les vrais poètes j'ai toujours aimé les gares, ces sortes de *no man's land* où peut se jouer l'aventure, où l'on quitte sa peau pour une peau encore inconnue, où l'on peut se vêtir de toutes les identités y compris les plus saugrenues, où il n'est pas impossible qu'apparaisse brusquement, à travers le rideau d'un jet de vapeur libéré par la vieille locomotive « la femme de votre vie ». Plus tard il me fut donné de fréquenter les gares en compagnie de Blaise Cendrars et de son chien Wagon-Lit. Nous nous rendions de préférence Gare de Lyon où l'Orient Express n'attendait plus que nous pour quitter enfin le quai avec son convoi de consuls, d'espionnes baltes, de joueurs de casinos traqués par les polices, de riches marchands de bijoux, de Princes sans couronne.

Une de ces dérives nous amena, une nuit de Noël, aux Halles, à *L'Alsace à Paris*. L'atmosphère était étonnante, bigarrée, à la hauteur de nos vœux : des gens en fête, des clochards aux regards vineux, des bouchers et des poissonniers des Halles. Un accordéoniste jouait des chansons populaires que des tables entières passablement éméchées reprenaient en chœur au refrain. Des guirlandes tombaient du plafond. Il régnait là une fumée à couper au couteau. Un indescriptible brouhaha remplissait l'immense salle. Jacques et moi nous parvînmes à nous faire une place, autour d'une minuscule table poussée dans un coin. Nous étions pour tout dire ivres ayant célébré à maintes reprises, le long du trajet, l'imminente naissance du fils de dieu. C'est alors que mes yeux accrochèrent un visage qui ne m'était pas, loin de là, inconnu. C'était Alberto Giacometti en compagnie d'une jeune et charmante personne. Nous ne connaissions pas véritablement Alberto. Nous l'avions côtoyé à Montparnasse. Mais, Jacques et moi, admirions profondément son œuvre et sa personne. C'est le vin qui me donna sans aucun doute le courage nécessaire. Je me redressai péniblement sur ma chaise et, louvoyant entre les couples enlacés, les serveurs, je titubai jusqu'à la table de *Giacometti*. Arrivé là je ne sus quoi dire. Le rouge de la confusion envahit mon front. Je bafouillai un vague : « Bonjour Monsieur Giacometti » et filai aussitôt retrouver Jacques. J'étais honteux. Je plongeai le nez dans mon assiette. C'est alors qu'une voix nous arracha à nos douces brumes. Alberto Giacometti se tenait devant nous, visage affable. Il nous invita à rejoindre sa table. Ce qui nous fîmes sans hésiter. Ce fut le début d'une mémorable nuit qui nous laissa à l'aube tous couchés sur le flanc. Sans doute n'avions-nous pas rencontré Nadja. Mais le regard d'Alberto était un tout autant essentiel trésor.

Nadja... il me faut évoquer ici l'étrange histoire qui m'arriva car Jacques en fut d'une certaine façon témoin. Et aujourd'hui encore, si la nostalgie de l'amour fou vient par surprise m'émouvoir, je ne puis que songer à celle que j'ai pour toujours nommé Nadja de Nantes.

Pour rajouter au charme, il aura fallu que cette histoire m'arrivât dans une ville qui a toujours résonné aux oreilles des surréalistes comme une invitation à la magie. J'avais un autre ami poète qui vivait alors à Nantes. Je lui avais fait connaître au cours d'un premier déplacement Jacques. Ils avaient sympathisé. Un jour cet ami nous invita à nouveau, Jacques et moi. Nous décidâmes de répondre à l'invitation. C'était une occasion d'aller rêver dans le mystérieux Passage Pommeraye que nous devions retrouver, plus tard, avec émotion, dans le film de Jacques Demy : *Lola*.

Nous arrivâmes chez Paul, dans la soirée. C'était le début du printemps. L'air était chargé de parfums. Après un apéritif, nous passâmes à table. La femme de Paul avait préparé un dîner simple et succulent. Quelqu'un pénétra alors dans la maison sans frapper. D'abord je n'arrivais pas à distinguer si cet être était un homme ou une femme. Un long imperméable à capuchon me dérobait le sexe de cette personne. Quand elle sortit de la pénombre, je sus aussitôt qu'il s'agissait d'une femme. Son regard me happa. C'était un regard étrange, un regard qui visiblement passait au-dessus des choses pour se poser *ailleurs*. La jeune femme salua, se pencha vers Paul et murmura quelques mots. Paul fit « oui » de la tête. La jeune femme disparut vers une autre pièce. J'étais

troublé. J'essayais de cacher ce trouble. Cinq minutes plus tard, la jeune femme reparut, salua à nouveau et sortit de la maison. Je laissai passer quelques minutes, puis d'un air qui se voulait indifférent, je questionnais Paul à propos de l'inconnue. Paul me dit qu'il ne la connaissait pas très bien, qu'à priori elle demeurait aux lisières de la ville, dans une grande demeure bourgeoise, en compagnie d'une grand-mère qui n'avait plus toute sa tête. Paul ne savait pas exactement à quoi cette jeune femme vouait son existence. Ce qu'il pouvait dire c'est qu'elle était une personne très raffinée, musicienne, passionnée de poésie. Elle apparaissait sans prévenir chez Paul puis disparaissait et ne donnait plus de nouvelles pendant de longues semaines. C'était beaucoup, c'était peu pour atténuer mon trouble. Au contraire, à mesure que Paul me confiait ce qu'il savait ou croyait savoir, mon trouble allait grandissant. Je fis effort pour chasser de mon esprit cette présence. C'est alors qu'à nouveau la porte s'ouvrit sur la jeune femme. Sans dire un mot elle se débarrassa de son imperméable et prit place près de Paul. Jacques aussi était fasciné. Du coin de l'œil, tout en m'efforçant de donner les apparences, je l'observais. Son visage n'était pas sans rappeler celui d'une déesse que j'avais par hasard contemplée, en feuilletant un album d'art. Sa chevelure partagée en deux masses sombres était nouée en chignon sur la nuque. La chair était très pâle. Elle avait dans un geste adorable, volontaire (?) croisé ses bras sur la poitrine et je pouvais voir ses longues mains, objet sans aucun doute d'un soin méticuleux.

Le repas était achevé depuis un long moment quand Paul proposa de faire une petite promenade. Les enfants applaudirent. Paul invita la jeune femme à nous suivre. Nous partîmes à pas lents. Le hasard (?) fit qu'au bout de quelques minutes je me retrouvais, seul, en sa compagnie. Jacques, Paul et sa femme marchaient à plus de vingt mètres devant nous, précédés par les trois enfants du couple. Nous nous dirigeons vers le port. C'était l'heure entre chien et loup. La nuit commençait à noyer les choses. Je restais silencieux. Je n'osais pas rompre le silence. Et puis que dire ? La jeune femme ne semblait éprouver le désir de parler. Elle regardait droit devant elle. Nous traversâmes plusieurs rues étroites, des places désertes. C'est alors que je me rendis compte que nous avions perdu nos amis. Je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à voix haute. La jeune femme se tourna vers moi et dit « Venez ». Totalemment subjugué je pris la main qu'elle me tendait, une main glacée et brûlante à la fois.

Comment ressusciter ce qui arriva ensuite. Les mots sont impuissants. Comment nommer des lieux, des moments que j'ai traversé comme un somnambule. Plus tard, évoquant cette aventure dans un récit que j'écrivais, il m'arriva de me poser franchement la question : « André, n'as-tu pas rêvé tout cela ? La vérité c'est que j'ai rêvé à l'intérieur d'un rêve. La jeune femme m'entraîna. Connaissant à peine la topographie de la ville, j'étais proprement égaré. Mais égaré je l'étais à tous les sens du mot.

La jeune femme sortit une clé de sa poche. Nous pénétrâmes dans un vaste appartement obscur où tous les meubles étaient recouverts d'une housse. Elle semblait connaître les lieux par cœur. J'aperçus accrochés aux murs des tableaux classiques, des nus, des scènes de chasse. Nous entrâmes dans une pièce plus petite. Un grand lit à colonnes en occupait le centre. La jeune femme, presque collée à mon corps, me fixa avec une intensité décuplée. Lentement sa bouche se rapprocha de la mienne. Elle noua ses mains sur ma nuque et m'embrassa avec une violence qui me fit presque peur. Mais je ne pouvais même pas envisager de fuir. J'étais incapable de faire un pas de côté. Le baiser dura longtemps, une éternité peut-être. Je vacillais. J'avais le ventre écartelé, les épaules percées par une foudre blanche. Nous roulâmes sur le lit à colonnes. Nous fîmes l'amour. À un moment, je voulus lui demander son nom, apprendre quelque chose d'elle. Elle posa un doigt sur mes lèvres. Je me gardai de récidiver.

Tard dans la nuit nous quittâmes cet appartement. Nous marchâmes à travers la cité éteinte. Nous nous retrouvâmes au buffet de la gare où somnolaient quelques voyageurs en attente du train. Nous bûmes plusieurs cafés. Puis notre errance reprit. L'inconnue m'entraîna encore dans d'autres lieux,

déserts, étranges, comme abandonnés, qu'elle semblait parfaitement connaître aussi. Plusieurs fois l'étreinte érotique mêla nos chairs, nos souffles.

À l'aube j'étais fourbu. Un banc de pierre d'une petite place où résonnaient les pas des premières religieuses se rendant à l'office m'accueillit. La jeune femme dont j'ignorais toujours tout se tenait debout devant moi. Soudainement, elle se pencha vers moi, m'embrassa longuement et murmura « Adieu ». Quand je pus réagir contre le sommeil qui commençait à me paralyser, elle avait déjà disparu. Je courais en tous sens, scrutant les alentours. J'écoutais. Les seuls pas qui résonnaient étaient ceux des religieuses à cornettes qui, par groupe de cinq ou six, se dirigeaient vers les Églises.

Je regagnais la maison de mon ami. Il ne me questionna pas. J'inventais n'importe quoi. Je me couchai et m'endormis d'un profond sommeil. Le soir même, Jacques et moi regagnâmes Paris.

Emporté par le tohu-bohu quotidien je n'arrivais pas à oublier mon inconnue. Avec Jacques à qui j'avais tout raconté, j'échafaudais des hypothèses.

Deux semaines plus tard le mystère devait encore s'épaissir. Je reçus un courrier de mon ami Paul. À la lettre était jointe une coupure récente de journal. L'article évoquait un fait-divers : quelques jours plus tôt, la police avait repêché près du vieux port le cadavre d'une jeune femme dont le corps portait des traces de torture. C'était à n'y pas croire. La photographie qui accompagnait l'article représentait un visage qui ressemblait exactement au visage que j'avais étreint entre mes paumes, durant cette longue nuit de vertige et d'incendie. Il ressortait de l'article que la jeune femme était de toute apparence une prostituée qui avait dû être « punie » pour quelque obscur motif. Dans sa lettre Paul exprimait aussi son étonnement. Je lui répondis aussitôt que je serai à Nantes le prochain week-end afin de tenter d'élucider le mystère. Dans un télégramme, Paul me fit savoir qu'il valait mieux que je patiente deux semaines, qu'il était contraint de se rendre à l'étranger avec sa femme et ses enfants. Quelques jours plus tard *Le Monde* m'apprenait que l'avion à bord duquel mes amis avaient pris place avait sombré corps et biens dans l'Océan Atlantique. Il ne restait aucun survivant. Longtemps après toujours obsédé par cette étrange histoire, je me rendis à Nantes. Je fis une « enquête », j'interrogeais des patrons de cafés, des marchands de journaux, des vieilles gens. Je ne pus trouver la moindre piste. La police avait rangé le dossier. Il était dit que Nadja de Nantes garderait son secret, vivante et morte, fantasma ou réalité.

Ma « militance » libertaire m'éloignait souvent des réunions quotidiennes du groupe surréaliste. C'est pourquoi je n'ai que peu collaboré aux activités du groupe, tout en étant présent, au bord. De plus, je vivais un conflit profond. Tout en étant en accord avec les objectifs du Surréalisme, tout en partageant nombre de conceptions de ses membres, la poésie que je tentais d'écrire échappait au Surréalisme. Je voulais non seulement explorer le royaume des images, les zones obscures de l'Être, mais je voulais dire encore la réalité quotidienne, les luttes, la vie immédiate ; chaude, contradictoire. Je me nourrissais déjà beaucoup de poésie hispano américaine, je continuais à subir la fascination des poètes expressionnistes. Je n'arrivais pas à suivre Breton dans certains développements « mystiques ». J'étais passablement déchiré.

Mais j'aimais retrouver Breton et les autres à Saint-Cirq-Lapopie, dans ce vieux village suspendu, comme soudain pétrifié dans son inévitable chute, au-dessus du Lot. Là, loin de Paris, l'amitié se réchauffait au doux soleil. Des « jeux » multiples nous rassemblaient autour d'une table. Les « cadavres exquis » ouvraient les portes de corne et d'ivoire. La vieille maison de marinières que Breton avait rachetée était accueillante. Nous nous promenions en quête de cailloux étranges que nous ramassions le long des rives de la rivière.

Est-ce à Saint-Cirq que Jacques et moi, dans les premiers mois de la Guerre d'Algérie, rédigeâmes un « tract » violent dans lequel nous célébrions l'acte d'un jeune appelé qui pour ne pas aller combattre, pour ne pas quitter celle qu'il aimait, avait demandé à celle-ci de lui trancher d'un coup de hache, deux doigts de la main droite ? Le jeune homme fut condamné. Devenu incapable de

manœuvrer un fusil, il ne participa pas à la « sale guerre ».

Une fois de plus la liberté était en péril. Une fois de plus elle était bafouée, frappée.

Mais les amants étaient plus grands que les bourreaux.

Jacques devait mourir quelques années plus tard, dans des circonstances tragiques : hydrocuté dans une rivière du sud de la France, par une belle matinée d'été. On le retrouva, paraît-il, agenouillé, affaissé au milieu du mince courant d'eau. Mort.

Une autre liberté commençait pour lui. Moi je n'en avais pas encore terminé avec les affres et les ombres.

**ALGÉRIA
OU
LES SAISONS
SAUVAGES**

La guerre d'Algérie commença la nuit de la Toussaint 1954. J'étais rentré d'Espagne quelques jours plus tôt. J'avais enfin obtenu de Paco l'autorisation de participer à une « opération » de son groupe. J'avais connu Paco dans les locaux de la F.C.L. Nous nous étions liés d'amitié immédiatement, dès le premier coup d'œil. Paco était un fils d'anarchistes espagnols qui avaient été exécutés durant la guerre civile au garrot. Paco était encore un très jeune enfant. Il participa aux derniers combats quand les révolutionnaires désarmés ou presque luttèrent pour la dignité. Avec des enfants de son âge il montait, mains nues, à l'assaut des nids de mitrailleuses franquistes. Tous ceux qui avaient à craindre la haine de Franco franchissaient la frontière. Tous ceux qui fuyaient, refusant de continuer à vivre sur le sol d'un pays abattu par la bête fasciste, se heurtaient aux gendarmes français qui les dirigeaient vers les camps d'accueils (!) où on les parquait comme déjà en Allemagne nazie Hitler et ses fauves SS parquaient les juifs, les oppositionnels, les démocrates, les libéraux, les insoumis avant de les exterminer. Parmi eux, il y avait le poète Antonio Machado, épousant la douleur de son peuple, liant définitivement son sort à la troupe des vaincus, des humbles dont la supériorité en armes des insurgés avait eu raison. On sait que c'est à Collioure que Machado devait rendre l'âme, épuisé, brisé par la tragédie sanglante, par la mise en croix de son Espagne du marteau et de la faux.

Paco avait dû fuir comme les autres. Mourir avait été une tentation. Mais une autre tentation avait triomphé : celle de demeurer vivant pour venger les siens, ses parents, son peuple bafoué, martyrisé. Depuis ces heures affreuses, toute l'énergie de Paco avait consisté à sauver en lui les forces de vie, à nourrir sa haine lancinante et lumineuse, à vaincre tous les obstacles qui auraient pu le mener à la mort, au tombeau. Il s'était fait une santé de fer. Il avait violenté son corps afin que celui-ci acquiert une résistance inébranlable. Il avait entretenu sans cesse la flamme dans son esprit.

Paco avait survécu avec l'aide d'amis français. Il avait traversé sans trop de difficultés la seconde guerre mondiale. Grâce à un vieux compagnon réchappé, lui aussi, de l'enfer, il avait appris tous les secrets du métier d'orfèvre.

Quand je fis sa connaissance, Paco était officiellement orfèvre. Il gérait une petite boutique dans une rue assez sordide du quartier de la Bastille. Je ne pense pas que la police était dupe. Car Paco n'était pas qu'un orfèvre apparemment tranquille, un homme sans histoires, un brave père de famille. Il était l'animateur d'un réseau de lutte antifranquiste. Il lui arrivait assez régulièrement de s'absenter de Paris. Les clients ne discutaient pas les prétextes avancés par sa compagne qu'il nommait toujours Melba. Ce n'était sans doute pas son vrai prénom. Je ne connus jamais le vrai. Melba était d'origine andalouse. C'était une femme d'une beauté étonnante. Je ne sais si cette beauté résidait dans sa chevelure toute sombre, dans la pure blancheur de sa peau, dans le doux profil de son visage.

Dès notre première rencontre Paco m'invita chez lui. Il habitait un minuscule appartement au-dessus de la boutique. Le mobilier était des plus rudimentaires : une table, une grosse armoire, un buffet, un lit, le lit de leur adorable fillette de trois ans, quelques chaises plus ou moins branlantes. Mais sur cette pauvreté assumée rayonnait Melba. Sa présence transfigurait la grisaille des murs lépreux, le carreau à travers lequel ne filtrait qu'une maigre lumière étouffée par les murs d'une

arrière-cour. Des livres, des brochures, des journaux encombraient plusieurs rayonnages cloués le long des murs.

Paco avait, par-delà sa compagne, sa fille, la volonté de venger ses parents et son peuple, le communisme libertaire, une autre passion : la poésie. Il écrivait d'étranges petites pièces de théâtre qui se passaient curieusement presque toujours dans les tombes des cimetières. Les squelettes vivaient dans ces lieux incongrus des aventures semblables à celles que vivaient ceux qui respiraient au-dessus d'eux, ils connaissaient les transes de l'amour et de la jalousie, les affres de la mort, les sueurs de l'angoisse, les rages des rebelles, les violences de l'oppression, les songes de la libération possible, espérée. Le verbe de Paco avait la puissance d'un soc de charrue éventrant les terres incandescentes de sa région natale – il était natif du Levant. Il ressemblait assez au poète Miguel Hernandez qui mourut épuisé dans les prisons d'Alicante en répétant le nom de sa bien-aimée : « *Josefina, Josefina...* ». Paco avait la vigueur d'un figuier ardent. Il se déplaçait avec cette légèreté et cette maîtrise des mouvements de qui sait qu'à tout instant il peut prendre une balle dans la peau. Il savait l'économie des gestes. Je ne sais pourquoi mais il réveillait en moi l'image d'un autre meneur anarchiste qui avait, dans les années 20, fait trembler les bandes fascisantes de l'époque : *Noy del Sucre*.

Avec Paco, je plongeais dans la réalité espagnole. Par-delà l'apparente léthargie, j'écoutais les voix de ceux qui résistaient, de ceux qui n'avaient pas abdiqué, de ceux qui, dans un dérisoire défi, affrontaient les forces de la répression, un appareil gouvernemental sauvage, de ceux qui prenaient les risques d'être arrêtés vivants, de subir les plus sadiques tortures.

J'aidais Paco à rédiger, imprimer des tracts, des brochures. J'étais toute attention quand il recevait des messages et commentait la situation du moment.

Un jour, je lui avouais que je désirais agir avec lui, que je voulais exposer ma poitrine pour le salut de l'Espagne. Il eut un grand éclat de rire, me jeta un œil tendre. Melba aussi souriait. J'étais vexé. J'avais la ferme sensation que Paco ne me croyait pas capable de remplir une tâche révolutionnaire. Romantique, je me promettais à moi-même d'être capable de mourir si la situation l'exigeait, de me taire même sous la pire torture, de ne pas dénoncer mes compagnons.

Paco remplit mon verre. Il me donna une grande tape dans le dos et suggéra qu'il était temps d'aller dormir car les hommes qui veulent devenir libres doivent savoir se lever au premier chant du coq.

Dans mon coin je rongerais silencieusement mon frein. Je continuais mes activités quotidiennes. À cette époque pour vivre je demandais à ma plume toutes sortes de sacrifices. J'écrivais des âneries pour des hebdomadaires féminins, je travaillais un peu pour des agences de publicité, je publiais des articles dans *Combat*. Il y avait un sujet que j'étais en mesure alors de développer amplement : Comment crever de sa plume. Je raconte tout cela dans un autre livre en chantier qui s'appellera, ou ne s'appellera pas, *Les doigts pleins d'encre*.

Depuis quelques temps je vivais avec une jeune étudiante de l'École des Beaux-Arts : Christiane. Nous habitions dans un misérable atelier de la rue de la Glacière, située juste au-dessus de la rivière souterraine, la Bièvre. Les autres ateliers étaient pour la plupart occupés par des artistes. Nous formions une communauté fraternelle, nous entraïdant les uns les autres. Celui ou celle qui avait gagné quelque somme d'argent en prêtait une partie à celui ou celle d'entre nous qui, à ce moment-là, était particulièrement démuné. Christiane était la fille d'un couple d'industriel du nord de la France, très conservateurs à tous points de vue. Bien qu'ils n'éprouvassent que haine à mon égard, ils envoyaient régulièrement à Christiane un chèque ou un mandat. Ils ne désespéraient pas de la séparer de moi. À leurs yeux, et compte tenu de leur ignorance crasse, je n'étais qu'un voyou de communiste.

J'aimais Christiane, je m'accrochais. Elle semblait être heureuse près de moi. Elle semblait

partager mes révoltes et mes combats. Elle n'hésitait pas à me montrer les lettres ignobles, hypocrites, que sa mère lui écrivait quasi quotidiennement, lettres dans lesquelles elle disait la souffrance que son mari et elle éprouvaient à l'idée de l'existence que Christiane vivait. Elle en appelait à sa compréhension, à sa raison. Elle acceptait bien de reconnaître qu'érotiquement Christiane pouvait avoir des motifs de vivre en ma compagnie, mais elle montrait du doigt les inévitables gouffres qui nous guettaient tous deux. Jour après jour, cette mère catholique, bourgeoise démolissait sa propre fille, le fruit de ses entrailles. Elle avait déclenché contre moi une guerre inexpiable. C'est cette femme qui l'emporta.

Elle et son pâle époux y mirent le temps. Mais ils œuvrèrent avec la patience des rats. Ils connaissaient trop bien les failles, les faiblesses de leur fille. Ils n'ignoraient pas combien ce conflit alimenté par eux seuls épuisait ma compagne.

C'est alors que le destin vint à leurs secours. Ce fut pour moi une douloureuse période qui m'éloigna contre mon gré et de la FCL et de Paco et de tout ce qui faisait ma vie.

Un jour, Christiane m'avoua qu'elle était enceinte. Je n'avais encore jamais été père. C'était une perspective qui à la fois m'excitait et m'effrayait. Après en avoir longuement causé, nous décidâmes de ne pas permettre à cet enfant de naître. Malheureusement, Christiane, au nom de je ne sais quelle pudeur, quel souci de ne pas m'importuner, avait attendu le dernier moment pour me mettre en confiance. Nous ne disposions plus que d'un temps très limité pour intervenir. À cette époque, toute personne complice d'un avortement, à moins qu'elle ne fisse partie du petit monde ayant le bras long, risquait énormément. Je pris aussitôt contact avec une camarade anarchiste docteur qui accepta d'emblée de nous secourir. Elle nous fixa rendez-vous pour le lendemain matin. Elle vint comme promis, fit son ouvrage avec dextérité. Elle me précisa divers détails, elle promit de revenir quelques heures plus tard. Tragiquement, le destin une fois de plus joua contre nous. Quelques minutes après nous avoir quittés, cette camarade entra en collision avec une autre automobile. Elle fut assez grièvement blessée, assez pour se trouver dans l'impossibilité de songer à nous joindre. Christiane souffrait. Je n'avais jamais été témoin d'une scène où une femme s'apprêtait à accoucher ou avorter. Je mordais mes poings d'impuissance. Je posais des linges frais sur le front de Christiane que je renouvelais fréquemment. Les douleurs la déchiraient de plus en plus violemment. Je craignais qu'elle rejetât la sonde. À mesure qu'approchait l'heure où notre camarade devait frapper à la porte, mon angoisse grandissait. J'appréhendais obscurément quelque catastrophe. Je ne me trompais pas. L'heure sonna. Personne. J'allais et venais du lit à la fenêtre, épiant tout véhicule cherchant une place dans mon champ visuel. Une longue heure passa. Rien. J'étais vraiment affolé. Christiane, ruisselante de sueur, gémissait. Ses ongles s'enfonçaient dans son ventre meurtri. Une autre heure fit défiler ses lugubres minutes. Toujours rien. J'étais désespéré. Je craignais en alertant la police de nous jeter dans la gueule du loup. Je téléphonais chez mon amie. Personne ne répondit sinon le lancinant tintement du téléphone.

Je me jetai à genoux au chevet de Christiane. Je lui demandai pardon pour toutes ces souffrances. Je pleurai. Elle s'efforçait à sourire. Quand elle pressentit que le moment était venu elle me demanda d'aller chercher une grande bassine.

Un mouchoir enfoncé au fond de la gorge elle vécut de longs moments un vrai martyr. Ce fut épouvantable, atroce, à vomir. Christiane portait des jumeaux dont la forme humaine était déjà largement dessinée.

Je fermais les yeux d'horreur. Je titubais renversant lampe et piles de livres. J'avais envie de fuir. Quand tout fut enfin terminé Christiane me demanda d'achever la besogne. Je vidai, le cœur broyé d'une effroyable nausée, le contenu de la cuvette dans un sac en plastique. Je revêtis un duffle-coat sous lequel je cachais le sac du crime. Je descendis dans la rue, fis d'un pas qui se voulait apaisé le tour du pâté de maison. Soudain, la gueule d'un égout accrocha mon regard. Je vérifiai que personne ne m'observait. Je jetai le sac qui disparut, englouti par la bouche affreuse. Je courus

jusqu'au premier café où je bus coup sur coup trois rhums. Puis je téléphonais à un autre ami médecin, lui demandant de venir d'urgence à la maison, de me faire confiance puisque je n'osais pas lui expliquer de vive voix au téléphone la raison de mon appel.

Il vint aussitôt, soigna Christiane afin de lui éviter l'infection prévisible. Il jura de garder le secret. Il me reconforta. Tout s'était bien passé. Il n'y avait pratiquement rien à redouter.

Christiane, épuisée, s'était endormie. Je restais jusqu'au cœur de la nuit, effondré sur une chaise, incapable de lire, de penser, de ne rien faire. Je ne pouvais chasser de mes yeux ces deux petites formes qui étaient des petits de femme et d'homme et que nous avions condamnés à mort, aussitôt que sortis du ventre maternel.

De ce jour-là quelque chose se défit entre Christiane et moi. Ce fut d'abord imperceptible, puis de plus en plus flagrant. Christiane en était venue à me haïr. Sa famille avait presque remporté la bataille. Il ne me manquait plus que le coup de grâce. Il vint sous la forme d'un ami de Christiane, un ami d'adolescence dont la famille était très liée à celle de ma compagne. Je compris très vite que les deux familles avaient espéré un mariage entre Christiane et ce garçon, ni beau ni laid, mais quelque peu fortuné, appelé à prendre la succession de son père à la tête de l'entreprise familiale. Je l'avais accueilli chez nous en toute sympathie. Il venait fréquemment partager notre dîner.

J'étais très pris par mes multiples occupations à la FCL et ailleurs ainsi que par la conquête du pain quotidien. Je délaissais de plus en plus Christiane. Un jour que je me rendais chez Paco, je le trouvais soucieux. Il avait reçu de fort mauvaises nouvelles d'Espagne. Depuis plusieurs jours les arrestations de membres de son réseau se multipliaient. Les camarades responsables en étaient arrivés à la ferme conviction que ces arrestations n'étaient pas les fruits du hasard, mais qu'il y avait un « traître » dans les rangs de l'organisation. Les soupçons se portaient vers un certain Miguel. Toutes sortes de recoupements, d'indications prouvaient presque à coup sûr que c'était bien lui qui dénonçait aux franquistes les militants libertaires. En accord avec Paco, à qui ils demandaient de venir d'urgence, les responsables avaient décidé de démasquer Miguel. Pour ce faire, ils décidèrent de mener une opération suicide : un attentat contre un bâtiment administratif à Madrid. Compte tenu de leur quasi certitude de la culpabilité de Miguel, il n'y avait plus que deux solutions envisageables : ou Miguel pressentant qu'il était soupçonné ferait en sorte que l'opération se déroule sans encombre, ou bien persuadé de son rôle secret, il transmettrait les renseignements à la police. L'organisation avait rassemblé une dizaine de volontaires. Miguel avait été tenu habilement à l'écart, de telle sorte qu'il ne se doutât de rien. Paco devait diriger l'opération. Ce matin-là quand je le retrouvais, il se préparait au départ qui devait avoir lieu le soir même. C'est alors qu'il me regarda curieusement « tu veux toujours agir pour la liberté de l'Espagne ? ». Je lui répondis « oui ». Il réfléchit longuement puis il me dit : « alors tu peux venir avec moi ».

Jusqu'au lendemain je vécus dans l'excitation. À l'heure dite, je me retrouvais chez Paco. Melba avait préparé un bon dîner. Elle agissait comme si Paco et moi partions en voyage d'agrément. Melba avait une volonté fantastique. Elle cachait son émotion. Pourtant, chaque départ de Paco la jetait dans des abîmes d'angoisse car elle savait que la tête de son compagnon était mise à prix. Mais elle aussi était chair martyrisée d'Espagne, elle aussi était crucifiée. Elle aussi haïssait la bête au chapeau de cuir bouilli.

Tard dans la soirée, après avoir fait nos adieux, nous prîmes le train. Paco me recommanda de dormir. Nous avons rendez-vous dans une petite ville proche de la frontière où nous devons retrouver des camarades qui avaient organisé notre passage clandestin. Le voyage se déroula sans incidents. Les compagnons étaient à l'heure. Ils nous emmenèrent dans une maison cachée au milieu de la campagne. Paco et eux, après s'être restaurés, mirent au point les détails du passage. Il devait avoir lieu de nuit. D'autres camarades devaient nous attendre de l'autre côté. La journée se déroula rapidement en discussions, échanges, longs silences. Puis l'heure du départ sonna. Deux

camarades étaient chargés de nous guider par des sentiers discrets où les risques étaient moindres de croiser une patrouille de « gardes civils ». Je n'avais jamais encore été en Espagne et j'ignorais tout de la région que nous allions traverser. Mais j'étais avec Paco. Cela suffisait à tempérer mon trouble. Nous marchâmes plusieurs heures avec quelques haltes. Les hommes ne parlaient pas, seulement de temps à autre une brève indication murmurée à voix basse. Paco avait toute confiance en eux. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait le passage avec eux. Ils connaissaient parfaitement le terrain. De fait tout se passa bien. Nous ne rencontrâmes aucune patrouille. Je ne sus à quel moment je quittai la France pour entrer dans ce pays qui me hantait tant par ses poètes que par ses peuples en lutte, un pays proche et lointain dont nous parvenaient à Paris des rumeurs de sang, des noms de femmes et d'hommes suppliciés dans la nuit de l'oubli général.

Enfin, nous parvînmes à un petit bois. Paco me dit que c'était là que nous allions attendre les camarades espagnols. Nous nous tapîmes dans les broussailles. Nous plongeâmes dans un demi-sommeil tandis qu'un des camarades veillait. Soudain deux silhouettes se déplaçant avec prudence apparurent. C'étaient nos relais. Nous sortîmes des broussailles. Les hommes se saluèrent avec des poignées de mains vigoureuses. Puis les « passeurs » reprirent le chemin du retour. Si tout se déroulait comme prévu, ils devaient nous reprendre au même endroit, deux jours plus tard.

Nous étions en possession de faux papier. Par des chemins détournés nous marchâmes jusqu'à une automobile cachée sous les frondaisons. Destination : Madrid. J'ouvrai grands les yeux devant une réalité que je découvrais au-delà des vitres du véhicule. Nous traversâmes des villages. J'aperçus des femmes aux sombres vêtements, aux visages burinés de paysannes, des enfants, des hommes bruns, méditatifs. Nous croisâmes à plusieurs reprises des patrouilles de « gardes civils ». Des mots abstraits devenaient soudain réalité. Des vers de Lorca revinrent à ma mémoire, des vers où passaient, sombres, sanglantes, les ombres des hommes de la Guardia. Les compagnons de Paco étaient des hommes à la peau particulièrement brune, avec des yeux malicieux. C'étaient des Andalous. Ces hommes faisaient calmement leurs besognes. On devinait que chaque jour pouvait être pour eux le dernier jour de leur existence. Ils avaient pris la mesure de l'ennemi qu'ils affrontaient. Ils ne le surestimaient pas, ils ne le mésestimaient pas. Ils en connaissaient la puissance, la cruauté, la bestialité. Ils avaient mis une fois pour toutes leurs vies en jeu comme Paco. Deux Espagnes s'affrontaient depuis un siècle : l'Espagne de la lumière, de la liberté et l'Espagne de la ténèbre et du démon. Ces hommes respiraient près de moi. C'étaient des hommes avec des désirs, des faiblesses, c'étaient des hommes qui pouvaient mourir. Ce n'était pas des héros de bandes dessinées. C'étaient des frères inconnus.

Nous atteignîmes ainsi les « portes » de Madrid. Nous devons faire la dernière étape à pied. Nous nous séparâmes en deux groupes. Je marchais aux côtés de Paco. Il savait où nous allions. Nous avançons à travers un faubourg pauvre. Les deux camarades qui nous précédaient surveillaient attentivement les alentours. Nous croisâmes des ouvriers silencieux, en bleus de travail, des mères humbles. Du regard, Paco me désigna une vieille maison de trois étages « c'est là ». Nous ralentîmes notre marche, les autres camarades faisaient semblant de converser au bord du trottoir. Un dernier coup d'œil circulaire. Il n'y avait rien d'inquiétant. Nous pénétrâmes dans une sorte de corridor sombre. Paco murmura à mon oreille : « la maison est sûre, ce sont des compagnons qui l'habitent ».

Nous grimpâmes jusqu'au dernier étage. Les murs étaient écaillés, sales. Une porte nue, sans la moindre indication. Paco frappa deux fois trois coups. Les autres surveillaient en bas. La porte s'ouvrit. Nous pénétrâmes dans une pièce sommairement meublée. L'appartement comprenait deux pièces. Une table, un lit de fer, plusieurs chaises. Trois hommes et une jeune femme se trouvaient là. Quand ils virent Paco, un sourire éclaira leur visage. Je comprenais très mal la langue espagnole. Je compris pourtant qu'ils annonçaient à Paco de nouvelles arrestations. Paco dit qu'il fallait réunir le groupe le soir-même. L'opération aurait lieu le lendemain en fin de matinée. Nous ne sortîmes pas

de la journée. Durant cette journée Paco m'expliqua qu'elle serait ma tâche. N'ayant aucune expérience en ce qui concernait ce genre d'actions il n'était pas question que je puisse participer au premier rang. De plus, Paco visiblement tenait à me ramener vivant. J'aurais une mission de surveillance, une mission essentielle précisa Paco en souriant. Paco se reposa plusieurs heures. J'admirais cet homme qui pouvait évoquer tour à tour un poème de Unamuno, un problème théorique révolutionnaire puis dresser les plans d'une attaque à main armée avec la même aisance, le même calme, la même fermeté.

À la nuit tombée, la réunion eut lieu. Tous ceux qui devaient participer à l'opération arrivèrent les uns après les autres afin de ne pas donner l'éveil. Ils étaient au nombre d'une dizaine, le plus vieux n'avait pas cinquante ans. C'étaient des combattants valeureux, expérimentés, sûrs de leurs nerfs, habitués aux décisions rapides devant l'irruption de l'incident non prévu. Paco n'était pas leur chef. C'était celui à qui ils avaient délégué la responsabilité décisive. Puisque selon eux Paco était le meilleur, il était logique qu'il fut celui qui harmonisait les volontés farouches. Des compagnons veillaient autour de la maison. Paco avait étalé un plan sur la table. Les hommes disaient l'essentiel, posaient les questions urgentes. Chacun se remplissait de sa tâche. Apprenait la succession des gestes. Paco n'était pas un romantique assez fou pour sacrifier inutilement des vies humaines. La victoire résidait en cela aussi : la survie des camarades.

La réunion dura plus de deux heures. Puis les hommes repartirent. Ils allaient passer la nuit dans des caches sûres éparpillées dans le quartier.

Une ultime fois, Paco me répéta ma mission. J'aurais à surveiller les véhicules qui devaient emporter les armes après l'attaque. En cas de piège, un noyau était chargé de faire diversion afin que les armes puissent échapper aux policiers.

Je dormis très mal cette nuit-là. Je me retournais sans cesse sur le lit de fer que je partageais avec Paco. Lui dormait à poings fermés. Calme comme toujours. Je songeais à Melba qui, là-bas à Paris, avec les enfants, attendait, comme elle avait si souvent attendu, le cœur battant, de crainte d'entendre cogner au carreau le sombre messager.

Le lendemain, nous nous levâmes de bonne heure. Paco avait l'air joyeux, il me dit qu'il en était toujours ainsi. Une certaine excitation s'emparait de lui à la veille de chaque opération. Deux camarades arrivèrent bientôt chargés de paquets mystérieux. Ces paquets renfermaient les armes. Paco et les compagnons vérifièrent soigneusement les pistolets-mitrailleurs et les mitraillettes, les explosifs. À dix heures du matin, tout le groupe était réuni. La jeune femme que j'avais vu la veille en faisait partie, c'était la seule femme du groupe. Paco me dit, en aparté, qu'elle était une des plus courageuses militantes de l'organisation, une tireuse exceptionnelle. Elle avait été arrêtée une fois déjà, sauvagement torturée. On lui avait brûlé les seins. Elle avait été violée à plusieurs reprises par les bourreaux. Elle avait réussi à s'échapper. Elle avait aussitôt repris sa place dans les rangs de l'organisation. Elle s'appelait Concha. J'aurais aimé lui parler. Mais ce n'était pas l'heure.

Une fois encore, Paco résuma le plan de l'attaque. Il demanda à chacun s'il y avait une question, il n'y en avait pas. L'attaque devait avoir lieu à midi juste. Les armes furent descendues et cachées dans les trois véhicules qui s'éloignèrent à tour de rôle. Le groupe devait, deux par deux, rejoindre un lieu précis qui était situé à cent mètres de l'objectif.

Paco me confia à Antonio, un garçon d'une trentaine d'années, grand et mince, surnommé Lobo par ses compagnons. Je partis donc avec « le loup ». Lobo avait refermé sa main sur mon épaule pour être certain de ne pas me perdre. J'étais tellement tendu que je ne voyais pas le décor environnant. Nous marchâmes un petit quart d'heure. Enfin nous arrivâmes au lieu de rendez-vous. C'était un café tenu par un sympathisant qui n'avait jamais été inquiété jusque-là. Le café était situé au fond d'une ruelle. Les véhicules étaient stationnés à quelques dizaines de mètres les uns des autres. Il m'appartenait de les surveiller durant l'attaque, de prévenir les camarades chauffeurs de tout fait suspect.

Dans une arrière-pièce du café les armes furent partagées. Je vis Concha se saisir d'un pistolet mitrailleur. Le groupe devait s'infiltrer dans le bâtiment administratif par une entrée restée libre grâce à la complicité d'un gardien. Là, il devait déposer des charges d'explosifs susceptibles de réduire en poussière des dizaines de dossiers dangereux pour les militants, tout en évitant d'atteindre des civils. Il devait se retirer aussitôt posées les charges explosives. Les véhicules devaient prendre en charge les armes. Les membres du groupe se disperseraient alors et rejoindraient l'appartement deux par deux. Paco régla les montres. Puis il marcha vers la fenêtre et là je le vis sortir d'une de ses poches une photographie qu'il contempla plusieurs minutes, sans doute Melba et les enfants. Je restais à distance. Puis soudain Paco replaça la photographie dans sa poche. Il se tourna vers les autres, eut un sourire et s'approcha de Concha qu'il étreignit longuement. Les hommes se serrèrent les mains mutuellement. Ils embrassèrent Concha. Puis Paco donna l'ordre du départ. Il était prévu qu'en cas de catastrophe je me réfugierais si possible dans le café.

Je me trouvais sur le trottoir, allant et venant lentement sur une cinquantaine de mètres. Je n'osais pas regarder les camarades chauffeurs. Je jetais des regards furtifs sur le cadran de ma montre. Midi moins cinq, midi moins quatre, midi moins trois, midi moins deux, midi. Brusquement des rafales d'armes automatiques déchirèrent le demi-silence. D'autres rafales répondirent. Que se passait-il donc ? Il se passait que le groupe était tombé dans un piège.

Paco m'expliqua un peu plus tard ce qui s'était produit. Le groupe avait franchi comme prévu l'entrée du bâtiment grâce à la complicité du gardien. Il s'était engagé dans les escaliers monumentaux qui conduisaient aux pièces où les charges explosives devaient être déposées et allumées. C'est alors que le piège se referma sur eux. Des gardes civils, des policiers embusqués dans les encoignures, les zones d'ombres, les toits, ouvrirent le feu sur eux. Concha s'effondra la première, une balle en plein front. Il n'était pas possible de déposer les charges explosives mais du moins Paco et ses compagnons avaient la preuve indiscutable que Miguel les avait trahis, qu'il était donc le responsable des multiples arrestations suivies de séances de torture de nombreux compagnons. Paco donna l'ordre de repli. Antonio fut chargé de prévenir les conducteurs des véhicules de ne pas s'attarder plus. C'était trop dangereux. Quand il eut accompli sa mission, Antonio, pistolet mitrailleur mal caché sous sa veste, rejoignit les autres qui reculaient pied à pied. Fou de rage Paco se battit comme un lion. Il s'agissait de ne laisser aucun blessé entre les mains de la police, d'avoir le moins de victimes possible.

Je me repliai vers le café comme prévu. Les rafales continuaient de se succéder. Je craignais pour la vie de Paco, pour la vie des compagnons. Puis les rafales cessèrent. Le patron du café épiait le bout de la ruelle. Un des hommes du groupe qui avait été blessé arriva au café. Il avait un ordre impératif de Paco à me transmettre. Je ne devais pas bouger. Je n'avais rien à craindre. Le camarade patron de café n'avait jamais été soupçonné de sympathie pour une organisation anarchiste. Paco avait encore quelque chose d'important à accomplir. Le soir, il me récupérerait et nous repartirions pour la France.

Le soir même, j'appris ce qu'avait d'important encore à accomplir Paco. Miguel avait été jugé, exécuté pour sa trahison. Miguel qui ne se croyait pas découvert était tombé lui aussi dans le piège. Il ne put se défendre. Il avoua tout. Les camarades lui donnèrent une chance de faire justice lui-même. Ils lui tendirent un pistolet. Miguel ne put se résoudre à se tirer une balle dans la tête. Ce furent Antonio et Pablo qui l'exécutèrent.

Le bilan était lourd : outre Concha quatre camarades avaient été tués durant l'attaque. C'étaient les quatre camarades chargés de couvrir le repli du groupe. Deux autres étaient assez grièvement blessés. Deux autres dont Antonio avaient frôlé la mort de près. Paco était miraculeusement indemne. La baraka ! Mais justice était faite. Je savais que cette action avait douloureusement

déchiré Paco. Mais il n'y avait pas d'autre issue. Miguel connaissait tous les rouages de l'organisation. Il avait déjà suffisamment fait de mal. Il ne pouvait plus vivre.

Les camarades blessés furent clandestinement accueillis dans les cliniques où l'organisation disposait de sympathisants. La souffrance de Paco était de n'avoir pu emporter les cadavres des compagnons morts, d'avoir dû les abandonner.

La nuit qui suivit Paco et moi franchîmes la frontière. Il n'y eut plus d'arrestations inexplicables dans l'organisation qui pansa ses plaies, reforma ses rangs en vue d'autres combats.

Quand nous retrouvâmes Melba, ce fut fête. J'étais fier, j'étais initié.

Paco dit à sa compagne que j'avais été très bien, que j'étais un vrai révolutionnaire sans peur et sans reproche. Le lendemain, il rouvrit sa boutique d'orfèvrerie. À une cliente étonnée par la fermeture de quelques jours, il expliqua qu'il avait dû se rendre en province pour rendre visite à un vieux camarade gravement malade. Et les mains de Paco qui savaient si bien manipuler un pistolet-mitrailleur retrouvèrent les gestes de l'artiste travaillant le métal pour la joie des parisiennes du quartier de la Bastille.

C'est au retour de cette inoubliable épopée que Christiane me signifia mon congé. Elle me quittait pour épouser l'ami de sa famille. Elle allait repartir dans le nord de la France où elle continuerait ses études artistiques. Une fois de plus je dus déménager. J'étais un nomade de l'amour, de la révolte, du rêve.

Je suppliais Christiane de ne pas m'abandonner. Elle était devenue une figure fermée. La Christiane que j'avais aimée, qui me donnait son corps avec tant d'allégresse, était devenue une étrangère. Elle retournait là d'où elle était partie : la bourgeoisie étroite, égoïste des manufactures. Elle allait devenir une bonne épouse, une mère digne et aimante, elle arroserait chaque matin les fleurs de son jardin. Deux ou trois fois par semaine elle recevrait les collègues de travail de son mari et leurs épouses. Elle voyagerait entre New York et les îles grecques, elle serait honorée. Peut-être même irait-elle chaque dimanche à la messe. Moi, je n'étais que cet homme insondable qui, un soir, avait jeté, affolé, un sac de plastic dans un égout.

Je jurai à moi-même de ne plus jamais m'agenouiller devant une femme, de ne plus jamais pleurer, de ne plus supplier. La chute d'Icare commençait déjà. J'étais au large d'Eden. Nadja n'existait pas. Il n'y avait que ce remugle de cris, d'accusations mutuelles, d'injures réciproques. Il n'y avait que malheur et abîme, nuit et poignard, solitude et chagrin. Je quittai Christiane, et dès que j'eus franchi la porte de l'atelier elle commença à pourrir en moi.

C'est donc quelques jours après que Christiane m'eût abandonné qu'éclata la Guerre d'Algérie. Les enfants qui avaient été contemporains des massacres de Sétif passaient à l'attaque. À la F.C.L. nous ne fûmes pas pris de court. Depuis longtemps nous étions en contact avec le mouvement nationaliste algérien. Nous étions, depuis la fondation de la fédération, messalistes. Le vieux Messali Hadj, fondateur de l'Étoile nord-africaine, du PPA, du MNA, du MTLD, symbolisait pour nous cinquante ans et plus de résistance du peuple algérien qui fournissait les « soutiers » de l'Europe. Pour l'essentiel, d'ailleurs, c'étaient des kabyles qui s'expatriaient et qui se frottant à l'Europe nourrissaient le mouvement nationaliste. Je me rappelle encore un repas où je me retrouvais assis face à Messali. C'était un beau vieillard. Il en imposait, entouré de ses gardes du corps.

Mais nous le suspicions déjà de n'être qu'un « nationaliste », priorité d'où découlait une certaine stratégie et non un véritable programme révolutionnaire.

Nous n'avions relativement que très peu d'informations quant aux activités de la mystérieuse O.S (Organisation spéciale) qui au sein du mouvement messaliste, militait en faveur de l'insurrection générale. Insurrection qui fut donc déclenchée la nuit de la Toussaint 1954.

L'Humanité évoqua, à l'unisson avec les journaux « bourgeois », des activités de « bandes de rebelles », à priori sans avenir. Le Parti Communiste était en faveur de l'Union française. Le Parti qui avait revendiqué, à côté des bourgeois, le drapeau bleu-blanc-rouge se retrouvait complètement à côté de la plaque. Les « bandes de rebelles » ne furent pas écrasées. Au contraire, l'insurrection se développa. Il y eut d'intenses discussions au sein de la FCL mais, en définitive, nous nous portâmes du côté de la nouvelle organisation.

Les discussions étaient d'autant plus âpres au sein de la FCL que la « direction » était accusée de tendances léninistes, le pire des péchés. Une fois de plus nous affrontions la question de la nature, de la structure d'une organisation se proclamant anti-autoritaire. On sait quel usage on fait dans les médias et dans les conversations banales quotidiennes du mot « anarchie ». Voilà un mot détourné de son sens authentique. Je crois même que c'est le mot le plus dénaturé. Anarchie ne saurait signifier chaos, désordre au sens classique du terme puisqu'il veut dire « sans pouvoir ». Les anarchistes combattent pour un monde sans *Pouvoir* et sans pouvoirs. Mais les anarchistes sont aussi des citoyens du vieux monde. Les individus ont une nette tendance à chercher des chefs, à quêter des leaders, à réclamer des ordres. Les individus pour la plupart ont peur de la liberté. La liberté épuise. Elle exige des choix, des décisions. La liberté questionne. Elle est source de tourments, de vertiges, d'angoisses, de crises internes. C'est ainsi que l'Histoire est devenue une succession de révoltes de gens exigeant la liberté et craignant comme la peste de s'en saisir.

Les peuples ont préféré de tous temps l'esclavage agrémenté de loisirs : la pêche, la chasse, les jeux modernes tels que le loto et le tiercé. La religion n'est sans doute pas l'opium du peuple le plus néfaste aujourd'hui. L'opium le plus néfaste c'est la non-croyance des êtres en la dignité humaine qui implique qu'on ne doive en aucun cas s'en remettre à d'autres pour organiser l'existence humaine.

Toutes les tentatives révolutionnaires meurent de cette lèpre / Robespierre enterre les Enragés, Lénine enterre les prolétaires des Conseils d'ouvriers, de paysans et de soldats, Castro enterre la « fête cubaine ». De temps à autre, un éclair troue le ciel de l'implacable mal : et c'est Cronstadt, et c'est Berlin Spartakiste, c'est la Catalogne révolutionnaire, libertaire et c'est Budapest 1956, c'est un certain Mai 68 et c'est peut-être à l'heure où j'écris le Nicaragua.

Comme questionne Marcuse : qu'y a-t-il dans la nature anthropologique de l'homme qui le pousse vers la soumission, l'esclavage, l'obéissance passive ? Dures, atroces questions.

La FCL allait mourir, non vraiment des coups que le Pouvoir allait lui porter, mais de cette lèpre intime. Car, pour son honneur, la FCL fut l'organisation la plus traquée, la plus frappée durant la Guerre d'Algérie. Dès le déclenchement de l'insurrection nous étions prêts à faire face à une activité de type clandestine. Mais nous agissions aussi et surtout au grand jour. Ainsi, nous décidâmes de tenter d'entraîner hors des rails traditionnels la manifestation du 1^{er} mai 1955. Ce fut une bataille sanglante. Nos militants s'étaient éparpillés dans les rangs du meeting public. Nous ne cessions de couvrir les insipides déclarations des leaders de la CGT de nos slogans qui dénonçaient violemment la répression, affirmaient le droit du peuple algérien à se séparer de la France et de l'Union française pour vivre son propre destin. Nos militants furent violemment agressés par les « gros bras » du syndicat. Qui dira la misère de ces « gros bras » qui, à plus de vingt ans de distance, se ressemblent, hier comme aujourd'hui : des gueules de brutes incultes seulement capables de cogner : « On peut cogner chef ! ». Nous étions préparés au combat. Nous étions nombreux. À l'époque l'organisation pouvait aligner jusqu'à vingt mille militants aguerris. Les coups pleuvaient de partout. Nos rangs étaient brisés par des charges renouvelées. Des camarades ensanglantés continuaient à faire face. Nous étions fous de rage de voir un « parti prolétarien » réprimer de la sorte des travailleurs révoltés. Nous entraînaâmes plusieurs milliers de militants et de sympathisants cégétistes. Nous occupâmes les grands boulevards durant plusieurs heures. Peu à

peu, les attaques successives de la police, CRS et gardes mobiles, nous contraignirent à refluer jusqu'à la Place de la Bastille. Les combats se poursuivirent le long des rails du métro. Je me rappelle avoir arraché, avec quelques autres, aux mains des flics une jeune fille qui avait eu le nez brisé d'un violent coup de casque porté en plein visage. Les gaz lacrymogènes faisaient pleurer les yeux, obscurcissaient les poitrines. Mais nous étions décidés à tenir et nous tînmes jusqu'au crépuscule. De nombreux flics étaient blessés. Dans nos rangs il y avait aussi beaucoup de visages ensanglantés. De nombreuses arrestations eurent lieu. Mais nous avions atteint, d'une certaine façon, notre objectif.

Une période terrible commençait. Il y eut d'abord les rappelés. Nous fîmes de nombreuses manifestations dans les gares pour nous opposer au départ des trains qui emportaient les rappelés dont la plupart refusaient la sale guerre. Paris se transformait, jour après jour, en ville semblable à une capitale de dictature latino-américaine sillonnée par les patrouilles armées. Les violences étaient quotidiennes. Les contrôles d'identité rappelaient une funeste époque. La droite et l'extrême droite se déchaînaient contre l'anti-France. Des ministres socialistes – dont plusieurs d'entre eux n'ont toujours pas quitté la scène politique – acceptèrent d'avoir les « mains sales » au nom de l'intérêt national. Ils couvraient les violences, les atteintes portées à la personne humaine. L'armée française ratissait les djebels, incendiait les mechtas, expérimentait la torture sur les « rebelles ». Les appelés inconscients et en proie à un racisme plus ou moins avoué partaient casser du « bougnoule ». Nous étions impuissants devant ce fleuve de cruauté, de sottise, de sadisme. De plus, les nationalistes algériens se déchiraient entre eux avec une violence inouïe : Messalistes contre militants du FLN.

Les « ratonnades » devenaient le pain quotidien. Les gens continuaient à faire la queue devant les cinémas tandis qu'à quelques kilomètres des Algériens étaient soumis aux violences, aux humiliations, aux vexations les plus brutales. On retrouvait chaque jour des cadavres. Des femmes, des hommes étaient à jamais marqués dans leur chair par les bourreaux.

L'aveuglement des colons m'effarait. Je n'ignorais pas, qu'à l'exception de ceux dont les exactions étaient trop immenses, la plupart des Français d'Algérie, pouvaient trouver une place dans une Algérie indépendante, progressiste. Mieux même une Algérie sur la voie du développement avait besoin d'eux. Mais manipulés par la violence des temps, la propagande des fanatiques, les discours enflammés et trompeurs des gouvernants, ils ne purent éviter la rupture totale. Ils s'engouffrèrent dans le labyrinthe des souffrances, de la déraison, de l'exil.

Des familles qui avaient humblement, farouchement, ensemencé une terre, ne pouvaient purement et simplement être rejetées. Leur malheur fut de confondre leurs intérêts avec ceux de quelques gros propriétaires disposant de tous les moyens d'agitation, reliés aux milieux les plus réactionnaires de l'Armée et de l'appareil d'État. Aujourd'hui, les Harkis, comme les soldats de Sétif, ont appris de quel prix la France récompensait leurs sacrifices. Il y eut des trompés dans tous les camps. La naïveté a la peau dure.

J'ai, je l'avoue, toujours lutté plus *contre* que « *pour* ». Je ne me faisais guère d'illusion sur les chances d'une Algérie socialiste. Je mesurais tous les obstacles qui se dressaient contre une véritable émancipation du peuple algérien, et d'abord celui qu'incarnait une religion qui, après avoir été ferment de liberté, était devenue moyen d'oppression sinon de régression (On retrouve aujourd'hui en Iran cette douloureuse ambiguïté).

Mais *les ennemis de mes ennemis sont mes amis*. Adage simplificateur dira-t-on ? peut-être. Mais il n'empêche, à l'époque, il fonctionnait pour moi.

Je voulais demeurer lucide dans cette bataille que je prévoyais complexe, longue, douloureuse. Le déchirement de Camus me déchirait aussi. Je ne voulais que le bonheur des Français d'Algérie, je ne voulais que la liberté d'un peuple dont l'identité avait été écrasée par la conquête et les actes

qui s'ensuivirent.

La violence qui opposait les deux camps nationalistes m'épouvantait. Nous retombions dans le fanatisme. Les individus perdaient la tête. Ils creusaient leur propre tombe.

Je m'occupais particulièrement du passage des insoumis à l'étranger. En relation avec des pasteurs protestants suisses. Les insoumis ne furent jamais foule, mais pour l'honneur de la vraie France, il y en eut plusieurs milliers. Je me chargeais de leur trouver domicile, emploi, papiers légaux, dans les pays environnants. Il m'arriva même de prendre en charge un jeune homme qui était membre d'une organisation secrète « Algérie française ». Je ne sais trop pourquoi, ce jeune homme avait été rejeté de l'organisation, condamné à mort. Paniqué, de fil en aiguille, il avait atterri entre mes bras. J'eus une longue discussion nocturne avec lui. À l'aube, il s'était rendu à mes arguments. Il avait réalisé de quel fantasmes, lectures racistes, il avait été le jouet. Je le fis passer en Suisse. Je ne sus jamais ce qu'il advint de lui.

Je publiais des articles dans la revue *Esprit*. Si les staliniens se faisaient complices des assassins – n'allaient-ils pas voter les pleins pouvoirs au gouvernement de Guy Mollet, ce digne héritier du social-démocrate allemand Noske qui avait accepté, complice des junkers et des corps Francs d'être le « chien sanglant » – les chrétiens de gauche avec Jean-Marie Domenach, Paul Ricœur, Casamayor et d'autres, dénonçaient les tortures, la violence insupportable faite au peuple algérien. Je vivais alors dans un bain de sang. Chaque jour m'apprenait la mort d'un homme ou d'une femme que je connaissais, avec qui j'avais échangé paroles, songes, révoltes. Un matin c'était un ami du MNA exécuté peut-être par un ami membre du FLN. C'était un camarade tombé au sommet d'un djebel. C'était un autre poignardé dans une rue d'Alger. Les communistes incitaient leurs jeunes amis à partir à la guerre, à agir démocratiquement. Comme s'il était possible d'agir, une fois la Méditerranée franchie.

C'était atroce, ignoble. Ma haine contre ce Parti grandissait à vue d'œil. Le mot de « communiste » je le revendiquais pour nous, mes compagnons et moi. Il était souillé par Thorez et sa clique. Les assassins – cartes SFIO en poche – occupaient les fauteuils du gouvernement. Ces hommes grassouillets, boursoufflés de plis de chair, aux paupières lourdes incarnaient la France officielle. J'étais fier d'appartenir à une autre France. À vrai dire la France hexagonale je m'en foutais royalement (Que me pardonnent les mânes de Mistral et de Maurras !). La pourriture, la lâcheté, la veulerie, l'intrigue, l'aveuglement triomphaient partout. C'est dans cet état d'esprit que je fis connaissance de l'équipe *d'Exigence*. C'était une revue rédigée par un noyau déjeunes gens romantiques, quelque peu libertins, marqués par la lecture de Roger Vailland et des moralistes du XVIII^e siècle. Au comité de rédaction figuraient François Bott – qui devait, dix ans plus tard, devenir un de mes amis les plus chers, et que j'allais retrouver à la rédaction du *Monde* à la veille de Mai 68 –, Gael, un de ses cousins, dandy du désespoir qui accepta de partir sur un djebel pour connaître une expérience différente, des *émotions fortes*. Gael était un étrange personnage, en proie au néant des choses et qui masquait sa détresse derrière une ironie froide, des gestes de défi aristocratique. Il devait crever sur un de ces djebels qui ne s'appelaient pas *Amour* mais *Absurde*. J'imagine sa mort, les yeux crevés par la lumière « de Midi le juste ». Une sorte d'abandon, une curieuse douceur qui s'infiltrait dans la poitrine surchauffée. Il y avait encore Dominique Eudes à qui l'on doit un remarquable ouvrage consacré à la résistance antifasciste grecque, Bernard Thomas pour qui la lutte continue dans les colonnes du *Canard enchaîné*.

Je revenais alors du Portugal où je m'étais rendu à l'appel de la fiancée de Herminio Marvao, leader de la jeunesse démocratique. Herminio avait été arrêté, atrocement torturé. Il se mourait dans sa geôle proche de Lisbonne. Sa fiancée avait désespérément tenté d'alerter *l'opinion publique internationale*, cette chose floue, changeante, contradictoire. Je ne sais trop par quel canal son appel me parvint. Je décidai de me rendre clandestinement au Portugal. Je le lui fis savoir. Elle organisa

mon séjour. Une dizaine de jours, je sillonnais le pays, de cache en cache, recueillant témoignage sur témoignage, chacun plus accablant que le précédent, pour la dictature de Salazar. À l'époque, le Portugal n'existait pas pour la gauche occidentale. L'Espagne garrottée suffisait amplement à ses fantasmes. Je revins avec la matière d'une brochure. J'avais lu déjà un ou deux numéros d'*Exigence*. J'étais ému par le courage, l'obstination de ces jeunes gens qui, sans grands moyens, s'acharnaient à déchirer le rideau d'ombre et de sottise qui avait enveloppé le pays dans sa presque totalité.

Je leur proposai mon reportage. Ils acceptèrent d'enthousiasme de le publier. C'est ainsi que je fis leur connaissance. Mon reportage parut et intéressa suffisamment la direction du *Monde* qui obtint l'autorisation de le publier à son tour. Ce reportage de sang et d'horreur fut ma première contribution à ce journal auquel aujourd'hui encore je collabore régulièrement, et sans honte. J'ai toujours préféré un Journal « libéral » à une feuille « gauchiste–hystérique », et je suis de ceux qui peuvent appeler « gros tas de margarine » le camarade Mao.

Ma vie quotidienne se résumait à une sorte de course folle. Il m'était de plus en plus difficile d'accorder ma vie de pigiste avec celle d'activiste clandestin. Agir au grand jour et agir parallèlement dans le secret de l'ombre devenait une tâche délicate. Je courrais en toute vraisemblance à ma perte. La répression s'abattait de plus en plus fortement sur la FCL. Interpellations, perquisitions chez les uns et les autres, menaces se succédaient à un rythme affolant. Je vivais d'amours brèves, de rencontres sans lendemain. Le rêve de l'amour fou éclatait en morceaux. Je fréquentais de moins en moins les réunions du groupe surréaliste qui concoctait, sans interruption, de subversifs manifestes. J'étais plongé dans une action multiforme. La petitesse de cette actionne pouvait être tenue à distance qu'à cause de la certitude qu'à certains moments de l'existence humaine, il y a des choix impératifs, des actes qu'on ne peut pas ne pas commettre, quel que soit le résultat. L'avenir était totalement incertain, un mot vide de sens, je m'accrochais de toutes mes forces au présent, à l'instant. J'étais prêt à mourir une heure, une semaine, un an, un siècle plus tard. C'est alors que le Pouvoir décida de frapper un grand coup, en interdisant la FCL. Depuis un certain temps nous avions quitté le Quai de Valmy et son atmosphère prévertienne pour nous installer rue St Denis où, entre deux « passes » des prostituées compréhensives et quelque peu expertes en dactylographie, venaient nous aider à la rédaction du *Libertaire*. Le filet se refermait lentement sur nous. Mes articles dans *Combat*, *Esprit*, *Le Libertaire* m'avaient valu des lettres de menaces de mort que, mes camarades et moi prenions très au sérieux. Je n'étais pas le seul dans ce cas. Les fanatiques de l'Algérie française développaient leurs activités, leurs agressions, leurs attentats. La gauche à l'exception d'une minorité de lucides et honnêtes gens, criait très fort pour masquer non seulement son inaction mais sa complicité de fait avec les dirigeants de la bourgeoisie. Hypocrites comme toujours, habiles comme de fins renards, les communistes tenaient plusieurs fers au feu. Ils célébraient à la fois les actes de résistance de certains de leurs jeunes militants tout en condamnant les révolutionnaires algériens qui n'étaient pas précisément communistes. Ils jouaient un jeu dont ils n'ont jamais perdu les règles.

Pour moi une échéance approchait : j'avais toute chance d'être appelé à la guerre puisque personne d'entre nous pensait qu'elle puisse s'achever avant 1956.

C'était décidé depuis longtemps. Je serai insoumis. Je savais ce que cette décision impliquait : la clandestinité totale. Je n'avais aucune expérience de ce côté-là. Mais j'étais décidé à ne pas aller mourir pour le compte de la bourgeoisie française, à ne pas aller combattre contre un peuple dont les options révolutionnaires n'étaient pas les miennes, mais contre lequel je n'avais aucune raison de combattre les armes à la main.

L'année fatidique arriva. Ce ne fut pas seulement l'année de mon insoumission, mais aussi celle de la révolte de Budapest. Un éclair d'aube déchirait enfin les ombres du bloc soviétique.

Douze ans plus tard l'occupation par les chars soviétiques de la Tchécoslovaquie devait amener les intellectuels et l'opinion publique. Ceux-ci et celle-là avait été beaucoup moins bruyante lors de la révolte de Budapest. La raison en était simple. Alors qu'à Prague, le mouvement fut une revendication des « droits de l'homme » – une notion assez floue d'ailleurs – la révolte de Budapest signifiait une « critique par les armes », une « critique de gauche » de l'ordre communiste. Les bourgeoisies occidentales, les élites culturelles sauf rares exceptions comprirent que les insurgés de Budapest mettaient en cause leurs privilèges de classe, leur domination à l'intérieur du système démocratique. À Budapest, ce furent des Conseils ouvriers que les tanks des héritiers de Staline écrasèrent, des conseils qui, comme ceux de Cronstadt, plus de trente ans auparavant, réclamaient *tout le pouvoir aux soviets*. L'illusion communiste éclatait au grand jour. Les bourreaux, les fous de pouvoir dévoilaient leurs faces sinistres. Les États-Unis n'avaient – et pour cause – aucune raison de soutenir un tel mouvement. Les travailleurs occidentaux manipulés par les PC gobèrent la version officielle : des contre-révolutionnaires mettaient à Budapest en péril les acquis du Prolétariat – avec majuscule s'il vous plaît. Les sociaux-démocrates, de par leur allégeance aux bourgeoisies locales et leur anticommunisme primaire, firent le reste de la besogne. Budapest creva, broyée, laminée. L'ultime appel du speaker de la radio des Conseils ouvriers : « Les Conseils ouvriers de Hongrie en appellent à la solidarité de tous les travailleurs du monde. Ici c'est la liberté qu'on écrase... ». C'était effectivement la liberté, la volonté de liberté qu'on écrasait.

Douze ans plus tard des intellectuels qui n'avaient pas bronché au massacre de Budapest rompaient bruyamment avec le Parti – quitte à y revenir un peu plus tard sur la pointe des pieds, quitte à n'y point revenir, en s'installant, entre Vincennes et Dauphine dans la confortable position de « contestataires » disposant d'une résidence secondaire –, multiplièrent les papiers éplorés, les protestations véhémentes. Pêle-mêle Louis Pauwels, Jean d'Ormesson, Eugène Ionesco, Jean Dutourd, Jean Cau, Dominique Desanti, Raymond Aron, Tixier-Vignancour se retrouvaient devant le « mur des lamentations ». La « Prague aux doigts de pluie » du grand poète surréaliste Vitezslav Nezval – qui, malheureusement, finit sa vie dans la peau d'un chantre du stalinisme – faisait recette. On collectionnait les tablettes de chocolat pour les petits enfants affamés de Prague. On relisait Kafka à la lumière des récents événements. On veillait tard à la *Coupole* et au *Dôme*, à la *Brasserie Lipp* et aux *Deux Magots* en supputant, entre harengs de la bal tique et caviar, le nombre d'années qu'il fallait pour que l'Union soviétique se transformât en cet *empire éclaté*, prophétisé par une experte, Hélène Carrère d'Encausse.

L'agonie de Budapest, je la vécus en compagnie des camarades, les poings serrés, la gorge sèche, la rage au cœur devant la pusillanimité des militants, le *je m'en foutisme* des masses, la trahison des clercs (une de plus !). Heureusement, *Combat*, *Esprit*, quelques autres publications parvenaient à franchir le mur de la honte. La lumière de la conscience et de la morale n'était pas étouffée malgré tous ces pompiers qui ne cessaient pas de crier « au feu » tout en allumant par leurs crimes infinis l'incendie. Budapest apportait, une fois encore, la preuve de la capacité du Prolétariat à briser l'étau des « sauveurs suprêmes », des partis d'avant-garde auto-proclamés, des donneurs de leçons réfugiés dans de moelleuses bibliothèques, de fonder des structures réellement anti-autoritaires. Une fois de plus, par sa pratique, par l'enseignement qu'il tirait de sa pratique, par la liaison intense qu'il eut alors avec le meilleur de l'intelligentsia, (poètes, peintres, romanciers, cinéastes, philosophes...), le Prolétariat démontrait qu'il était en mesure d'ouvrir la voie à un monde qui ne fut pas désespérément la répétition du « vieux monde ». Mais ce monde-là démasquait trop bien Washington et Moscou, Paris et Londres, pour obtenir le droit de se déployer. Les anticommunistes, qui avaient trouvé en Staline un allié de choix, ne pouvaient pas jouer de la même parole avec les insurgés de Budapest. Il était pour le moins coriace de faire la preuve que les rebelles de Budapest luttait pour l'extension illimitée du Goulag, des procès politiques truqués, des exécutions sommaires dans les souterrains de la Loubianka et autres lieux de terreur.

Budapest demeure une plaie au flanc du mouvement révolutionnaire authentique.

La gauche traditionnelle s'opposait mollement à la sale guerre. L'infime minorité qui s'y opposait ouvertement devait faire face à toutes sortes de menaces. Les exécutions à la guillotine de militants algériens se multipliaient. Les cercueils contenant les dépouilles des jeunes soldats « *morts pour la France* », dans les Aurès et ailleurs, étaient discrètement acheminées vers les domiciles des familles. Des jeunes hommes qui n'étaient pas nativement des monstres apprenaient à torturer, étaient témoins de séances de torture. De telles pratiques avilissaient une large fraction de la jeunesse. Celle-ci, à l'école de l'horreur, apprenait qu'une vie humaine ne pèse pas lourd. Qu'est-ce qu'un homme ? un tas de viande, d'os. Si l'homme n'est rien tuer des hommes n'est pas un crime. Dans la France quadrillée par les polices, livrée aux brutales vérifications d'identité, les Algériens, y compris ceux qui n'étaient pas directement impliqués dans la lutte pour l'indépendance, pouvaient à tout instant crever d'une balle perdue, des suites d'une bavure. Les Français continuaient, dans leur grande masse, à vivre comme si de rien n'était. Les cinéastes faisaient des films, les écrivains écrivaient des romans qu'ils venaient commenter sur les ondes des radios et les écrans télévisés, les hommes d'affaires faisaient des affaires, les salauds ne chômaient pas, les politiciens organisaient le malheur collectif. L'exécuteur des hautes œuvres promenait de prison en prison sa sinistre machine.

Je me battais du mieux possible, mais j'étais déchiré, épuisé. Je profitais alors d'une occasion pour faire un voyage à New-York et San Francisco. Je restais deux semaines loin du cloaque. Je découvris durant ces quelques journées d'autres réalités, terribles elles aussi : les épaves du Bowery, la misère du ghetto porto-ricain, la violence à Harlem. L'Amérique m'avait depuis toujours fasciné. Fou de cinéma j'avais vu tous les westerns, chefs-d'œuvre ou navets. Dès la première image, un cavalier lointain dans un nuage de poussière galopant vers une petite ville traversée par les troupeaux, je m'éveillais *autre*. Ce pays, qui par le travail et la prière, la volonté et la croyance absolue en son destin, s'était hissé au premier rang des nations capitalistes se dévoilait à mes yeux : un fantastique patchwork où se côtoyaient le saint et la brute, le poète et le milliardaire, la splendeur de certains paysages et la laideur de certains quartiers où s'entassaient les déshérités, les sans-lumière, la mort et la puissance vitale, la cruauté impitoyable et la générosité la plus étonnante.

Je déchiffrais passionnément ce pays que les pères fondateurs avaient créé sur les dépouilles de l'indien. Je parcourais New York qui n'était qu'une succession de cités imbriquées les unes dans les autres : New York des Juifs, New York des Chinois, New York des Chicanos, New York des nègres, New York des riches, New York des dépossédés...

Écrasé par la masse des gratte-ciel, des gigantesques buildings, j'apprivoisais le New York des solitudes. Ici l'homme qui trébuchait, tombait d'épuisement, de lassitude face à l'interminable *struggle for life* était un homme perdu.

Pays mirage pour tous ceux qui voguèrent vers lui, après avoir échappé de la Russie à l'Allemagne, de la Grèce à l'Espagne aux sévices, à la faim, à la pouillerie, aux cachots. Pays-cauchemar pour tous ceux qui ayant enfin franchi les portes de la terre promise retournaient à la pouillerie, à la faim, aux cachots.

Pays qu'un Européen ne pouvait aborder qu'avec haine et amour mêlés. L'Amérique de Whitman était aussi l'Amérique de la Guerre de Corée, l'Amérique de la bombe atomique lancée sur Hiroshima et Nagasaki, l'Amérique qui protégeait de son aile d'acier les sanglantes dictatures d'Amérique Latine. L'Amérique de Whitman était aussi l'Amérique du Ku-Klux-Klan, de la Mafia, du Syndicat du crime. L'Amérique des sympathiques « privés » de Chandler et Hammet était aussi l'Amérique des assassins légaux, installés dans de vastes bureaux modernes. L'Amérique de la Bible était aussi l'Amérique du revolver.

À San Francisco, je rencontrais des jeunes gens fous de poésie, d'écriture, de randonnées folles à travers le pays dans des bagnoles déglinguées, fous de jazz, de spiritualité, de vin et d'amitié. Ils s'appelaient Allen Ginsberg, Peter Orlovsky, Gary Snyder, Gregory Corso, Jack Kerouac, Lawrence Ferlinghetti. Ils avaient pour ami l'écrivain William Burroughs plus âgé qu'eux. Depuis une récente mémorable lecture publique de leurs poèmes, les journaux commençaient à parler d'eux en les appelant les poètes *beat*. La *Beat génération* commençait à s'imposer. Il faut dire que ses membres faisaient ce qu'il fallait pour qu'on ne les oublie pas. Jeunes, vigoureux, insolents, héritiers de Whitman – un Whitman qui aurait fumé la marijuana, balancé au rythme du jazz cool et aurait eu pour livre de chevet le Yi King – ils renouvelaient le sang de la poésie américaine. Il l'arrachait aux bibliothèques, la jetait *sur la route*, à travers vallées et canyons, Rocheuses et Middle West.

Je me liais d'amitié et d'affection avec la plupart d'entre eux. Beaucoup sont devenus célèbres, mais, installés dans une vraie maison ou non, ils continuent toujours de « faire la route », avec leur baluchon de songes, de désirs, de révolte. Ils n'ont pas renoncé à trouver la voie, la « vraie vie ». D'autres sont morts brisés par la drogue, la haute tension de leur esprit, le combat spirituel et physique, ou la désillusion : Jack Kerouac, Neil Cassady.

En leur compagnie, je vécus quelques belles et rares heures de délire, d'élan lyrique. Kerouac brûlait la chandelle par les deux bouts. Il m'enthousiasma. Il fonçait avec son angoisse de grand même. Allen entendait de plus en plus les voix de l'Orient. Sa bonté était déjà « bouddhique ».

Il y eut quelques sacrées beuveries. La drogue m'ouvrit de nouvelles portes de perception. Je me libérais du carcan d'une vieille culture qui pesait sur mes épaules, entravait mon envol d'Icare. Eux, étaient d'une certaine façon plus libres. Ils appartenaient à un pays encore inachevé. Moi, en Europe, je n'avais pas d'autre ligne d'horizon que le mur d'en face. J'étais l'otage d'un espace clos, fini, pétrifié. Peu avant mon départ, avec quelques-uns d'entre eux, j'allais saluer Miller sur son perchoir au-dessus des profondeurs bleutées du Pacifique. Mes yeux s'emparèrent d'un territoire illimité. Il y eut des noces de lumière et d'eau, d'espace et d'air. Henry plissait malicieusement les yeux. Il peignait des aquarelles, jolies et naïves. Il dialoguait avec les forces de vie. Il jetait sur le tohu-bohu humain un regard fraternel et lucide. Il fut heureux d'apprendre que je connaissais Joseph Delteil qu'il admirait profondément. Nous fîmes une longue promenade le long des falaises abruptes. Le soleil, à l'horizon, s'enfonçait dans l'océan dans une gerbe d'étincelles. J'eus la sensation, durant un bref moment, d'être devenu immortel.

C'est la tristesse au cœur que je repris l'avion pour Paris. Mais nous étions sûrs de nous retrouver un jour sur la terre. Je retrouvais le Paris que j'avais quitté. La guerre continuait avec chaque jour son lot de morts, la répression continuait elle aussi. *Le Libertaire* était saisi pratiquement chaque semaine. Nos moyens s'effilochaient. De plus, la crise interne déchirait de plus belle l'organisation. Cette crise ce fut la mise hors-la-loi, pure et simple, qui y mit un terme.

J'étais un insoumis recherché. Je n'avais plus de domicile fixe. Je changeais fréquemment de logement. J'habitais chez des amis sûrs. Il me fallait dans la rue redoubler d'attention, ne pas susciter la curiosité d'un flic. Éviter les contrôles d'identité. Je n'avais pas d'amour. Je jouais au chat et à la souris avec les autorités. J'avais repris mes activités secrètes. J'avais appris à dépister un flic possible dans le métro, à m'arrêter négligemment devant une vitrine pour vérifier si je n'étais pas suivi, surveillé. C'était tragique de vivre avec son secret au milieu des gens de mon pays. Il me fallait écouter malgré moi, dans le métro, dans un café où j'avais un rendez-vous, des propos atrocement racistes, quasi nazis. La « vox populi » n'exprimait que mépris et haine pour les « rats » les « bougnoules ». À mort ! À mort ! Le gouvernement accédait au vœu de la « vox populi » de temps à autre. Alors, dans une cellule de prison, un peu avant l'aube, un homme était réveillé par les gardiens. Des messieurs très sombres, très graves accompagnaient ces gardiens. L'homme avait compris aussitôt de quoi il s'agissait. Machinalement, il caressait nerveusement son

cou. Dans l'ombre de la cour, blafarde, luisait sinistrement la lame impitoyable. L'homme était emporté, presque soulevé de terre par les bourreaux attentionnés. Un éclair, une tête roulait dans le panier plein de sciure. Il paraît qu'une tête *souffre humainement* plusieurs secondes après avoir été tranchée. À quelques centaines de mètres, au delà des hauts murs, la « vox populi » dormait sur ses deux oreilles.

Ce qui devait fatalement arriver arriva. Je fus arrêté un lundi à six heures du soir dans un café de la Place de la Bastille. J'avais rendez-vous avec une jeune fille qui appartenait à mon réseau. Cette jeune fille, Hélène, élevait seule un petit garçon de deux ans. Nous avions couché deux ou trois fois ensemble. Elle avait milité au Parti communiste qu'elle avait quitté, écœurée par le comportement de ce Parti face à la guerre. Elle était très active, très prudente. Mais cette prudence ne l'avait pas empêchée d'attirer sur elle le regard de la police. Très vite soupçonnée de se livrer à des activités répréhensibles, elle était « filée » depuis plusieurs semaines, en permanence. Sans le vouloir elle avait guidé jusqu'à moi les flics. L'arrestation attira à peine l'attention de quelques consommateurs. Ces messieurs – ils étaient deux – me prièrent à voix douce de bien vouloir les suivre. J'eus la tentation d'essayer de fuir mais je craignais en agissant de la sorte de compliquer le sort d'Hélène. Je suivis donc les policiers. Hélène fut retenue quelques jours mais comme aucune preuve formelle de sa culpabilité ne put être fournie, elle fut en fin de compte relâchée. Il n'en allait pas de même pour moi. Ces messieurs possédait un volumineux dossier me concernant, un dossier qui témoignait irréfutablement de mes activités.

Deux jours auparavant, ils avaient arrêté un camarade chez qui j'avais logé plusieurs semaines. J'avais laissé chez lui soigneusement – du moins je le pensais – cachés au fond d'une cave, des papiers compromettants. Les policiers au terme d'une fouille minutieuse avaient découvert ces papiers. La nouvelle de l'arrestation de notre camarade avait été connue trop tard pour qu'on puisse me prévenir à temps. Mon nomadisme rendait plus difficiles les contacts.

Allait commencer pour moi une sombre et dure période dont je garde encore dans ma chair les marques. Je subis de multiples interrogatoires. On exigea de moi les noms LES NOMS des membres du réseau, tous LES NOMS. Je refusais de parler. J'avais peur, mais je refusais de dénoncer mes amis. Je fus insulté, menacé, frappé. Les interrogatoires succédaient aux interrogatoires. Au bout de deux jours, j'étais épuisé. C'était comme dans les romans policiers que j'avais lus : la lampe dans les yeux, la face du flic penchée au-dessus de moi. Les éternelles, lancinantes et mêmes questions : qui est Paul, qui est Marco, qui est Jeanne ? Je serrais les dents. Alors, fous de rage, ils me cognaient dessus : la tête, le ventre, les épaules, le dos.

J'avouais de faux renseignements quand je n'en pouvais plus. Je songeais que dehors peut-être il faisait beau. Je me souvenais d'un visage de femme que j'avais autrefois aimée. DES AVEUX ils voulaient DES AVEUX. Mais avouer quoi ? Ils savaient qui j'étais : un ennemi de l'ordre qu'ils défendaient à coups de revolver, à coup de poings, à coup d'insultes. Avouer quoi ? Ce qu'ils savaient déjà ? Pour le reste je ne savais rien, je ne connaissais ni Paul, ni Marco ni Jeanne.

Je voyais que dans leurs yeux le désir de tuer brillait rageusement. Mais un cadavre, n'est-ce pas, ne peut pas faire des aveux !

J'avais mal partout. Le sommeil fermait mes paupières. Ils me réveillaient brutalement. « On repart à zéro » disaient-ils alors avec une lueur de sadisme dans le regard. Qui est Paul, qui est Marco, qui est Jeanne ? Et les autres, nous voulons les noms des autres. Ils voyaient en moi un dangereux terroriste. Ils me soupçonnaient d'avoir commis des attentats, d'avoir posé des bombes. La nuit, dans ma cellule, les cauchemars m'accablaient. J'entendais toujours leurs voix terrifiantes, je voyais leurs faces rouges de fureur qui voltigeaient autour de ma tête douloureuse.

Ils n'obtinrent rien de moi sinon une profession de foi révolutionnaire. J'apprenais à avoir peur et à vivre avec ma peur sans y succomber.

Enfin je fus jugé. J'étais absent et présent. Les juges prononçaient des mots qui n'étaient pas de ma tribu. Ils se référaient à des lois que je ne reconnaissais pas. Je fus jugé pour insoumission, incitation à la désertion, aide à des insoumis. Je fus condamné à cinq ans de prison.

Je fus d'abord enfermé à la prison du Cherche-midi, puis à la prison de T. J'avais tout à apprendre de la vie carcérale : la monotonie des jours, la solitude des nuits, les rudesses des gardiens, les saloperies des « matons ». Pour eux j'étais un salaud de traître. C'était d'autant plus grave pour moi qu'à T. un des gardiens avait eu un fils tué en Algérie, quelques mois plus tôt. J'étais complice de ceux qui avaient tué son fils. Le régime à T. était exceptionnellement rude car le directeur de la prison était un véritable fasciste. Il couvrait les exactions de ses employés. Je n'ai pas la force de ressusciter ici quelques-uns des traitements que ces salauds me firent subir. À peine évoquerais-je sans m'attarder la canette de bière dont on enfonce le goulot dans l'anus de la victime. À plusieurs reprises j'eus droit à de sévères passages à tabac qui me laissaient, passablement ensanglanté, sur le carreau de la cellule. Pour un rien les coups pleuvaient, assénés à l'endroit le plus fragile du corps, le plus susceptible d'éprouver la douleur.

J'étais dans le quartier des droits communs, livrés à leurs violences. Les « Droits communs » dans toutes les prisons du monde n'ont jamais guère choyé les « Politiques ». J'eus à pâtir des violences de quelques-uns d'entre ces criminels récidivistes. Leurs mauvais traitements à mon égard leur valaient, à l'occasion, quelque geste de bonté des gardiens.

J'exigeais, selon la loi, d'être transféré dans le quartier des « Politiques ». On me rit au nez. On me promit de me faire la peau si j'insistais. Je décidais alors comme d'autres camarades dans d'autres prisons d'entamer une grève de la faim. Devant mon refus d'absorber la moindre nourriture ils m'alimentèrent de force, comme on gave une oie. Je vomissais ce qu'il m'avait ingurgité par la violence. Ils me frappèrent.

Au bout du compte, ma grève de la faim l'emporta. Je fus transféré dans le quartier des « Politiques ». C'est là que je fis la connaissance d'Ali. Ali était un militant du FLN qui avait commis plusieurs attentats. Il était doux, grave. Il me raconta son enfance dans les ruelles de la casbah d'Alger, la tragique mort de son père abattu par un colon un jour au cours d'une dispute. Le père d'Ali avait été soldat dans l'armée française. Il avait obtenu plusieurs décorations. Après les massacres de Sétif, il s'était converti au nationalisme.

À vingt ans Ali avait rejoint les rangs de ceux qui faute de n'être pas écoutés, entendus avaient décidé de prendre les armes. Ali avait été arrêté après un attentat. Il attendait son jugement. Il n'en parlait pas. Il ne laissait apparaître aucune angoisse. Mais il m'arrivait de le surprendre, songeur, lointain.

Le jugement d'Ali arriva. Il fut condamné à mort. On le transféra dans une autre prison. Une dernière fois je l'étreignis entre mes bras. J'avais la gorge déchirée de sanglots, les yeux voilés de larmes. Je ne savais quoi dire. C'est Ali qui me reconforta. Il me dit qu'il avait confiance en Dieu. Les gardiens l'entraînèrent. Quinze jours plus tard Ali était exécuté.

J'appris à lire et écrire à d'autres détenus algériens. Je n'ignorais pas que beaucoup d'entre eux n'auraient pas besoin de ce savoir. Mais ils étudiaient comme s'ils devaient vivre encore cent ans. Ils s'appliquaient avec un orgueil enfantin. Ils étudiaient jusqu'au dernier jour. Puis ils me disaient adieu. D'autres alors prenaient leur place.

Ces « saisons sauvages » me hantent. Je ne puis les évoquer sans trembler. Des noms resurgissent de l'ombre : Mohammed, Akli, Mourad, Abdelaziz, Mouloud... Reposez en paix mes compagnons !

C'est en prison que je vécus le « coup d'état légal » qui devait porter au pouvoir le général de Gaulle pour la seconde fois. Ce fut un nouveau coup terrible. La France à genoux se livrait comme elle s'était livrée, autrefois, à Pétain. Une France peureuse, frileuse, une France de « prolos » bousillés, de BOF grassouillets, d'employés timorés, de politiciens affairés. Les français

s'accrochèrent aux basques du Général comme on s'accroche à un père. O Freud que n'étais-tu là ! La gauche avait mené un baroud d'honneur ridicule et sans issue. Elle parlait haut et ne résistait pas. La gauche livra le pays au Général.

Rares furent ceux qui comprirent la signification de l'événement. Je ne veux aujourd'hui me souvenir que de Serge Mallet. Là où la gauche ne voyait qu'une parenthèse sans grande importance, Mallet sut montrer les mutations survenues dans la classe bourgeoise, ce qu'elles impliquaient à priori pour le pays. Face à la stratégie des « hallebardes » des communistes, Mallet débroussailla les perspectives, il sut dégager des lignes de lutte.

La France entrait en décadence. Pour l'honneur de l'Esprit était fondée la même *année* *L'Internationale Situationniste*.

La loyauté veut que je dise que c'est ce même général, qui n'était pas de ma paroisse, qui m'amnistia, grâce à de pressantes interventions de personnes proches de lui, mais qui m'estimaient.

Je retrouvais l'air libre, le soleil, les brumes d'automne, la foule. Longtemps encore je devais conserver quelques-uns des comportements du prisonnier que j'avais été.

J'étais abîmé. Mais je n'avais pas renoncé à la révolte, au combat.

Par des voies détournées, je gagnais Tunis où je pris contact avec les dirigeants de la lutte qui n'étaient pas emprisonnés. Je repris mes activités clandestines. J'étais un « révolutionnaire ». Je le croyais, il n'y avait pas d'existence possible pour moi sans la révolution socialiste, je refusais la survie de cadavre.

LES SOLEILS DU MAGHREB
LES FEUX DU MONDE

En 1959, quelques semaines après l'entrée des colonnes de Fidel Castro dans La Havane libre, je me retrouvais à Cuba. Je tombais immédiatement dans le piège de l'*illusion lyrique*. Je succombais à la beauté des femmes, à la grâce des miliciennes en uniformes vert olive. J'admirais l'extraordinaire éventail de couleurs des peaux qui allait du noir le plus sombre au brun le plus chaud. Je vibraïis aux sourires des enfants. Le rêve était-il en train de s'incarner sous mes yeux ? Une révolution non autoritaire, chantante, folle, jeune allait-elle mûrir au soleil des Tropiques ? Après la nuit de la prison et de la guerre allais-je être ébloui par le socialisme de la patchanga ?

Je retrouvais Nicolas Guillen que j'avais connu exilé à Paris. Sa chevelure de flamme blanche couronnait un visage exalté. Le poète de « Sorongo Cosongo » vibrait à l'unisson de son peuple. Je fis la connaissance de celui qui allait être célébré à travers le monde par des jeunesses enfiévrées : Che Guevara.

Il me raconta sa vie aventureuse depuis son départ d'Argentine, sa participation à la résistance du gouvernement progressiste du Guatemala lors du fameux week-end sanglant, sa rencontre avec Fidel à Mexico, l'épopée de la Sierra Maestra. J'aimais cet homme dont je ne partageais pas exactement les conceptions politiques mais dont la joie, la combativité, le courage physique, l'humour m'exaltaient.

J'assistais aux étonnants discours de Castro, des discours qui étaient comme des mises en scènes de théâtre, qui pouvaient durer des heures, qui se faisaient pédagogie vivante, poème, leçon politique.

En dépit de mon profond « pessimisme » je n'étais pas loin de penser que ces jeunes « Commandantes » de vingt ans ne pouvaient pas créer un monde semblable à celui qu'ailleurs les vieillards régissaient. Alors que dans la plupart des cas, les vieillards dirigent les pays, c'était pour une fois la jeunesse ardente qui se retrouvait aux postes de commandes. Ces garçons « sains », vigoureux, joyeux ne pouvaient pas remplacer une dictature par un ordre froid, criminel, broyeur d'âmes et de corps.

Le « Che » s'enflammait à l'idée de la révolution cubaine embrasant toute l'Amérique latine jusqu'aux plus lointaines cahutes des indiens de l'Altiplano.

Je l'écoutais émerveillé et incrédule. Noyé dans la fumée des gros cigares, je rêvais à mon tour. À l'appel de La Havane devenue comme une *Mecque* de la Libération, des milliers de Spartacus se dressaient sur leurs plaies, sur leurs terres arides et au cri sacré de « Patria o Muerte » faisaient tomber les murs de la cité d'injustice. Dans les rues je côtoyais une prodigieuse vitalité. Dans les grands hôtels du Varadero transformés en hôtels d'accueil pour les invités étrangers, je croisais des jeunes hommes aux yeux de braises, des jeunes femmes aux poitrines épanouies.

Mais la raison ne me quittait pas. Comment Cuba, entourée de pays hostiles, de dictatures farouches, peu éloignée de la plus grande puissance capitaliste mondiale, pouvait-elle mener à terme une authentique révolution. Il y avait un peuple à nourrir, une économie à inventer, des anciens privilégiés qui n'avaient pas renoncé et qui depuis Miami organisaient la revanche. Il y avait l'éternelle question : est-ce que l'homme peut se hisser jusqu'à la révolution ? Peut-il tuer en

lui l'opprimé ? Vaincre les habitudes centenaires qui le portent vers l'obéissance, la divinisation d'un chef qui ne peut que finir dans la peau d'un autocrate ?

Je m'en ouvris à Fidel, au Che, à Raul Castro au cours de nos multiples rencontres. Ils riaient, m'accusaient de n'être qu'un petit-bourgeois révolutionnariste. Ils avaient foi dans le peuple, dans leur révolution.

Sur chaque visage je cherchais les signes qui m'auraient aidé à repousser la crainte, l'inquiétude. Cette île jetée sur la mer des Caraïbes me paraissait bien fragile pour affronter le destin, pour trouver sa place entre les « géants » qui se disputaient la planète. Y aurait-il assez de volonté, d'énergie chez les hommes pour refuser tout ce qui pourrait limiter la marche des Cubains vers la plus grande liberté, le plus grand épanouissement de l'Esprit et du corps ? Eros allait-il enfin l'emporter sur Thanatos ?

Nicolas Guillen et les autres poètes célébraient la liberté retrouvée. Leurs vers prophétisaient le monde à venir, le monde déjà en construction. La jeunesse frénétique applaudissait son « lider maximo ». Elle improvisait des chansons. Elle marchait jusqu'aux villages les plus reculés pour alphabétiser le peuple. Elle traquait les contre révolutionnaires, les ennemis de la révolution.

Ces quelques semaines furent un enchantement et une occasion d'inquiétude. Je laissais derrière moi Cuba, fournaise ardente, creuset de « l'homme nouveau ». Par les hublots de l'avion, je vis l'île devenir de plus en plus petite puis disparaître de ma vue. Il n'y avait plus que l'océan, vide de toute présence humaine. L'océan toujours recommencé. Comme la longue marche de Spartacus.

Je revins à Cuba à plusieurs reprises. La « révolution » s'affichait partout. Mais déjà des signes inquiétants se multipliaient. Le Commandant Matos, un ancien compagnon de la Sierra Maestra, un combattant valeureux, était en prison. « Contre-révolutionnaire » m'objurgua-t-on. D'autres aussi croupissaient déjà dans les geôles qui n'avaient commis que le crime d'exprimer leurs désaccords avec Fidel.

Je me trouvais à Cuba lorsque l'attaque des mercenaires à la Baie des Cochons eut lieu. J'étais avec plusieurs dirigeants dont Le Che et Fidel lorsque la nouvelle parvint. Ce fut aussitôt la ruée. Le « Che » me demanda de me tenir tranquille. Je revendiquais hautement de prendre la défense de la révolution, au nom du sacro-saint internationalisme prolétarien. On me donna une arme. Je me retrouvais dans un camion avec des jeunes gens qui partaient au combat en chantant.

Les marais de Zapata étaient une zone très dangereuse infestée de caïmans. C'est là que les « guanós » avaient décidé de débarquer, protégés par des bateaux US. Ce fut un rude combat qui s'acheva par la débandade des envahisseurs. À un moment du combat, je me retrouvais allongé près d'un nègre qui semblait suffisamment âgé pour avoir connu, enfant, l'esclavage. Il serrait entre ses mains un gros fusil. Je remarquais sur la crosse du fusil six entailles faites au couteau. Je lui dis avec un sourire victorieux : « Seis guanós » ? Sa réponse me fit froid dans le dos : « No Señor, Seis Hijos » (Non Monsieur, six fils). Cet homme venait de perdre ses six fils. Il n'y avait plus que lui pour tenir le fusil, pour résister. Je posais ma main sur son épaule que je broyais littéralement. Je voulais lui transmettre ma compassion, ma sympathie.

De retour en France, je suivais les événements. Ce que je craignais ne tarda pas à se produire. Cuba tombait lentement aux mains de Moscou. Le Parti Communiste cubain dont le rôle contre la dictature de Batista avait été dérisoire, tenait de plus en plus le haut du pavé. Fidel n'allait pas tarder à se découvrir « marxiste léniniste ». Les conseillers soviétiques dictaient leurs directives impunément.

La répression s'abattit sur ceux qui n'acceptaient pas une telle orientation, un pareil inféodement. On tenta de les briser par la menace, le sévice, la torture. On en brisa beaucoup. On brisa Ismael Madrugá, Alfredo Carrión Obeso, Ramos Kessel, Terres Martiro, Pedro Luis Boitel, cent, mille

autres encore. D'autres continuent de résister tel Armando Valladares emprisonné depuis 1960 au fond d'un puits de ciment. Valladares a subi de nombreuses tortures. En 1977, il n'avait reçu aucune visite depuis neuf ans. « Deux mètres d'angoisse sur un mètre de torture » a-t-il écrit dans un recueil de poèmes dont la traduction française a paru, il y a quelques mois, aux Éditions Grasset sous le titre « *Prisonnier de Castro* ». Prisonnier de Mao, Prisonnier de Castro, Prisonnier de Brejnev, Prisonnier de Schmidt... Le « Prisonnier » est la grande figure du XX^e siècle. La « multinationale des goulags » dénoncée par le dissident russe Leonid Pliouchtch, ne se repose jamais, elle œuvre vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sur tous les continents. Valladares a aujourd'hui quarante-deux ans. À son entrée dans l'enfer, il avait vingt-trois ans. Exilée, sa femme se bat chaque jour pour le tirer vivant si possible d'un « lider maximo » devenu un vulgaire *caudillo*.

Au fil des années, et très rapidement, la « fête cubaine » a viré au cauchemar. Les « révolutionnaires » des années 60 sont devenus les amis et protecteurs de certains tyrans. Quelle honte ineffaçable !

Le « lider », lui, marche toujours sur ses deux jambes. Valladares se traîne sur les genoux dans son puits infâme.

Durant de longues années les indémodables intellectuels occidentaux rendus aveugles par un billet d'avion gratuit, tressèrent les louanges du socialisme cubain. Ils n'étaient pas dans l'île pour voir la vérité mais pour voir ce qu'ils désiraient voir : une révolution victorieuse qui leur permettait, à leur retour, de venir pérorer devant de vastes assemblées dans la grande salle de la Mutualité, trompant ainsi de jeunes esprits mal armés et soucieux de posséder la conviction qu'il y avait au moins, quelque part sur la planète douloureuse, une révolution « vraie » qui éclairait le monde.

Aujourd'hui le « cuba libre » a un goût amer de bouillon d'onze heures. Depuis la « *défête cubaine* » je me suis juré de ne jamais plus m'abandonner à l'illusion lyrique, de ne plus me laisser emporter par des proclamations enflammées, des prophéties grandioses. Je me suis promis, toujours et partout d'exiger qu'on me montrât l'envers du décor, qu'on m'ouvrit les portes, toutes les portes. Quand un pays n'a pas de camps de travail, de goulag à cacher, il ne peut craindre un œil investigateur. Mais tous les pays ont des goulags à cacher. C'est pourquoi le visiteur doit toujours, d'une façon ou d'une autre, se signaler aux autorités.

Quand l'Algérie arracha enfin son indépendance après tant d'années jonchées de cadavres, malheureusement, j'étais encore disponible pour l'illusion lyrique. J'étais à l'époque en rupture d'Europe. Je souhaitais quitter le vieux continent pour ne plus jamais revenir. J'entendais l'appel d'Aden Arabie comme l'avait entendu Paul Nizan.

Mon fils venait de naître. Mais sa mère m'avait quitté avant sa naissance. Cette femme ne désirait pas vivre avec moi, c'était son droit. Quand mon fils naquit ce fut un drame : il était épileptique. Sa mère se dévoua corps et âme pour lui. Elle fut admirable. De ce bébé frappé par l'adversité elle a fait – avec l'aide des thérapeutes cela va de soi – un jeune homme qui s'apprête actuellement à devenir berger, un garçon plein de vitalité, passionné de musique et de poèmes de Prévert. Mon fils !

Accablé par l'ennui qui était le mien en France, je décidais donc de rejoindre l'Algérie indépendante. J'avais assisté aux journées bouleversantes qui avaient suivi la proclamation de l'indépendance. J'avais été témoin pour la première fois de ma vie d'une catharsis géante. Pendant ces trois jours les tabous s'effondrèrent chez ce peuple musulman. Les femmes arrachaient leurs voiles. Elles offraient leurs visages aux rayons du soleil nouveau. Les hommes aussi se libérèrent durant ces heures ardentes des carcans traditionnels. Pendant trois jours, ivre, j'avais sillonné cette ville en proie au délire, à l'enthousiasme, à la fièvre érotique, sexuelle. Les soldats de l'ALN tiraient en l'air, déchirant de salves les nuits orageuses. C'était un spectacle bouleversant que

Jacques Berque a magnifiquement évoqué en ouverture d'un de ses ouvrages : *la dépossession du monde*.

Je répondis donc favorablement aux propositions des camarades algériens qui me suppliaient de venir les rejoindre, de participer avec eux à l'édification du nouveau pays. Je rejoignis au plus vite Alger. On me proposa des responsabilités importantes au sein de l'Agence de presse nationale l'APS. J'acceptais. Je m'installais au-dessus de la casbah dans un immeuble habité par nombre de veuves de guerre, quelques familles pauvres. Je disposais du dernier étage. C'était un appartement modeste mais il me convenait parfaitement. De mon balcon je pouvais découvrir d'un regard circulaire le port embrumé par les grandes chaleurs. Les gens du quartier étaient intimidés car une voiture de service battant pavillon national venait me chercher pour me conduire à mon lieu de travail.

Je travaillais avec ardeur, passion. C'était la première fois qu'il m'était donné d'exercer ce métier de journaliste que j'aimais dans des conditions pleinement satisfaisantes. Il fallait former de jeunes reporters, de jeunes journalistes capables de traiter de l'Économie, de la politique internationale, de la Culture.

L'agence était située Boulevard de la République, face à la mer. Je passais là la majeure partie de mes journées, travaillant souvent très tard. J'étais très ambitieux. Je voulais que l'Agence puisse le plus rapidement possible se hisser au niveau des grandes agences du Maghreb et du Moyen Orient.

Je devins collaborateur de l'hebdomadaire *Révolution africaine*, où je fis la connaissance de Gérard Chaliand et de sa femme Juliette Minces. C'était Mohammed Harbi, une des intelligences du nouveau pouvoir, qui dirigeait cet hebdomadaire. Par ailleurs, je réalisais des émissions de radio concernant la culture algérienne que le peuple ignorait, coupé qu'il avait été de ses racines par le colonisateur.

Je retrouvais aussi Georges Arnaud, l'auteur du *Salair de la Peur*, joues creuses, mèche en bataille, toujours aussi virulent et fraternel. D'autres encore qui, comme moi, avaient décidé de quitter l'Europe pour se mettre au service de l'Algérie démocratique et socialiste.

Je voyageais à travers le pays dès que j'avais quelques heures de libres. Je découvris Constantine, le ravin de la femme sauvage, les merveilleuses femmes kabyles, les oasis du sud, Oran tournant le dos à la mer, les mechtas brûlées. Je rencontrais des femmes et des hommes qui gardaient encore dans le regard des traces de l'horreur vécue, des enfants demi-nus, pauvres, qui, comme tous les enfants du monde, qu'ils soient blancs ou noirs, rouges ou jaunes, se contentent d'une vieille boîte de conserve pour s'inventer tout un monde. Je retrouvais Kateb Yacine, le bouleversant écrivain de *Nedjma* et du *Polygone étoile*. C'est en souvenir de lui que quelques années plus tard j'allais prénommer ma fille Nedjma, ce qui veut dire « Étoile ».

J'étais la « voix » officielle de l'Algérie. Chaque jour je rédigeais plusieurs éditoriaux que la radio citait et que le lendemain la presse publiait. J'étais proche de l'aile gauche du Parti et des syndicats dont les membres, pour la grande majorité, avaient vécu la lutte clandestine en France puis dans les maquis. J'essayais de comprendre quelles forces s'opposaient plus ou moins ouvertement, pour la conquête du pouvoir réel. J'étais séduit par Ben Bella. Il était un mélange de bonhomie, d'autoritarisme, de démagogie, mais il irradiait de lui une certaine lumière émouvante. Le chef d'État n'avait pas étouffé le petit footballeur, le jeune militant nationaliste enthousiaste, actif et décidé. Il possédait à un degré incomparable l'art de se mettre la rue « dans la poche ». Ses interventions publiques suscitaient les youyous des femmes, les applaudissements frénétiques des hommes.

Si Ahmed devint comme un leader charismatique. Boumedienne m'inquiétait autrement. Cet homme secret, grâce à qui Si Ahmed avait pu se hisser au premier fauteuil, avait la haute main sur l'armée. Cet homme qui ne s'était pas frotté à l'Europe m'échappait. Je le craignais sourdement. L'indépendance avait multiplié les clans. Des « chefs de guerre », au nom de leurs états de service,

se taillaient des royaumes. Les marxistes en appelaient à la lutte des classes. Les « intégristes » musulmans intriguaient dans l'ombre du Palais d'été. Ma tâche était délicate. Chacun de mes éditoriaux suscitait l'ire de tel ou tel clan ou groupe. Quand je plaisais aux syndicalistes je déplaisais aux responsables du Parti, et vice-versa.

J'écrivais à tâtons, le pathos lyrique, informel, remplaçait souvent la directive claire. J'exaltais toutes les luttes mondiales qui me semblaient aller dans le sens du combat du peuple algérien. Je dénonçais violemment les régimes racistes, bourgeois, l'impérialisme américain, j'évoquais quotidiennement les problèmes de la réforme agraire, du socialisme, de la libération des femmes, question qui n'était pas mince dans un pays d'Islam. À mots couverts je mettais en garde contre un appareil d'État en train de se consolider qui pouvait écraser le peuple, le déposséder de sa lutte. J'étais témoin des « magouilles » des arrivistes que toute révolution transporte inévitablement dans ses bagages, des ralliés de la dernière heure, des notables transformés en guérilleros, des affamés de puissance, tandis que le peuple, au jour le jour, cherchait son pain quotidien. Ben Bella ne maîtrisait pas cette toile d'araignée. Il louvoyait. Il avait pris visiblement le goût de sa fonction de magistrat suprême. Je ne niais pas son « honnêteté », sa sincérité de lutteur, mais cette honnêteté et cette sincérité avaient bien du mal à faire bon ménage avec sa froide volonté de garder, quoi qu'il en coûte, le pouvoir.

Une administration plus ou moins occidentalisée s'emparait des postes dirigeants. Mes propres dactylographes avaient l'oreille vissée à la radio française. Elles écoutaient Johnny Hallyday dont elles connaissaient mieux les chansons que les ouvrages d'Ibn Khaldoun. Je devais les menacer de représailles. C'étaient en général des filles de la « bureaucratie » qui avait collaboré avec le colonialisme.

Les grandes puissances se disputaient l'Algérie de Ben Bella. Chaque matin – c'était un rituel – deux conseillers de l'ambassade chinoise – ils arrivaient toujours les premiers – m'apportaient les derniers discours fleuves du Camarade Mao. Un quart d'heure plus tard se présentaient les deux conseillers de l'ambassade soviétique qui m'apportaient les derniers discours du Camarade Khrouchtchev. Ils avaient des raideurs de militaires, de flics de services spéciaux.

Le « réalisme » et le « rêve révolutionnaire » s'affrontaient une fois de plus de haut en bas de la structure. Les uns souhaitaient qu'on accélérât l'allure, d'autres au contraire recommandaient de ralentir. Ben Bella s'imaginait sans doute qu'il était le plus fort de tous, le plus malin. Peu à peu les bases d'une économie mixte étaient jetées. Les combattants avaient rangé leurs armes. La production était devenu l'objectif de lutte. Et comme toujours la Production créait des « couches favorisées » d'administrateurs qui voyageaient avec des attachés-cases, habitaient de somptueux appartements, disposaient de moyens qui étaient interdits aux humbles qui s'échinaient sur le port, dans les usines, les champs, les raffineries de pétrole.

Il y eut la guerre éclair avec le Maroc. Ben Bella avait eu recours au vieux stratagème qui consiste à crier qu'il y a danger aux frontières quand les problèmes intérieurs atteignent une dangereuse intensité. S'il n'y avait eu, de part et d'autre, quelques morts, cette guerre aurait pu faire sourire. Les deux camps s'affrontaient en terrain découvert. Les officiers n'avaient pas pris le temps de troquer leurs costumes de ville contre l'uniforme réglementaire. Cravatés, en chemises blanches, jumelles collées aux yeux, ils donnaient nonchalamment leurs ordres. Il y eut quelques tirs d'artillerie. On voyait de loin arriver les obus. Les hommes se couchaient dans le sable, après avoir pris quelque distance : des nuages de poussière ! Chacun se redressait en riant. Il y eut la fièvre kabyle. L'Algérie, elle non plus, n'était pas épargnée par le problème des minorités. L'Algérie arabe s'imposait aux berbères.

Après sa rencontre avec Castro Ben Bella se voulut le « lider maximo » du monde arabe. Il mena tambour battant une diplomatie caracolante qui devait l'imposer à la tête de ce vaste ensemble convoité par les grandes puissances.

Je voyageais beaucoup. Je « couvrais » les grands événements du monde : coups d'État, mort d'hommes politiques importants. Je rencontrai ainsi Soekarno qui accueillit notre délégation avec deux rangées de superbes balinaises qui jetaient sur nos pas des pétales de fleurs, et qui, ensuite nous offrit un festin royal. C'était un jouisseur. À Pékin, j'interviewais Mao Tsé-Toung qui n'allait pas tarder à déclencher la Révolution Culturelle. Ce fut un étrange entretien. Je me tenais à distance du dieu vivant. Des secrétaires-traductrices transmettaient à voix murmurée mes questions et me rapportaient les réponses du Chef. Je restais quelques jours dans la capitale, découvrant ce peuple charmant, affable, serviable. Je pressentais la puissance du Parti qui couvrait l'existence entière des individus. Je devins l'ami de Medhi Ben Barka. J'eus de longs entretiens avec Nasser au Caire. À plusieurs reprises je me rendis au Vietnam du Nord où je rencontrais l'Oncle Ho qui se fit un plaisir de m'évoquer le Paris de sa jeunesse, avec l'inévitable « Commune » de Louise Michel. Je visitais plusieurs fois les maquis du sud. J'interrogeais des héroïnes du peuple qui n'avaient pas vingt ans et qui, armées de leur seul fusil, avaient d'une unique balle abattu des avions yankees. J'étais subjugué par ces combattants qui se nourrissaient d'une ou deux poignées de riz par jour et faisaient preuve d'une ardeur sans limites. Dans des réunions de solidarité internationale anti-impérialiste, je fis la connaissance de la plupart des leaders des guérillas d'Amérique Latine. Cette existence agitée, frénétique, me comblait assez. Il ne me manquait qu'une femme aimée près de moi. Elle survint un jour, sans crier gare. Elle s'appelait Ava. Elle était métisse américano-indienne. Elle avait été mêlée dans son pays et dans d'autres contrées à diverses actions révolutionnaires de gauche. Elle vivait en Algérie en position d'attente. Notre rencontre manqua de m'être fatale. C'était Noël. Nous avions décidé – peut-être avec un peu de nostalgie – à plusieurs *Pieds rouges* – ce terme que j'avais un jour subitement inventé pour désigner dans un article les français qui, comme moi, s'étaient mis au service de la « révolution » algérienne, était devenu célèbre – de fêter la naissance du Christ ensemble. Nous devions nous retrouver chez un *pied rouge* qui disposait, sur les hauteurs d'Alger, d'un vaste appartement. L'ami me fit savoir qu'Ali – Ali (un de nos amis algériens, membre des forces de sécurité) viendrait en compagnie d'une femme très belle, très étrange. Le soir de Noël nous nous retrouvâmes donc chez mon ami. Nous étions une vingtaine, garçons et filles mêlés, français et algériens. Il y avait même un ou deux représentants d'obscurs mouvements de libération, d'Afrique noire et d'Amérique latine. Pour la saison le temps était très doux. Je songeais à ceux qui dans la vieille Europe glacée claquaient des dents à la même heure. Nous nous connaissions presque tous. Très vite de petits groupes se formèrent, échangeant leurs vues quant à l'avenir probable de la Révolution. Aux alentours de vingt-deux heures quelqu'un frappa à la porte. Notre ami se précipita. C'était Ali accompagné d'Ava. Pierre m'avait expliqué qu'Ali était follement épris d'Ava mais que cette dernière n'éprouvait pour Ali qu'une amitié affectueuse. Je connaissais assez bien Ali. C'était un grand jeune homme au visage osseux, au front dégarni bien qu'il n'ait pas plus de trente ans. Il était vêtu d'un costume gris très strict. Ali était un bel homme d'une certaine façon. Ava avait revêtu un sari couleur safran. Elle arborait orgueilleusement le « troisième œil », un gros point rouge imprimé entre les deux yeux, sur le front. En vérité, c'était une créature d'une beauté à couper le souffle. Mais cette beauté visible à l'œil nu n'était sans aucun doute que le masque d'une autre beauté. Le regard ne trompait pas. Il brillait avec une intensité presque insoutenable.

C'était la coquetterie d'Ava de revêtir dans certaines circonstances le sari traditionnel. Elle créait ainsi une certaine distanciation avec l'interlocuteur. Ses pouvoirs en étaient décuplés.

On me présenta Ava. Nous échangeâmes quelques propos puis d'autres amis nous séparèrent. De plus, je ne voulais pas donner l'impression de vouloir l'accaparer.

Ava allait de groupe en groupe. Elle semblait connaître la plupart des personnes présentes. Elle buvait, riait. Ali ne la quittait guère des yeux. À un moment, le hasard me ramena à ses côtés. C'est alors que – farce du maître des lieux ou pur accident – l'électricité s'éteignit brutalement. Inconsciemment, je saisis la main d'Ava qui ne la retira pas. Je crus même ressentir comme une

complicité. La panne ne dura que quelques secondes. Quand la lumière revint aussi brusquement qu'elle était disparue je retirai précipitamment ma main mais pas assez rapidement pour empêcher Ali de voir le mouvement. J'étais mal à l'aise. Je m'éloignai d'Ava, m'intégrant à d'autres groupes. Un long moment passa. Soudain un indescriptible brouhaha s'éleva dans l'autre pièce. Je reconnus la voix d'Ali puis celle de Pierre. J'allais rejoindre l'autre pièce lorsqu'Ali surgit devant moi, son revolver au poing. Ali avait beaucoup bu depuis son arrivée et je savais qu'il supportait très mal l'alcool. Ses yeux flambaient de colère, de haine. Je compris aussitôt. Il était jaloux à cause d'Ava. Surpris, je n'avais pas prononcé une parole. La situation était absurde. Mais déjà Pierre et d'autres compagnons avaient agrippé Ali qui tentait de leur échapper. Son revolver tomba au sol, quelqu'un donna un coup de pied dedans. Le revolver disparut sous un meuble. Et brusquement Ali s'effondra en larmes. Avec beaucoup de ménagement, nous l'entraînâmes vers la salle de bains. Nous lui appliquâmes des linges humides sur le visage. Ali reprit peu à peu ses esprits. Il était profondément honteux. Il me demanda pardon, me fit mille excuses. Je lui répondis que tout cela n'était pas grave. La fête reprit son cours.

Je revis Ava et bientôt nous vécûmes ensemble. J'étais amoureux fou d'elle. J'aimais son amour, ses exigences, sa liberté de femme. Ce furent quelques mois d'Eden. Ava était en liaison avec des groupes révolutionnaires indiens, les « naxalites. »

Un matin, alors que nous venions de faire longuement l'amour et que nous étions allongés sur le balcon, au-dessus du port embrumé, Ava me dit qu'elle allait devoir s'absenter deux semaines pour une mission importante dans son pays. Elle partit le lendemain. J'étais en proie à une angoisse inexplicable. J'appréhendais quelque malheur. Ava m'avait promis de me tenir au courant. Je ne reçus jamais de ses nouvelles.

Plusieurs mois plus tard, j'appris la vérité. Ava était morte en prison des suites de mauvais traitements. Elle avait été capturée deux jours après son arrivée. Longtemps, j'ai conservé un précieux cadeau d'elle, une bague qu'elle m'avait offerte pour sceller notre alliance. Cette bague devait m'être malheureusement dérobée, quelques années plus tard à Tanger, par une bande de voyous qui m'agressèrent dans une ruelle sombre. Je fus longtemps malade. Ava me manquait. Je me moquais bien du devenir de la révolution. La révolution n'était pas Ava. Je rentrais le moins possible chez moi, au-dessus du port. Je travaillais avec acharnement. J'acceptais des missions à l'étranger. Il s'agissait dans la plupart des cas de liaisons avec d'autres mouvements de libération. C'est au retour d'une de ces missions que je retrouvais à Alger Che Guevara qui, lui-même, se rendait incognito dans un pays d'Afrique en proie aux troubles et où couvait une révolte anti-impérialiste. Je lui fis part ouvertement de mes inquiétudes quant au cours de la « révolution cubaine ». J'avais à ma disposition de nombreux renseignements indiscutables qui témoignaient que la répression s'accroissait, que la mainmise de l'Union soviétique s'élargissait avec pour conséquence un durcissement général. Le « Che » répondit évasivement, détourna la conversation. Il me tendit une boîte de cigares qu'il avait apportée spécialement à mon intention. La rencontre avait lieu dans la maison d'un diplomate cubain en poste à Alger. Quand l'heure vint pour lui de se retirer, je l'étreignis longuement. Il me répondit par un vigoureux « abrazo ». Je ne devais plus revoir le « Che » vivant.

L'appareil d'État, en dépit de nombreuses carences, continuait à déployer sa toile d'araignée. Apparemment Ben Bella jouissait toujours de la complète confiance du peuple, mais souterrainement, les choses commençaient à se détériorer. Je n'ignorais pas les antagonismes existant entre Ben Bella et Boumediène. Ce dernier détestait les « pieds rouges », et les journaux à sa dévotion ne nous épargnaient pas. Un jour même, au cours d'un imbroglio confus, j'eus le privilège d'être arrêté par Sa police militaire. Je m'en tirais sans trop de mal. Mais j'étais devenu parfaitement conscient : les « clans » se disputaient âprement le pouvoir. En cas d'affrontements

ouverts, j'avais toute chance d'écoper. Le peuple tenait le rôle qui lui était imparti : produire, applaudir les leaders, multiplier les youyous, prendre des coups à l'occasion, se taire.

J'avais été particulièrement impressionné lorsque s'était tenu le Congrès des Fellahs. Des milliers de délégués venus des douars lointains avaient envahi la capitale. Nombre de ces paysans pauvres n'avaient jamais vu Alger. Ils erraient en attendant l'heure d'ouverture du Congrès se tenant par la main, en bandes d'une dizaine, de crainte de s'égarer. Que pouvait la volonté de ces hommes face aux ruses des États-majors, des bureaucrates rompus aux jeux d'Estrade, aux Élités installées dans les rouages du gouvernement, aux privilégiés du nouveau régime ? Que pouvait le regard désarmé de ces hommes de la terre, aux mains rugueuses, que la « volonté de dieu » écrasait ?

Le prolétariat était en nombre insuffisant pour mettre en pièces ce nationalisme populiste auquel recouraient habilement nombre de responsables tout en le baptisant « socialisme scientifique ». Ben Bella était en péril. Le peuple –excité par de mystérieux informateurs – commençait à répéter que tout ce qui était bon était un cadeau de Si Ahmed, mais que tout ce qui était mauvais était aussi un cadeau de Si Ahmed. Or, le peuple trouvait qu'il y avait beaucoup de « mauvais » et peu de « bon ». Étant fréquemment « sur le terrain », désertant le plus souvent possible les officines gouvernementales, j'étais en mesure de prendre la dimension du danger. Des complots se tramaient dans l'ombre. Des rumeurs contradictoires parcouraient la capitale. À plusieurs reprises nous avons dû nous fâcher avec le Président qui dans ses tractations, n'hésitait pas à « vendre » la peau des « Pieds rouges ». Ben Bella louvoyait de plus en plus. À jouer clan contre clan, il en était arrivé à ne plus pouvoir compter, à la limite, que sur le carré d'extrême gauche qui jusque-là s'était protégé derrière sa personne, pour mener le plus loin possible la bataille idéologique. On prêtait à Ben Bella des intentions de coup d'État. Elles n'étaient certainement pas du seul domaine de la fiction.

Des trotskystes, sous la houlette de leur leader Pablo, s'agitaient dans l'ombre et concoctaient des plans de « révolution permanente ». Les agents des grandes puissances et des pays arabes foisonnaient dans Alger, tissant leurs complots. Les richesses énergétiques sahariennes intéressaient beaucoup de gens. J'essayais de démêler le vrai du faux. Je respectais énormément Si Ahmed mais je n'étais pas dupe de la sorte de paranoïa qui s'était emparée de lui. Il se croyait alors invincible. Chaque jour, moi, je pouvais enregistrer les échecs de la Réforme agraire pour laquelle nous nous battions ardemment, convaincus que c'était là un des objectifs essentiels, décisifs de la révolution. Le peuple témoignait d'une grande, d'une incroyable capacité de création mais il butait inévitablement contre les structures étatiques. Nous étions une poignée à nous accrocher rageusement. J'aimais ce peuple, j'aimais cette terre, j'avais entendu, moi aussi, et excusez du peu, l'appel du désert comme T.E. Lawrence, Lawrence d'Arabie. J'aimais ces casbahs, ces médinas aux odeurs fortes de cuir, de laine, de teinture. J'aimais ces ruelles grouillantes de vendeurs de merguez et de loukoums. J'aimais ces jeunes « machos », bruyants. J'aimais ces femmes enveloppées dans leurs voiles, discrètes, vigoureuses comme le roc. J'aimais ces gosses toujours en quête d'une pièce de monnaie. J'aimais entendre, du haut du minaret, l'appel du muezzin appelant à la prière. J'étais profondément bouleversé par ce peuple religieux, travailleur. Une image d'Épinal s'était effondrée sous mes yeux : celle qui veut que les peuples du « tiers monde » soient des peuples de fainéants. Il faut avoir traversé les yeux fermés New Delhi, Calcutta, Bangkok, Bogota, Dakar, pour ignorer que les pauvres s'acharnent avec une increvable volonté à survivre, au prix de menues besognes payées un dinar, une roupie, trois quarts de dollar. J'en profite d'ailleurs pour rendre hommage au journaliste du *Monde*, Jean-Claude Guillebaud, qui, tout au long du mois d'août 1979, dans un reportage «Un voyage vers l'Asie » a remarquablement fait justice de cette imagerie trompeuse et injurieuse pour ceux qui crèvent, au jour le jour, dans les slums, les klongs, les barrios, les bidonvilles, avec pour unique objectif « mourir le plus lentement possible ». Que les « donneurs de leçons » qui peuvent se payer coup sur coup trois whiskies à 20 F (de quoi faire vivre une famille plusieurs semaines dans les lieux que je viens de citer) la ferment, nom de dieu !

Quand j'eus acquis la certitude que « quelque chose » allait arriver, et que Ben Bella ne serait pas en mesure de faire face à ce quelque chose, et que, du même coup, tous ceux qui étaient considérés comme des alliés du président, tomberaient avec les plus gros risques, je décidai de rentrer en France. Je fis part de ma décision au Président. Il balaya d'un large revers de la main mes objections.

Je maintins toutefois ma décision. Par un beau matin ensoleillé, je quittais le sol algérien. J'avais promis de revenir au cas où j'estimerai que ma présence pourrait être utile, au cas où mes prophéties se révéleraient fausses. J'étais arrivé dans ce pays avec une pauvre valise. Je repartais avec une pauvre valise. Juste avec l'argent de mon dernier salaire « révolutionnaire ». De quoi survivre quelques semaines en Europe. J'étais malheureux de devoir retrouver le vieux continent. J'étais décidé à n'y point rester longtemps. Je désirais profondément repartir. Une possibilité m'était donnée de rejoindre Amilcar Cabral et les rangs du PAIGC qui combattaient en « Guinée portugaise » pour l'indépendance et là le socialisme. De tous les leaders de l'Afrique noire – et même du « tiers monde » – Cabral m'apparaissait comme un des plus authentiques, des plus responsables, des plus fraternels. Je choisis donc d'attendre à Paris les événements que je pressentais, et de réagir selon le cours de ces événements.

Mon attente fut de courte durée. Un matin que je sortais de la bouche de métro « Trocadéro », le titre énorme de *France Soir* qui était affiché au kiosque me faisant face, accrocha immédiatement mon regard. Ayant des yeux faibles, je ne pus aussitôt déchiffrer ce titre. Mû par je ne sais quel pressentiment – ce n'était quand même pas la guerre mondiale atomique qui commençait, les gens autour de moi étaient trop calmes – je grimpais au pas de course les dernières marches.

« Ben Bella destitué cette nuit ». J'achetai fébrilement un exemplaire du journal. Je m'appuyai contre la grille du métro et dévorai l'article. Profitant du tournage du film de Pontecorvo, Boumedienne avait fait faire mouvement à ses chars qui s'étaient placés aux lieux stratégiques. Ben Bella et les « benbellistes » avaient été arrêtés sans coup férir. Seuls, un ou deux ministres, quelques militants qui avaient eu la mauvaise idée de résister avaient été blessés. On ne signalait aucune manifestation populaire. Le pire pour lui, Ben Bella était tombé dans une relative indifférence. Le peuple, ce peuple qu'on met à toutes les sauces, avait bien d'autres soucis. Il avait appris que quel que soit le chef, le peuple paie, le peuple trime, le peuple s'épuise, le peuple meurt. J'avais donc été bon prophète. J'eus une pensée émue pour Si Ahmed, malgré tout. Et je songeais aux camarades qui se retrouvaient et allaient se retrouver sur la paille noire des geôles. L'Ère Boumedienne commençait, elle s'est achevée il y a peu. Sous son règne l'Algérie allait quitter les rivages du folklore pour s'engager sur les rudes voies du développement. Mais « le socialisme algérien » demeure toujours une idée neuve dans le Maghreb.

Je ne partis jamais rejoindre Amilcar Cabral, les guérilleros guinéens. Peut-être à cause de mon fils, preuve vivante que si dieu existait c'était un dieu qui n'hésitait pas à frapper ses créatures démunies. Un dieu d'injustice. C'est peut-être aussi parce que quelque chose de grave s'était fêlé en moi. Le jeune homme romantique, fou de certitudes, était mort. Il pourrissait quelque part dans la poullerie de Quito, entre les rats de Buenos-Aires, dans les eaux nauséabondes et sales des klongs thaïlandais, sous les cadavres du Vietnam, dans les prisons obscures de Fidel.

Je me retrouvais mains nues, désemparé. Le seul outil que je savais manier était la plume. Je recommençais à collaborer à divers journaux, sans distinction de qualité, je rédigeais des textes publicitaires, j'étais un « pisse copie ». Entre deux poèmes, j'abattais en une vingtaine de pages, un méchant polar bourré de violence, de sexe, d'in vraisemblables coups.

Parfois, je posais devant moi, sur la table, la bague d'Ava. Et je rêvais de longs moments.

L'Europe commençait à devenir pour moi une terre étrangère.

**LA CHUTE D'ICARE
AVEC DÉTOUR
PAR
MAI 68**

À mon retour, il n'y avait plus de FCL. J'étais *désenchanté*, mais le désenchantement ne m'empêcha pas de répondre à un vieux réflexe : volonté d'action. Je rejoignis le PSU dont j'allais être membre jusqu'au lendemain de Mai 68. Le PSU était – il est toujours puisqu'il survit à toutes les intempéries – une « auberge espagnole », un fourré-tout : chrétiens de gauche, ex-militants communistes, futurs gauchistes, antistaliniens, romantiques de tout poil, jeunes gens frénétiques, jeunes femmes rêveuses s'y côtoyaient. Cette disparité faisait la richesse et la misère du Parti. Mais elle était loin d'être désagréable. Je m'intégrais à l'opposition qui allait être qualifiée « luxembourgistes » bientôt. C'était un Parti qui rassemblait les plus traditionnels comportements et ceux qui préfiguraient d'autres conceptions, d'autres approches de l'activité de « gauche ».

C'était l'époque où l'étoile de Michel Rocard montait à l'horizon. Ce jeune homme protestant, d'excellente famille, venu des jeunesses SFIO, m'intriguait. Il me déplaisait et m'attirait dans le même temps. Je n'étais pas de son monde et je n'accordais guère de crédit à ses professions de foi « ultra gauche ». C'est un garçon instruit, décidé, froidement lucide, empêtré dans ses contradictions. Le PSU avait du mal à se tailler sa place au soleil. L'hégémonie du PCF était encore solidement établie parmi les travailleurs. La vieille SFIO s'accrochait durement à ses bastions traditionnels. Le retour du gaullisme avait jeté le trouble dans les rangs intellectuels. Je ne cesserai d'ailleurs jamais de m'étonner du nombre d'individus qui, faisant profession de foi de socialisme démocratique, ne cessèrent d'être fascinés par le Général, par sa rhétorique creuse et grandiloquente que Revel a dépecée dans un très subtil libelle. Les tourments de la guerre d'Algérie continuaient à me hanter. Moins que jamais, je pensais possible une révolution socialiste en Europe, une « Europe » tenue à l'œil par l'Union soviétique et les États-Unis. Le peuple commençait à savourer les délices de la « société de consommation ». Les spectres de la seconde boucherie mondiale s'éloignaient. Les classes moyennes, futures clientes des FNAC et du Club Méditerranée, se développaient sinon à la vitesse des rats, du moins avec une relative rapidité.

Je m'étais lié au groupe de *Socialisme ou Barbarie* (S. ou B., comme il est convenu de dire) qui publiait une revue du même nom dans laquelle écrivaient, notamment, Claude Lefort et Cornélius Castoriadis. Les gens de S. ou B. étaient des trotskystes qui s'acheminaient, peu à peu, par honnêteté intellectuelle, vers une critique radicale du « socialisme scientifique ». J'appris beaucoup grâce à eux et je les en remercie aujourd'hui. De nombreuses études, concernant la « bureaucratie soviétique », étaient publiées dans cette revue. Des études approfondies, sérieuses, intelligentes. Elles ne cessaient de vérifier mes positions, mes intuitions, mes analyses. Les rouages de la bureaucratie étaient parfaitement mis en lumière. Il n'y avait pas à redire. L'URSS était tout, sauf socialiste. C'est à peu près à la même époque que je lus en anglais – avec beaucoup de difficultés d'ailleurs – les premiers textes mis à ma disposition de Herbert Marcuse. Ce fut un choc. Ce philosophe allemand, installé aux États-Unis, qui avait participé à la gloire de l'École de Francfort avec Adorno, Horkheimer et d'autres, mettaient à nu les mécanismes de notre oppression, dont il allait donner dans *l'homme unidimensionnel* une « photographie » impressionnante.

Deux ans après mon retour d'Alger, je me mariaais. J'avais rencontré au hasard d'un café, une jeune femme, employée dans un ministère. Cette jeune femme avait quelque chose d'un oiseau meurtri. Je fus pris au piège, car c'est bien d'un piège – dont elle-même sans doute n'était pas consciente – qu'il s'agissait. Je n'avais jamais été marié. Je craignais fortement les liens du mariage, l'étouffement mutuel de deux êtres. Par jeu j'épousais B. J'aurais mieux fait de m'abstenir. Notre vie conjugale (?) ne fut qu'une succession de querelles, d'affrontements, de malentendus, à l'exception des quelques semaines du commencement.

Bientôt B. se retrouva enceinte. Je lui fis savoir que je ne désirais pas avoir d'enfant. Pas encore du moins. L'ombre de mon fils livré aux médicaments, aux psychothérapeutes pesait lourdement sur ce choix.

B. me proposa de nous rendre à Tanger où un docteur ami de sa famille pourrait intervenir efficacement, secrètement.

Nous arrivâmes à Tanger pour apprendre que ce docteur ami de la famille était en vacances en Europe. Eu égard le temps écoulé, je n'avais plus le choix : j'allais être père.

Ce premier séjour à Tanger fut pour moi un mélange d'ennuis et de joies. La grand-mère de ma femme était une femme rude, venue s'installer là alors que la ville n'était guère plus qu'un marécage. Elle avait besogné dur, amassé un petit magot. Elle vivait dans une maison très agréable, avec un jardin où courait une merveilleuse femelle bouledogue Siska que j'emmenai fréquemment promener avec moi.

Je m'absentais le plus possible, désirant éviter ma femme. J'avais découvert un bar minuscule nommé « le trou ma dame ». C'était la seconde ou la troisième épouse de l'écrivain T'serstevens qui possédait ce bar. En route pour Dakar elle avait fait une halte à Tanger, une halte qui se prolongeait depuis bientôt dix ans. C'était une femme d'une inébranlable bonne humeur. Elle m'avait pris en sympathie, me régala à longueur de soirée. J'avais rencontré deux ou trois fois son ex-mari à propos duquel elle ne tarissait pas d'éloges. À se demander pourquoi ils ne vivaient plus ensemble, ces deux oiseaux-là.

Quand je rentrais tard dans la nuit, la grand-mère de mon épouse subtilisait mon costume d'étoffe légère, que je retrouvais, dès le matin, nettoyé de neuf.

J'ai dit que cette femme était « dure ». Ce n'est pas peu dire. Elle avait abandonné sa propre fille – la mère de mon épouse donc – aux psychiatres. Cette femme qui avait perdu durant la dernière guerre son mari – le père de B. – ne s'était pas remis de cette perte douloureuse. Son système nerveux s'était effondré, sa pensée avait quelque peu éclaté. On la plaça en maison de repos. La famille hypocrite fut bien aise. On paya. On faisait son devoir humain. De maison de repos en maison de repos, la mère de B. devait aboutir à l'hôpital psychiatrique où elle allait se pendre aux barreaux de la fenêtre.

B. fut très affectée. Elle avait déjà vécu un moment terrible dans son existence. À vingt ans elle était tombée dans les bras d'un jeune godelureau qui après l'avoir engrossée l'abandonna, prit ses cliques et ses claques pour aller rejoindre une demoiselle de bonne famille qui n'attendait que son heure pour lui faire enfin des « pipes ». B. décida d'avoir l'enfant, de l'élever seule. L'enfant naquit. B. trouva à se loger dans un foyer de « mères célibataires ». Quelques semaines plus tard, la tragédie fit irruption dans sa modeste chambre. B. fatiguée s'était endormie d'un profond sommeil. Elle n'entendit pas son enfant qui étouffait à la suite d'un « retour de lait ». Le matin, quand B. s'éveilla, l'enfant était raide, bleu. La police la soupçonna grossièrement d'avoir volontairement provoqué la mort de son enfant.

C'est peu de temps après ce drame que je fis la connaissance de B. Quand elle apprit le suicide de sa mère, nous étions déjà séparés. Mais dans un effort de mutuelle intelligence, afin de ne pas traumatiser à l'extrême notre fille Nedjma, nous avons décidé de passer un mois d'été ensemble. Nous séjournâmes dans une ferme que m'avait recommandée un ancien compagnon de la FCL.

Je tombais dans un étrange univers : l'homme, alcoolique invétéré, était un polonais d'origine qui avait combattu en Indochine. Sa femme était une paysanne native de la région, une femme sèche, levée dès l'aube. Ils avaient un garçon de sept à huit ans, malin comme un singe, déluré, qui recevait plus de gifles que de caresses.

Dès le premier soir de notre séjour, je fus inquiet à cause du comportement de l'homme. L'ouvrier agricole qui vivait dans la ferme me reconforta. Je compris très vite qu'il avait combattu en Indochine avec son patron, qu'il était amoureux de la femme de son ami, et qu'il restait là pour la protéger au cas où... Quelques jours plus tard, le téléphone sonna et une voix demanda « Madame Laude ». Le temps que je sortisse quérir mon épouse, la « voix » avait mis au courant la paysanne. De telle sorte que rentrant dans la cuisine, celle-ci se tourna vers B. et sans précautions oratoires lui jeta au visage « Votre mère s'est suicidée ». B. s'empara du téléphone. La « voix » lui donna les détails de l'événement. B. décida de partir aussitôt pour Limoges. Je restais à la ferme avec Nedjma.

Elle revint trois jours après, muette, accablée. Quelques jours plus tard un autre « drame » qui aurait pu être sanglant devait survenir. À cette époque les Cévennes étaient habitées par de nombreuses « communautés » de jeunes gens. Le patron de la ferme décida de faire un grand méchoui et d'inviter plusieurs de ces communautés. Je lui proposai mon aide. Nous nous levâmes très tôt et fîmes en sorte que le méchoui fût à point à l'heure dite. Les « invités » arrivèrent : des garçons barbus et sales, des filles sales et fardées à l'indienne. Tous muets comme des tombes, l'œil vide, la lippe agressive. Ils ne restèrent pas une heure, raflèrent tout ce qu'ils purent ingurgiter, boire et au nom de quelque fallacieux prétexte, prirent la fuite, impatients de retrouver leurs « joints ».

Le patron de la ferme en fut mortifié. Le soir, les autres personnes hébergées dans la ferme décidèrent d'aller à une fête votive dans un village voisin. Ne restèrent donc que ma femme, ma fille, les gens de la ferme et moi. Je dormais sous une tente dans une prairie au-dessus de la maison. Je me retirais de bonne heure. Je dormais déjà depuis plus d'une heure, quand soudain un rugissement m'arracha au sommeil : « Sors de là ! ». Je tâtonnai en quête de la lampe électrique. Ne la trouvant pas, je rampai jusqu'au dehors. À quelques mètres de moi, titubant, se tenait le patron de la ferme, un fusil de chasse tendu vers ma poitrine. Il était ivre. Il prononçait des mots inintelligibles. Enfin je réussis à comprendre qu'une fille d'une communauté lui avait dit que j'avais, quelques jours auparavant, traité son fils de « sale petit polak ».

Je réalisais rapidement qu'il n'était pas besoin de s'échiner pour faire comprendre au bonhomme l'inanité d'une telle accusation. Il était ivre jusqu'aux paupières, armé et dangereux.

Surmontant ma peur, je m'approchais lentement de lui, tout en parlant calmement. À tout instant l'idée qu'il puisse appuyer sur la gâchette m'effrayait. Quand je fus à un saut d'homme de lui je m'immobilisai. Je bandais mes muscles, je mesurais du regard la distance et brusquement, comme l'éclair je bondis. Mes doigts se refermèrent sur le canon du fusil de chasse que je tirais violemment. Il lâcha prise. Tenant toujours le fusil par le canon, je le brandis au-dessus de ma tête et l'abattis sur la tête de l'homme qui se mit à pisser le sang, tournoya dans l'air et s'effondra. Je jetai de toutes mes forces le fusil dans les broussailles et dévalai vers la ferme dont les habitants avaient été réveillés par les hurlements de l'individu. J'intimai l'ordre à mon épouse de ramasser nos affaires. Nous rejoignîmes Saint-Hippolyte-du-fort au plus vite. Là était un ami qui nous hébergea. Le lendemain, nous quittions la région. Quelques temps plus tard, les frimas étant venus, et les « communautés » ayant rallié Paris, je tombai par hasard sur la jeune personne qui avait été la cause de tout ce remue-ménage. Une solide double paire de claques conclut l'incident.

Mais revenons à Tanger, quelques années plus tôt. J'avais fait la connaissance à Paris d'un jeune poète marocain Abdellatif Laâbi. Nous l'appelions tous Latif. Professeur, marié à une jeune française, père de plusieurs enfants. Latif avait créé quelques mois auparavant une revue qui allait

jouer un rôle éminent non seulement dans les luttes du Maghreb mais aussi dans les combats du Tiers-monde. La revue s'appelait *Souffles*. Nous fûmes deux européens à avoir l'honneur de figurer au Comité de rédaction de cette revue : le poète Bernard Jakobiak et moi-même.

Souffles luttait, culturellement, pour la reconquête de l'identité marocaine, dénaturée par la colonisation. Ses différents numéros exploraient le passé et le présent de l'héritage et de la création vivante du Maroc. Ceux qui allaient devenir les meilleurs écrivains marocains y collaborèrent : Tahar Ben Jelloun, Mostefa El Nissaboury, Khâtibi, Mohammed Khair-Eddine. Mais aussi des peintres, des philosophes, des économistes, des musicologues, des anthropologues. De numéro en numéro, *Souffles* divulguait un savoir remarquable, fertile. Certes, le peuple illettré était tenu à l'écart de ces richesses mais le premier objectif était de créer une classe d'intellectuels révolutionnaires dévoués à la cause du peuple. L'écriture des poètes était volcanique, torrentielle, solaire, insurgée. Elle brisait, humiliait les formes du lyrisme ancien sclérosé. Elle était annonciatrice d'aubes nouvelles, différentes, elle était porteuse de nouveaux contenus. Ces camarades vivaient dans la fièvre, la crainte qu'à tout instant la répression de la monarchie chérifienne ne s'abattit comme une foudre, sur eux. Ils parlaient une langue codée mais transparente. Ils exaltaient la marocanité mais du même coup ils devenaient universels, exemplaires. À tel point, qu'on les lût à des milliers de kilomètres de Marrakech et Rabat.

Chaque numéro était un tremblement de terre, une coulée de laves en feu, une irruption de forêts barbares. Un « chant général » brassant les aubes prolétaires de Rabat et les anciennes légendes, le sous-développement et la fête des corps, le songe et la réalité cruelle, les ongles des femmes et les moignons des mendiants, le ciel et la toux sèche du poitrinaire, l'eau et les larmes, le sang et la semence du mâle...

Longtemps, *Souffles* occupa habilement le terrain « culturel ». Puis, la situation exigea d'autres paroles. Le groupe se disloqua. Certains dont Latif devinrent marxistes-léninistes. La revue se mit au service de la révolution. Une métamorphose s'opéra dans l'écriture de Latif qui renonça à ce travail de sape pour annoncer les vérités simples, claires, urgentes. Au début des années 70 la répression s'abattit sur eux, comme prévu. Latif fut arrêté, torturé sauvagement, libéré, arrêté à nouveau et condamné à dix ans de prison pour « crime contre la sûreté de l'État ». Ayant subi, à maintes reprises, d'éprouvantes tortures, Latif se retrouva avec une santé chancelante. Il croupit toujours là bas dans sa geôle de Kenitra, résistant comme seuls savent résister les prisonniers qui savent pourquoi ils sont en prison, privés d'amour, d'amis, de papier, d'encre. Si tout va bien (!), s'il ne lui arrive pas malheur avant, Latif devrait être libéré au début des années 80. Alors, il retrouvera ses enfants qui ont grandi loin de lui, son épouse qui n'a cessé de l'accompagner dans son supplice avec une patience digne de louanges et un courage rarement rencontré. Mais la voix de Latif n'en a pas pour autant cessé de franchir les barreaux grâce notamment à son ami Ghislain Ripault qui a publié aux modestes «Inédits Barbares» plusieurs inédits de lui dont les *Chroniques de la Citadelle d'exil* qui m'ont bouleversé quoique je ne sois d'aucune sorte un marxiste-léniniste.

Mais cette année de Tanger, Latif n'était pas encore emprisonné. Je lui rendis visite. J'ai évoqué ces instants dans les premières pages de mon récit *Joyeuse apocalypse* ainsi que l'étonnante aventure qu'il m'arriva dans le car qui m'emportait de Tanger à Rabat, brinquebalant le long des chemins : une étonnante nuit de caresses avec une inconnue que le hasard avait placée à mes côtés. C'était la seule femme présente dans ce car peuplé de paysans chargés de fardeaux divers. Étrange nuit dont la nostalgie m'habite toujours. Une histoire d'amour sans sexe, sans paroles, rien que l'aveu, la folie des doigts, des bouches...

Je vécus des heures inoubliables en compagnie de Nissaboury, mon cher « Nissa », de Latif, de Jocelyne sa compagne, de peintres dont les noms m'échappent à cet instant, mais je ne saurais oublier leurs figures, leurs voix.

Nous fumâmes. Nous jouâmes comme des enfants à glisser des grains de haschisch dans la part de gâteau dévolue à tel ou tel camarade. Nous eûmes chacun notre tour.

Nous voltigions dans l'espace au-dessus de la misère, de la crasse, de la fatalité. À leurs peaux solaires, brunes, je réveillais une vieille ardeur assoupie, j'endormais un sombre vieux pessimisme.

Je songe à Latif dans sa geôle de Kenitra comme je songe à l'ami Breyten Breytenbach dans sa prison d'Afrique du Sud, à l'ami Armando Valladares dans son puits de ciment cubain, rampant sur ses jambes paralysées. Les reverrai-je un jour attablés ensemble et moi parmi eux, fou de vin, fou de joie, fou de vie ?

Je ne suis plus aujourd'hui qu'un cadavre ambulante !

À Tanger je devais retrouver quelques uns des poètes de la « Beat Génération ». C'est là que je fis ma première visite à Bryon Gysin dans un petit appartement décoré d'instruments de musique africains et berbères. Il y avait Burroughs, Ginsberg, Kerouac – que je n'allais plus revoir vivant lui non plus, Peter Orlovsky en compagnie de qui j'ai lu, il y a quelques mois des poèmes au « Centre américain des Étudiants et des artistes, » boulevard Raspail à Paris.

Il y avait Gregory Corso, Lawrence Ferlinghetti peut-être, je ne sais plus très bien. Nous nous enfoncions dans la médina, nous traversions le quartier des selliers – une odeur fauve de cuir nous assaillait –, le quartier des teinturiers pataugeant dans une immense écume bleue, le quartier des orfèvres. Nous atteignions enfin un café blotti au fond d'une ruelle. Nous nous abandonnions là à la musique, au hasch, à la marijuana, au kif. Je me souviens encore d'un petit garçon de neuf ou dix ans, tout de blanc vêtu, qui dansait au son des luths et des tambourins. Il était gracieux comme un petit prince du désert, allumant des regards de convoitise dans les yeux de certains de mes compagnons. Nous buvions à petites gorgées des thés à la menthe délicieux.

Cette médina, il m'est arrivé de n'en pas sortir durant une courte semaine... J'avais fait la connaissance d'Ali qui après quelques minutes de discussion m'avait vendu à bon prix un demi-kilo de kif, puis m'avait invité à venir prendre un thé chez son cousin, Mohammed lequel justement devant se rendre au mariage de la fille de son frère Mostefa qui lui-même avait à rendre visite à Tahar, un lointain parent. Bref, sept jours plus tard, à quelques heures près, je sortais de la médina, las mais heureux. Frippé mais délicieusement aérien.

J'avais vu, nue, la face de dieu !

Nedjma vint au monde à Paris. J'avoue que dans les premiers temps je la détestais cordialement. Elle n'était pas l'enfant de mon désir. Tu ne m'en voudras pas, Nedjma, quand, lisant dans quelques années – puisqu'à treize ans tu es, aujourd'hui, encore un peu jeune pour lire ce livre – ces aveux qui me font mal, tu ne m'en voudras pas, je le sais, puisque tu sais que je t'aime, par-delà les mille confusions et horreurs du quotidien.

Nedjma, je t'ai appelée « Étoile » parce que je savais qu'un jour tu scintillerais dans mon âme tourmentée, dans le ciel de mes ruines.

Vincent et toi vous êtes mes chéris même si je vous ai mal aimés, même si trop souvent le verre de vin m'a arraché à vos confidences, même si tant de femmes au lieu de nous réunir dans la lumière admirable de l'amour, ont creusé des fossés entre nous.

Enfants mal aimés vous êtes un des rares fils qui me retiennent encore aujourd'hui parmi les vivants – aux gueules de morts malheureusement pour la plupart.

Je ne regrette rien. Je ne regrette pas qu'à deux reprises mon sperme féconda deux femmes. Sans doute ai-je obéi à une obscure loi. Je l'ignore. Je plaide farouchement non-coupable. Et que ceux qui me jetèrent la pierre, me couvrirent de cendres et de sarcasmes sinon d'injures se couvrent la tête, comme des coupables repentants.

La mort de Breton déchira mon ciel. Le 28 septembre 1966, un grand château s'écroula en moi. Breton était mort. Je n'arrivais pas à me rendre à l'évidence. Je l'avais relativement peu rencontré depuis mon retour d'Algérie. Je m'étais rendu quelques fois à *La promenade de Vénus*, dans le quartier des Halles, ce café qui avait remplacé le *Musset*. J'étais assez déconnecté. Je préférais rencontrer Breton hors du groupe. Je me souviens encore que nous parcourûmes ensemble une exposition de peintures. Je vois encore Breton la pipe aux lèvres, les rides marquées, la chevelure grisonnante, se tournant vers moi, et me questionnant : « André, *Croyez-vous que ce peintre est d'une certaine façon surréaliste ?* ».

Nous l'enterrâmes, le premier octobre, au cimetière des Batignolles où reposait déjà son vieux complice, Benjamin Péret. Des centaines de jeunes gens, anonymes, silencieux, étaient là, prostrés. On commençait déjà, au sein du groupe, à se disputer l'héritage du « vieux lion ». Benayoun allait de groupe en groupe. J'entendis l'un d'entre eux se disputant avec un autre : il s'agissait d'établir lequel des deux avait eu un ultime échange téléphonique avec André. Prévert arrive, ivre, le mégot au coin des lèvres. Sacré Frère Jacques ! Je ne me souviens plus s'il pleuvait ou s'il faisait un petit froid sec. Ce dont je me souviens parfaitement c'est que nous défilâmes devant la fosse, chacun jetant une rose rouge, une rose noire sur le cercueil, qui fut bientôt couvert d'un épais tapis de fleurs odorantes et lumineuses. Le hasard m'avait placé entre Roger Blin et Jean-Louis Barrault qui tous deux pleuraient à chaudes larmes. Un peu plus loin Prévert mordillait son mégot.

Ce fût un enterrement digne, sans appareil inutile. Notre peine était immense, inconsolable.

Un an plus tard, Che Guevara était massacré en Bolivie par un soldat drogué. Il paraît que le Che est mort courageusement. C'était un courage dont il avait l'habitude.

Je ne peux pas oublier la dernière phrase du journal bolivien du « Che » : *nous sommes dix-sept sous une lune très petite*, phrase qui devait inspirer pour le titre d'un roman mon ami Michel Ragon. L'espérance mourait, feu après feu.

J'étais dans la plus grande difficulté. Mon épouse avait quitté le « domicile conjugal ». J'aurais voulu l'en remercier. Elle mettait ainsi un terme à une sinistre tragico-comédie. J'en avais assez des échanges d'assiette en pleine figure, des menaces, des délires, des imprécations folles. Elle voulait vivre sa vie. Elle se retrouva parmi tout un petit misérable monde de « révoltés du dimanche », de hippies boursoufflés, de poètes au stylo stérile.

Mais il y avait ma fille. Peu m'importait que la mère s'enlisât, s'enfonçât, le défi aux lèvres, dans les marais putrides. Mais il y avait Nedjma et je découvris alors que j'aimais ma fille.

Il devait s'ensuivre une longue période de querelles, de disputes judiciaires. On en appela dans l'autre camp à *La loi* (avec des majuscules, s'il vous plaît, Monsieur le Typographe !).

J'étais plus que broyé. Écœuré. Je lisais pour me calmer les poètes mystiques arabes et espagnols. Je haïssais cette sordide réalité. Je ricanais quand je croisais un couple d'amoureux. Je les voyais déjà, quelques jours quelques semaines, quelques mois plus tard, dressés l'un face à l'autre, la haine dans le regard, l'injure à la bouche, pareils à des fauves enragés.

J'étais devenu journaliste au *Monde*, critique littéraire. Je retrouvais François Bott et Frédéric Gausson, perdus de vue depuis longtemps, Bernard Thomas aussi. Et Dominique Eudes, « Domino ».

Depuis longtemps, j'étais en relation avec « Noir et rouge », ce groupe informel rassemblé autour d'une publication à laquelle participait Daniel Cohn-Bendit.

C'est alors que Mai 68 explosa. On a tant écrit depuis douze ans à propos de ces journées folles que je n'ai guère envie de les évoquer à mon tour. Tous les détails sont connus. Les pavés de la rue Gay-Lussac ont été achetés par des touristes américains. Des milliers de photos ont été publiées dans les journaux du monde entier. Le « Mai » de Paris fit la fortune de quelques éditeurs avisés. Nous étions dorénavant de plain pied dans le règne absolu de *la marchandise* que nous avions

prophétisé dans les publications de l'Internationale Situationniste.

Mai 68 fut un conglomérat rassemblant les gens du « ras le bol » et ceux qui avaient un « projet politique ». Étrange phénomène qui vit des étudiants privilégiés, somme toute, casser la baraque aux côtés de loubards de banlieues qui, eux, souhaitaient avant tout casser du « flic ».

Quel écrivain hyperdoué pourra jamais restituer l'atmosphère de ces journées turbulées, de ces nuits affolées où « Paris brûla, au grand dam des honnêtes gens.

Il y eut le Mai des jeunes – étudiants, loubards, lycéens, paumés mêlés –, il y eut le Mai des travailleurs plus ou moins bien tenus en laisse par les syndicats.

Il y a le mai fantasmé, proche et lointain, qu'incroyables « vétérans » il nous arrive d'évoquer, en fin de repas.

Durant ces quelques semaines insurrectionnelles, je fus affreusement lucide. Mai ne pouvait emporter un édifice gouvernemental érigé au long des siècles. Il ne pouvait changer les mentalités du jour au lendemain. De plus il était partagé entre des comportements qui, au-delà de la phraséologie violente, ne heurtaient guère l'ordre établi, et des comportements plus rarissimes, mais neufs.

La vieille gauche pourrie courait après Mai, le flattait avec l'espoir d'avoir sa peau. Les jeunes gens emportés dans le tourbillon vivaient l'instant, sans souci du futur. Quelques-uns essayaient de donner au mouvement ce contenu décisif révolutionnaire qui lui faisait défaut. Nous occupâmes la Sorbonne, prîmes parti pour les « katangais » que les étudiants « politisés » et « responsables » repoussaient.

Nous nous battîmes rue Gay-Lussac, comme des enragés. On ne rentrait plus vraiment chez soi. On refaisait la « Commune de Paris »; Nous étions décidément prisonniers du passé avec notre stratégie de barricades ridicules.

Nous inventâmes de merveilleux mots de « désordre » qui devaient plus tard inspirer quelques gouvernants en crise d'imagination. Nous n'eûmes pas raison de l'appareil d'État oppressif. C'était logique, d'ailleurs.

Je ne regrette pas ces journées, ces nuits mêlées de rires et de cris de souffrances, d'envolées lyriques et de brutalités policières, de lieux-communs et d'extraordinaires fraîches paroles.

Mai ne fut même pas la répétition d'une révolution. Il fut une sorte de « récréation » prise entre deux prises de poste à l'usine. Il fut l'expression d'un immense ras-le-bol qui ne parvint pas à emporter l'adhésion des masses ouvrières, sauf rares exceptions, il fut le cri d'angoisse d'une génération privilégiée qui craignait pour son avenir. N'avions-nous pas dénoncé à l'IS² les étudiants comme étant des *merdes*, des fantômes.

Mai constitua ma dernière jusqu'à ce jour « illusion lyrique ». *La société permissive*, à laquelle ne s'opposaient pas les nouvelles couches capitalistes, qui en avaient fini avec l'archaïsme du passé, y trouva son *compte*. *Jour sans entraves*, ce slogan imbécile, dénué de tout poids, fleurissait sur les murs qui proclamaient tout et n'importe quoi. Une certaine jeunesse crachait son prurit avant de reprendre place dans les colonnes de l'ordre.

Mai 68, je ne veux plus d'une certaine façon en entendre parler. Mai ne me concerne plus, pas plus que les fruits empoisonnés dont il accoucha par réaction : les organisations « pures et dures » décidées, une fois de plus – la millième peut-être – à bâtir le Parti du Proletariat. Maoïstes, trotskystes forgeaient l'acier dont on fait les défaites inévitables. Mai 68 est loin. Je garde, dans mon portefeuille, quelques photos de Dany-Le-Rouge, d'insurgés masqués dressant leurs maigres armes. On ne m'en voudra pas d'avoir vieilli.

2 Internationale Situationniste

Les dix années qui suivirent Mai 68 me virent m'éloigner peu à peu de la traditionnelle « militance ». Porté par l'élan, je me retrouvais à *Vive la Révolution*, à *l'Idiot international*. Mais le cœur n'y était plus. Quelque chose avait définitivement flambé avec les carcasses d'automobiles de la rue Gay-Lussac.

Ma vie devint celle d'un *homme gris*. J'essayais de me prouver que la cause du Larzac valait la peine d'être défendue, qu'à partir d'elle un nouvel incendie révolutionnaire pouvait embraser « la plaine ». Je connus de remarquables moments d'amitié avec les femmes en lutte de Lip. Pour elles je marchais encore sous une pluie battante.

Quand le gauchisme eut fait la preuve de son impuissance, comme nombre de camarades, je me convertis à l'écologie. Il ne nous restait plus grand chose. L'internationalisme prolétarien avait volé en éclats. Mais avait-il un jour vraiment existé. La Chine et l'URSS se querellaient. Aujourd'hui, car il n'y a pas de fin, le Vietnam et la Chine se regardent en chiens de faïence. Le Vietnam colonise le Laos et envahit le Cambodge. Cuba, par « intérêt national », n'hésite pas à prendre le parti, la défense de tyrans sanglants. L'Amérique Latine est broyée. Tous les guérilleros dont les noms étaient acclamés dans la grande salle de la Mutualité sont morts ou réduits à l'état de spectres n'ayant plus que la peau et les os. La « gauche française » continue son petit bonhomme de chemin sur les voies ultra-légales.

Ulrike Meinhof et Andréas Baader sont morts, morts de trop de révolte qui les a entraînés dans le cycle infernal où les tueurs du Capital les attendaient, l'arme au pied.

Le terrorisme d'une poignée de femmes et d'hommes n'a cessé, au fil des années, de renforcer, justifier aux yeux des masses amorphes, les pires mesures policières, les pires dénis des « droits de l'homme ». C'étaient pourtant des purs qui voulaient changer le monde et la vie et qui, à force de manipuler bombes et pistolets mitrailleurs, ont vu leurs rêves prendre la couleur de ces armes ignobles.

Une poignée de fous, accrochés aux barreaux des prisons, continuent de croire que les peuples vont se métamorphoser en guérilleros. Les peuples vont à la plage, un mois par an, et les terroristes crèvent avec leur fureur et la haine des geôliers.

Nous sommes déjà tous morts. MM. les dirigeants peuvent faire l'économie d'une troisième guerre mondiale, guerre forcément atomique. Leurs bombes n'achèveraient que des cadavres.

THANATOS CONTRE EROS : DIX ANS D'ÉCHECS

Les grands partis traditionnels de gauche sont désormais impuissants à faire surgir au grand jour la capacité, la *volonté* révolutionnaires des masses d'Europe et d'Occident. D'ailleurs, tel n'est pas leur désir. Reliés par mille réseaux (sénateurs, députés, conseillers généraux, municipaux, organismes divers) à l'appareil gouvernemental, ils sont devenus *une part* de cet appareil. Le pouvoir les hante, et lorsque ce *pouvoir* leur échappe, leur ambition est de camper dans une « *opposition* démocratique » suffisamment molle pour ne pas mettre en péril leurs privilèges. Ce type de choix est parfaitement illustré par le Parti communiste italien, parti puissant, *structuré*, dont toute l'énergie ces dernières années a été d'aboutir à un *compromis historique* lamentable, doux euphémisme pour tenter de masquer une authentique collaboration de *classes*.

Le Parti communiste français, en dépit de ses déclarations vitupérentes de ses rodomontades, des « gros yeux » par tel ou tel de ses dirigeants, ne fait rien d'autre que d'aider un ordre honni à se maintenir debout.

Il n'en va pas différemment de la social-démocratie qui a trop longtemps « géré » les affaires de la bourgeoisie pour perdre le goût de ces fonctions.

Les résultats dont ces partis s'enorgueillissent sont dérisoires. Ont-ils ouvert une brèche qui mène au chemin susceptible de conduire à l'abolition du salariat, mesure sans laquelle toute prétention à réaliser le socialisme relève de la plus sombre tromperie ? Ont-ils jamais popularisé auprès des exploités des structures de lutte préfigurant les *structures* de gestion du monde libéré, tels les « Conseils » ? Jamais !

Les partis de gauche, soutenus en cela par les syndicats « gèrent » l'oppression du peuple de telle sorte que cette oppression soit en fin de compte acceptée par le peuple. Leur fonction se réduit à agir afin que l'abîme ne devienne pas assez vaste entre les exploités et les possédants pour susciter chez les premiers des révoltes suffisamment amples pour risquer d'emporter l'édifice entier. Grèves, manifestations de rues, meetings ne sont plus que des « amuse-gueule » qu'on propose à des travailleurs inconscients.

Face à une telle situation, il était logique, qu'à la suite du « grand chambardement » de Mai 68, le « gauchisme » avec ses variantes diverses se développât. Dans la plupart des cas il ne fut qu'une radicalisation des projets communistes classiques. On se proclamait hautement marxistes léninistes alors même que les Partis communistes commençaient à gommer de leurs statuts ces expressions devenues inquiétantes dans la perspective de la conquête des vastes masses, de l'Union de « tout le peuple sauf les monopoles ».

Le gauchisme a échoué. Tout au plus était-il parvenu à constituer de grosses « minorités ». Il a échoué parce qu'il n'a pas su entendre réellement les nouveaux refus qu'avaient exprimés, dans leur part la moins confuse, la plus lucide, les mouvements des jeunes révoltés d'Allemagne, d'Italie, de France...

Une fois de plus, revint la vieille obsession : construire le « Parti pur et dur » qui serait en mesure de mener les masses insurgées au combat et à la victoire. On sait aujourd'hui ce qu'il est

advenu de cette obsession.

Mai 68 et les autres mouvements de l'époque ont fait surgir de nouvelles sensibilités politiques, de nouvelles approches de la lutte politique. Un thème à mes yeux capital est apparu : le *refus du travail*. Le mouvement marxiste classique ne sut pas, ainsi que le rappelle dans une interview de *Libération* Franco Piperno, un des ex-leaders de *Potere Operaio*, en Italie, saisir la signification « progressiste » contenue dans ce refus. Elle n'en vit que l'expression d'une jeunesse qui avait perdu tout critère moral. A une époque où la question de l'emploi redevenait brûlante, le mouvement marxiste classique ne pouvait comprendre que des jeunes gens proclamassent leur refus du travail. C'est ainsi que le PCI fut amené à se trouver, un jour, confronté au nom de la défense de l'emploi de ceux qui en possédaient un, à ceux qui n'en possédaient pas et ne souhaitaient guère en posséder. Cette confrontation donna la mesure de l'acceptation par le mouvement ouvrier officiel d'une valeur largement exploitée par la bourgeoisie et célébrée par les intellectuels « progressistes » qui n'ont pas l'habitude de connaître l'ennui des ateliers, les cadences infernales, la grisaille d'une existence vouée à la répétition quotidienne jusqu'à l'âge de la retraite ou de la mort, des mêmes gestes sans signification, puisque séparés d'une création libre, totale.

On conçoit qu'à la fin du siècle dernier l'artisan qui réalisait un meuble du début à la fin puisse éprouver quelque satisfaction. Les conditions de son activité masquaient l'oppression réelle. Mais aujourd'hui, le Travail a pris, partout sur la planète et dans toutes les sociétés, les aspects d'une obligation réductrice, d'une véritable « perte de temps » qui n'est que « perte de vie ».

D'autres refus, largement exprimés par la jeunesse en fièvre, n'ont jamais été vraiment intégrés aux projets, aux tactiques et stratégies des Partis de gauche et des syndicats, sinon au coup pour coup, et non sans une démagogie certaine : refus de la famille, du couple traditionnel, refus de la « marijuana qui tue », refus de limiter l'âge auquel un individu a légalement le droit de connaître les joies de l'amour charnel et spirituel, prise de conscience écologique, refus de la fonction traditionnelle, particulièrement oppressive de la « femme au foyer », refus de la « dictature » exercée sur les enfants, refus de l'École considérée notamment comme un relais de l'idéologie dominante. À ce propos n'oublions pas que ces chers instituteurs laïques – qu'un certain nombre de sociologues de « gauche » n'ont de cesse de célébrer dans leur humble condition – furent aussi ceux qui apprenaient de force aux petits occitans, aux petits bretons, la langue « nationale », ceux qui répandirent l'usage ignoble du « témoin », ceux qui apprirent aux élèves, indéracinablement liés à leurs langues natales, à s'entredénoncer.

Ces refus se sont exprimés au sein de petits groupes, dans des publications aux tirages souvent limités. Ils n'ont jamais entamés les croyances de la grande masse des citoyens.

L'échec des gauchismes, alimentés par l'extinction de la fièvre révolutionnaire en Amérique Latine, les oppositions franches entre les puissances « socialistes », l'indifférence des masses prolétariennes et prolétarisées, et l'orthodoxie de pensée, ne pouvaient que provoquer la « militarisation » de la contestation. L'Allemagne et l'Italie constituent deux terrains d'élection pour prendre la mesure de l'échec de cette « militarisation ». Celle-ci ne pouvait qu'isoler de plus en plus les individus qui avaient décidé de passer aux méthodes de violence. Elle ne pouvait, de plus, que dénaturer les objectifs proclamés. On ne peut pas sans risques prétendre fonder un royaume d'amour en recourant, de longues années, au fusil et à la bombe. Les débats des « mouvances » révolutionnaires italienne et allemande ont mis en lumière, il me semble, cette contradiction douloureuse. Par ailleurs, la « militarisation » forcenée de la contestation avait toute chance de rejeter, par un réflexe de peur, les masses ouvrières vers les Partis traditionnels ou, pire, l'État et ses forces de répression. Or, ces masses ne sont jamais constituées d'un bloc. On a pu s'en apercevoir lorsque en Italie, après le rapt de Moro, les militants de gauche attaquèrent violemment l'État. Il est sûr que dans ce pays, pour des raisons historiques aisément compréhensibles, l'État n'est pas « intériorisé » par les individus comme il l'est en Allemagne où la RAF trouva l'hostilité générale

de la nation. Enfin, la « militarisation » de la contestation, présentée comme signifiant une étape nouvelle, supérieure, de la lutte n'avait en fin de compte pour signification que la réponse de « substitution » d'une poignée de révolutionnaires hantés par leur impuissance à faire basculer l'ordre dominant dans la trappe du néant.

Cette « militarisation » a même coupé en fractions rageusement antagonistes les combattants eux-mêmes. Tout récemment encore, les leaders emprisonnés des « Brigades rouges » menaçaient de mort physique des combattants rattachés à la « mouvance autonome ». Une telle situation est éminemment déplorable, poignante et catastrophique.

La militarisation du conflit entre les avant-gardes révolutionnaires et les forces de l'Etat ne peuvent, à l'heure actuelle, avoir pour résultat final que l'extermination des révolutionnaires. L'écrasement de la RAF en Allemagne, les répressions violentes qui frappent à l'heure actuelle (août 79) les révolutionnaires italiens, en apportent une première preuve. L'impatience qui légitimement brûle les combattants ne doit pas les rendre aveugles, les faire retomber dans une « illusion lyrique » qui trop souvent s'achève dans le sang et la tragédie. Héros ou non, Andréas Baader, Ulrike Meinhof, J.C. Raspe, Gundrun Esslin sont morts. Je préférerais les savoir vivants, et toujours au combat.

Cette « militarisation » ne viendrait-elle pas aussi d'une sous-estimation de la capacité des sociétés bourgeoises occidentales qui, loin de s'endormir sur leurs lauriers, organisent chaque jour un peu mieux la répression internationale avec la création d'un « nouvel espace judiciaire européen », une coopération accrue des services de renseignements respectifs, une coordination plus poussée des forces directement impliquées dans la lutte contre la « subversion ».

Prendre en considération ces données neuves n'est pas « désespérer Billancourt » ou Vincennes, ou Bologne. C'est seulement ne pas oublier qu'il ne s'agit pas seulement de « faire » la révolution, mais de faire en sorte que cette révolution soit victorieuse, pour qu'enfin commence une vraie histoire de l'humanité, pour que soient rayées de la surface du globe, ces horreurs que j'ai trop hâtivement évoquées au fil des pages de ce livre fou. Pour qu'enfin des enfants ne meurent plus par la faim, les rats, ou les napalm, pour que les vieillards ne soient pas livrés à des solitudes affreuses, pour que les amants ne soient pas séparés par des barreaux de prisons, pour qu'enfin toutes les richesses que cette terre veut bien nous donner à condition qu'on renonce à régner sur elle par la science froide et la technologie et qu'on accepte un dialogue, la complicité, deviennent des richesses pour tous, pour qu'enfin les asiles de fous se vident avec les infâmes mouiroirs où l'on torture, viole, dépèce, pour qu'enfin la splendeur du monde soit fraîcheur sur la chair des créatures, pour qu'enfin la nuit cesse d'être la loi dans les jungles des villes, pour qu'enfin l'instinct de mort soit étouffé par l'instinct de vie. Pour qu'enfin soit le matin d'Eros.

Que faire quand les maîtres unis par delà leurs divergences possèdent les moyens de nous écraser, un par un, révolté après révolté, Gabor Winter après Abdellatif Laâbi, Andréas Baader après Armando Valladares ?

S'il y en a un qui a la certitude de posséder les clefs du futur qu'il se lève et parle ? Mais personne n'a entre les mains les clefs du futur ni les survivants de la RAF, ni Renato Curcio qui vocifère, condamne, derrière les barreaux de sa cage italienne d'engeôlé brûlant de haine, ni l'intellectuel qui publie libelle sur libelle.

Les possède-t-il ces clefs, cet étonnant Tomas Borge, ministre de l'Intérieur depuis quelques semaines du « Nicaragua libre » qui, retrouvant devant lui le bourreau qui l'avait féroce ment torturé, a eu ce mot admirable *Notre vengeance sera notre pardon*. La loi révolutionnaire vient d'abolir la peine de mort au Nicaragua tandis que l'Iman Khomeiny envoie aux pelotons d'exécution chaque jour d'authentiques révolutionnaires, mêlés, pour obtenir l'effet recherché, à quelques fripouilles.

Nous savons qu'il n'y a pas de « science révolutionnaire », de boutiques où l'on pourrait se procurer des « modes d'emploi » de la révolution. Mais nous savons ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas. Ne voulons plus.

Marcuse et d'autres nous ont appris à y voir un peu plus clair. Nous tâtonnons. Nous voudrions cesser d'être des femmes, des hommes en proie aux convulsions. Nous voudrions marcher dans la rue sans crainte de prendre une balle dans la nuque. Nous aimerions commencer à vivre.

Comment transmettre aux foules, aux masses, aux peuples, la flamme dont nous brûlons vifs de Paris à Amsterdam, de Rome à Londres, de New York au « goulag », de la Havane à Rabat. Les peuples n'aiment pas la violence irrationnelle. Inexplicable.

Nous savons que le « vieux monde » ne s'écroulera jamais sous des brassées de fleurs. Qu'il ne tombera que lorsque nous le frapperons au cœur, avec rage, avec violence. Saurons-nous glisser dans nos armes des chargeurs d'amour ?

Nous avons déjà beaucoup fait. Il ne nous reste plus, dans un suprême effort, qu'à *changer la vie* !

Dix ans d'échecs ai-je écrit. Échecs en ce sens qu'en dépit des efforts lucides ou lyriques de milliers et de milliers de jeunes gens et d'adultes d'accord avec les « contestataires » pour tenter d'abattre le « vieux monde », nous avons jusqu'à nouvel ordre échoué. Le « vieux monde », ses flics, ses psychiatres, ses « opium du peuple », ont la peau dure. Et pis, ce sont ceux-là mêmes, et moi parmi eux, qui le contestaient qui, très souvent, lui ont – par leurs comportements, leurs peurs instinctives, leurs angoisses, leurs carences de pensée, leurs terribles élans contradictoires – fourni des « munitions ».

Ce que nous avons – ce que nous avons encore et toujours ! – à abattre est immense, gigantesque. Une réalité qui coupe le souffle : un monde où cent millions d'enfants d'Inde en Colombie, du Maroc à la Thaïlande et Taïwan (cinquante deux millions employés dans l'industrie et l'agriculture plus quarante et un millions employés sans rémunération dans le cadre familial) travaillent dans des conditions la plupart du temps cauchemardesques, un monde où « l'internationale des grandes puissances » fussent-elles, de par leur nature de « grande puissance » justement antagonistes, s'entendent à merveille pour écraser, intégrer, réduire toute vraie tentative *d'autre chose*; un monde où des Partis politiques de « gauche » ne peuvent même plus masquer la misère spirituelle qui anime ceux qui les dirigent, des Partis où triomphent avant la volonté réelle d'aider à l'émancipation des peuples, les plus vils, les plus matérialistes intérêts. Et c'est ainsi que l'on voit un Parti communiste ainsi qu'un Parti démocrate chrétien italien livrer à l'assassinat un homme politique nommé Aldo Moro, tout en pleurnichant et en s'abritant derrière les sacro-saints intérêts de l'État, un monde où des peuples entiers sont réduits à la prostitution pour survivre, un monde où l'on fusille les homosexuels comme de vulgaires criminels, un monde où à tout instant les polices tirent impunément, expulsent des vieillards, tuent des nègres, des chicanos, des « bougnoules », un monde où sous prétexte de « crise » qui relèverait de la décision des Dieux lointains, on frappe plus encore les plus pauvres, les humiliés, un monde où tout créateur porté par un élan sans nom, se voit bafoué, un monde où sur les écrans de TV règnent les médiocres, les malins, les roquets, les requins, un monde où l'on accule au suicide la belle et lumineuse Gabrielle Russier, où l'on se rabat, en se gardant bien d'évoquer la lâcheté quotidienne de la majorité, sa veulerie, sa mesquinerie, sa démission, sur « l'autodéfense ». Tirer sur un jeune « voyou » est, certes, plus aisé que de faire la guerre des classes, un monde où les bouffons sont chamarrés d'or et où les vrais princes mangent leur pain sec, un monde où l'on connaît mieux Léon Zitronne, les lamentations de l'ex-chabanou d'Iran que les écrits toniques d'E.M. Cioran ou Georges Perros, un monde où des poètes tels que Xavier Grall, le *fou d'Armorique*, Tristan Cabral le *Fou d'Occitanie*, n'intéressent guère des journalistes accrochés aux basques de tel ou tel leader syndicaliste, politique, ressassant quotidiennement les mêmes paroles creuses, redondantes, imbéciles, un monde où le fric ouvre

toutes les portes, où les « riches » ne vont guère souvent en prison alors que le petit voleur d'œufs – Mais souvenez-vous « *qui vole un œuf vole un bœuf* » – se retrouve dans une taule pour des mois, sinon des années, un monde où des chefs d'État auxquels d'autres chefs d'État serrent sans frémir la main, se révèlent être des criminels paranoïaques, un monde où l'on appelle libérateurs ceux qui inventent chaque jour une nouvelle tyrannie, un monde où, aux prix de marchandages épouvantables, les responsables de *l'ordre public* échangent « terroristes » et autres individus considérés comme dangereux, donc à éliminer d'avance, un monde où, comme tout récemment encore, un nazillon peut venir, salué par une vingtaine d'acolytes fanatisés, de cuir noir vêtus, témoigner devant un tribunal de cette Allemagne Fédérale où l'on meurt curieusement dans les prisons ultra-sophistiquées, et où crèvent des jeunes gens qui, eux au moins, voulaient *changer la vie* dans le sens du « beau et du bien » confondus.

Un monde, enfin, où les gens de l'Esprit devraient figurer au premier rang des rebelles. Pour l'honneur de la profession d'écrivains et de penseurs, il y a, disséminés sur la planète, une « cinquième colonne » qui met ses actes et ses écrits au même niveau. Tandis que tant de leurs collègues trament leur mélancolie, leurs affres de créateurs, des Bars de Montparnasse à ceux de Saint-Tropez et Ibiza.

Dix ans d'échecs, certes, et ne nous cachons pas la vérité : dix ans de chute vers l'abîme. Les survivants des armées de Tchang Kaï-Chek continuent toujours d'acheminer les tonnes de drogue qui vont enrichir la poignée des « seigneurs » et mener à la tombe, dans le cauchemar et la maladie, des milliers de jeunes gens d'Occident. Oh ! je ne fais pas le « catho » aux fesses serrées par la trouille. Je « fume », j'aime le hasch et la marijuana et le Kif. Je ne me « pique » pas, est-ce un crime ? Et puis, cher lecteur qui sans doute m'insulte à voix basse en lisant ces lignes, cher lecteur qui a la nostalgie & *Actuel* et de la presse *underground*, as-tu lu les remarquables textes de William Burroughs (celui-là la drogue, il peut en causer, à clouer le bec à beaucoup de « junkies ») dans lesquels l'auteur de *Naked Lunch* (Le festin nu) éclaire de façon inquiétante le rôle que joue la drogue dans le « détournement » des énergies révolutionnaires, contestataires. Il ne s'agit pas de condamner la drogue au nom du Christ ou de la pensée Mao Tse-Toung – laquelle d'ailleurs ne se porte plus très bien sauf dans quelques carrés d'irréductibles – il s'agit de savoir quel problème fondamental est posé quand elle se répand parmi une immense jeunesse qui la consomme dans l'espérance de se trouver mieux dans sa peau.

Quand je fume, quand je fumais autrefois avec mes amis marocains dans la médina de Tanger, quand j'ai fumé en Amérique Latine, sur l'Altiplane, c'était pour libérer Eros et non pour renforcer les noires armées de Thanatos !

Dix ans d'échecs. Mais aussi n'oublions pas, dix ans d'efforts pour essayer d'inventer, pas à pas, une nouvelle vie. Les « communautés » malgré leurs effrayantes prétentions à tout modifier d'emblée, malgré la faiblesse de ceux qui y vinrent pour s'auto-révolutionner, ont indiqué un chemin possible, ont mis en lumière cette nécessité de vivre ensemble, d'échapper au cloisonnement dont la société a besoin pour survivre selon ses lois actuelles : on se croise mais on ne se voit jamais, on se croise mais on ne parle jamais des vrais problèmes, chacun chez soi, nom de dieu, la porte bien verrouillée, en tête à tête avec l'écran TV diluant sa perfide idéologie noyée dans les rythmes musicaux. Le « refus du travail » a ébréché une « vérité » depuis trop longtemps dominante au sein du mouvement ouvrier. Il a libéré des énergies vitales, des désirs réprimés justement par un Travail qui se confond à l'esclavage, à l'ennui mortel. Les « revendications » des minorités nationales ont fait apparaître ce qui se masquait derrière l'*État-nation*, elles ont remis à l'ordre du jour des cultures fondamentales tenues jusque là sous le boisseau. Elles ont fait la preuve que la richesse réside dans le « métissage » et la confrontation des identités sociales, culturelles et non dans le règne gris d'une « culture marchande », uniformisante, qui ne dépasse jamais le seuil du

vulgaire. L'émergence du mouvement de libération des femmes – en dépit des outrances, des errements de pensée éminemment dangereux et dus pour l'essentiel à la fraction radicale, petite bourgeoise de ce mouvement – a totalement bouleversé le paysage. Et je suis persuadé que tous ses effets – effets bénéfiques pour *tous* j'entends ! – ne sont pas encore visibles. De toute façon – errements ou pas – quelque chose d'irréversible a été atteint; le machisme y compris celui de ceux qui ne tarissent pas d'éloges à propos de la lutte des « nanas » a été « pointé », le viol a été dans toute son ignoble réalité étalé au grand jour. Il est à regretter que la violence fabuleuse, que les innombrables « agressions » en tout genre auxquelles les femmes doivent faire face, aient provoqué chez une partie d'entre elles une – comment dire autrement ! – « haine » farouche, irrationnelle de l'homme, du *mec*. La lutte pour un socialisme libertaire ne peut se passer d'aucune force. Mais enfin, la femme, *ni déesse ni putain*, a reconquis – en partie – droit de cité. Du moins, ne se fait-elle plus facilement oublier.

De même, la remise en cause de la traditionnelle activité militante, de l'activisme aveugle, fébrile, ainsi que des structures des partis et organisations, peut être mis au tableau de chasse de ceux que Mai 68, notamment, éveilla ou réveilla. Le Règne des Chefs, qui ont le « pouvoir de la parole », a pris un sérieux coup. Finie l'obéissance passive à des slogans changeants, semaine après semaine, et dictés par des « bureaux politiques » longtemps indiscutés. Finie, cette action politique qui maintenant encore dresse un mur entre *vie privée* et *vie publique*, qui renvoyait, encore et toujours aux calendes grecques, la discussion des problèmes personnels, quotidiens. Il était entendu que le Parti était tout et l'individu rien. Quand le socialisme aurait gagné, tous les problèmes trouveraient, ça allait de soi, une solution. Mais en attendant Camarades, toutes aux ronéos, tous aux manches de pioches, et *motus* !

Cela est fini, bien fini, et c'est tant mieux. *L'individualisme révolutionnaire* a retrouvé une aura lumineuse – et là je songe moins à ces intellectuels douillettement installés qui concoctent entre juillet et septembre, au bord d'une piscine, un fulminant traité de défense de « l'individu », qu'à des milliers et milliers de personnes – femmes et hommes, enfants et vieillards – pour la plupart inconnus, anonymes, qui, tout simplement, au jour le jour, à la nuit la nuit, témoignent en actes et paroles de ce nouveau et fécond refus.

La prise de conscience écologique, des périls du nucléaire : société nucléaire–société policière, ont aussi – c'est vraiment pas original de le répéter – amplement nourri les débats de ces dernières années.

Ainsi « *une révolution de la révolution* » a été entreprise, ici et là, au sein de groupes multiples divers, aussi différents et aussi proches que les défenseurs des baleines bleues et les signatures du « Manifeste du 18 joint ».

Mais – et comment pouvait-il en être autrement après une aussi longue glaciation de l'Esprit – tout cela s'est fait dans la dispersion, dans la confusion, avec nombre de malentendus de part et d'autre. L'unification de ces « sensibilités nouvelles » qui aboutissent toutes, en toute logique, à la mise en cause du capitalisme, à la mise en question du « modèle bureaucratique soviétique » – toutes nuances confondues – n'a pas véritablement été réalisé. Nul « projet » crédible n'a rencontré l'oreille des « masses ».

Nous nous retrouvons au bord de la route avec toutes ces bribes de « savoir » arrachées aux propos, aux ouvrages de Reich, Marcuse, Ivan Illich, nous savons que la Science n'est pas neutre, que sa prétendue rationalité est source de graves périls, nous savons que l'existence même de l'École – au sens classique du mot – contredit tout véritable enseignement qui devrait voir se confronter « enfants » et « adultes », « ouvriers » et « intellectuels », « émetteurs » et « récepteurs », « hommes » ne refoulant plus leur « féminité » et femmes ayant cessé de prendre l'homme pour un animal définitivement pourri, vieillards et adolescents, gens des villes et gens des campagnes

jusqu'à ce que toutes ces « catégories » séparatrices, mutilantes commencent à s'effacer. Nous savons avec Marcuse les mécanismes de quelques-unes de nos oppressions. Avec Raoul Vaneigem et Guy Debord, avec les écrits situationnistes nous avons pu analyser la « misère moderne », l'aliénation contemporaine. L'obscur – pour beaucoup – puzzle de la société a révélé quelques-uns de ses « secrets ». La dictature de la « marchandise », la « chosification » de tous les instants de notre existence renvoyée à celle de fantôme absent, ont été savamment démontrées.

Nous avons aussi appris qu'un poème, une sonate, une peinture, une chanson, un mouvement de ballet appartenaient à l'avenir révolutionnaire. Qu'un jour les créateurs pourraient créer, livres, romans et poésies. Et que d'autres créeraient simplement leur existence quotidienne. Qu'un jour, sans mépris des uns pour les autres, pourraient se côtoyer un nouveau Facteur Cheval, un pêcheur à la ligne, un fanatique d'élevage d'abeilles, un nouveau Rimbaud.

Et qu'alors il n'y aurait plus de Van Gogh se tranchant l'oreille, plus de Vaché se suicidant à la drogue, plus de Soutine crevant de faim, plus de Modigliani crevant de pauvreté, de fièvre, d'alcool.

Du moins, qu'il n'y en aurait pas plus de deux ou trois, car la révolution ne saurait prétendre résoudre certaines inquiétudes très profondément enracinées.

Il y aura un jour... Il nous arrive encore de répéter machinalement la formule magique.

LA FLEUR PARMİ LES RUINES

Le paysage de l'enfance morte s'étend devant nos yeux –
En pure perte nous cherchons le visage du père, le visage de la mère –
Cette solitude n'a pas de nom,
Rien qu'un immense désert ossifié.
Nous avons vécu, par instants miraculeux, d'herbes folles, de fruits sauvages, acides –
Puis vint le temps de la grande famine –
Alors nous entrâmes dans les villes avec l'allure superbe de ces lions
aux ongles coupés
aux crocs limés.
Tout meurt sous les paupières des rêveurs obstinés,
Y compris la mort.
Tout meurt.
Nous avons porté la lourde pierre noire
jusqu'aux horizons insoupçonnés –
Nous avons saigné au nom de la fleur et de la foudre.
Un jour, très las,
nous nous sommes allongés sur la terre grasse, humide
et nous avons pleuré
comme autant d'enfants couverts de plaies
et d'accusations obscures.

Des villes entières s'effondrèrent sur nos genoux,
avec des putains aux ongles rouges,
des tas de hamburgers géants –
Des villes entières séparèrent minutieusement la peau des os et notre cri
s'enlisa dans les sables mouvants de la désolation.
Ah ! les villes géantes !
crimes et énigmes !
amours de bordels et conversations mystiques
au bord de la fontaine qui se souvenait
d'avoir entendu les confidences de Laure et Pétrarque !
Un matin, nous nous habillâmes de cuir brutal
Nous cassâmes tout sur les grands boulevards,
Et sur les cendres des boutiques, des cafés
nous dansâmes sauvagement –
Souviens-toi mon frère Abel,
Souviens-toi ma sœur sténo-dactylo,

C'est après ce jour-là que nous décidâmes
de changer de planète,
d'habiter *ailleurs*.

Soudain surgirent bottés, casqués
les grands oiseaux de proie,
et les amours périclitèrent sur la ligne d'horizon.
La monnaie sans valeur coulait vers les égouts
Les chiens eux-mêmes n'avaient plus de goût à rien –
Les trompettes vermoulues s'effilochaient entre les doigts des anges
des cathédrales baroques –
Les fenêtres obscurcies par des loques
hurlaient comme des mâchoires fracassées.
Nous vivions d'eau non potable et de peur,
nous vivions de carcasses d'oiseaux d'une effrayante maigreur –
Nous habitons là où le rat lui-même refuse d'habiter –
La terre sèche écartait sans fin les douces lèvres de la plaie.
Il y eut des effondrements de cieux
et des pantomimes sanglantes dans les buissons d'épines –
Les hommes se jetaient sur les femmes comme des fusées folles –
Les idiots de village dansaient une étrange, une cruelle carmagnole –
À chaque tombée de la nuit, des peuples devenaient dolmens et menhirs.
La terre était l'empire de l'acier muet et du fusil sans repentir.

Que faire quand dans la nuit hurlent les corps écartelés ?
Bob Dylan et Lou Reed tendent nos nerfs malades –
Trois milliards d'enfants fantômes réclament pauvrement du lait –
À la table du festin les tyrans hésitent entre fromage et salade –
Que faire quand la fatigue crève les yeux
du poète titubant dans les rues froides de la cité
rebondissant de mur en mur ?
Quand cette espèce d'acculé prend à partie l'azur
– d'ailleurs sombre et sans étoiles –
avec ses poings maigres, ridicules, en proie à la pernicieuse usure.
Que faire quand l'homme s'éteint dans l'homme,
Quand sonne l'heure du rêve fracassé de Nietzsche ?

Au loin murmurent les douces rivières de l'été,
tremblent les herbes des éternelles prairies,
Et pourtant on entend
La pourriture au travail, déjà victorieuse, mais sans orgueil,
sûre de vaincre la tendre liberté des feuilles,
l'oiseau et son chant de pur osier.

Nous habitâmes longtemps comme beaucoup les tentes d'exode et d'utopie.
Vint l'aube et vint la nuit,

et nous retombâmes, figures brisées, sur la terre avare de mots.
Les guerres faisaient crier les hommes las d'une existence grise,
Les hommes éventraient les ventres des femmes, les lunes, les semences sacrées.
Les hommes crucifièrent notre enfance rêveuse,
De nos bouches ardentes ils firent des champs dévastés,
De nos épaules des talus secs,
De nos ventres des nids de rats,
Depuis longtemps nous errons entre fleuves et prés
sans Savoir, sans Vérité,
avec des regards de fous qui ne savent plus démêler
père et mère,
caillou et hibou,
Pour nous punir,
on nous mène l'épée dans les reins
dans d'affreux déserts
peuplés de miroirs
de couteaux de bouchers
de singes violents et malins
de panthères noires
de molosses de neige qui ne cessent de hurler leur effrayante faim.

L'amour nous le brisâmes un jour de colère
et nous devînmes fous, espèce de rage d'encre,
Nous tuâmes tous les dieux adorés,
Nous devînmes encolure de vent ravageur,
Oiseau de malheur
Nous ne fûmes plus rien d'autre que sarcasme et rire,
Rire blessant la nuit comme un éclair fratricide.
Dans nos veines le sang se fit acide,
Nous devînmes haineux, agressifs, criminels
quand l'occasion se présentait.
Où se posaient nos regards une blessure éclatait.
Nous semâmes terreur et mort,
Obstinés et malheureux,
Malheureux comme des pierres
témoins depuis des millénaires
de l'agonie ici-bas de l'homme
errant dans les labyrinthes des visions meurtrières.

Le petit homme gris
a tout envahi
Il prolifère
vermine inexpugnable
Le petit homme
dicte la loi
Poisson froid

singe hurleur
je le croise partout
sous divers masques
Il a tué ma joie
mon rire d'enfant
Il a brisé mes élans
purs vers les hauteurs
là où l'on peut toucher
la transparence
Il a noirci mes matins
Ses crimes sont innommables
mais nul trouble en lui.
Depuis la nuit des temps
Je fais la guerre totale
au petit homme gris
C'est sans doute lui
qui l'emportera
Mais cette guerre-là
vaut mieux, bien mieux
que toute paix séparée.
Le petit homme gris
n'a pas encore gagné !

– Le fou parle et dit :

*Nous sommes tous malades
bons à emprisonner
durant au moins trois mille jours
dans les cruelles cages de l'Amour*

– Le fou parle et dit :

*Nous ne sommes pas encore nés
Nous ne sommes que projets de liberté
Là où le vent sombre d'un pouce violent travaille la glaise
règne une obscure, incroyable chaleur de fournaise*

– Le fou parle et dit :

*Nous sommes morts depuis déjà plusieurs millénaires
La rumeur du fleuve voyage avec notre poussière
Nous avons choisi la bonté
et fûmes contraints de prendre les armes, d'allumer les bûchers*

– Le fou parle et dit :

*L'avenir n'est que passé qui s'apprête à resurgir
Et les chaînes sont faites d'un métal inébranlable.
Ceux qui ont osé lutter ont jalonné les déserts de leurs crânes.
Mais nous n'avons pas encore vu de nos propres yeux l'excès et le pire.*

Liberté où es-tu ?
Dans le casque du guerrier,
Le ventre de la femme en train d'accoucher
Dans le cri de terreur de l'aveugle
cogné par les salauds de loubards
Station Barbès–Rochechouart ?

Liberté où es-tu ?
Dans la paume du mystique à genoux,
du côté du soleil couchant
Dans le songe du poète au « moi » éclaté
Dans le caillou jeté contre le carreau
par un ivrogne de minuit ?

Liberté où es-tu ?
Dans la craie de la comptine de l'écolier
Dans la fuite du lièvre à travers champs
Dans la sève des arbres torturés de Van Gogh
Dans le passage muet du schooner ?

Liberté où es-tu ?
Dans la musique de Bartok et Webern
Dans un tableau de Piet Mondrian
Un poème de Gottfried Benn
un sourire de nègre travailleur immigré ?

Liberté où es-tu ?
Dans la nuit que nous croyons pays ami
Dans le serment d'amour
proféré entre quatre murs lépreux
dans la seringue bleue, la houle de l'océan,
Les nervures de la pierre à Carnac ?

Liberté où es-tu
dans le piano aux dents de chameau
Dans le tumulte du bordel andalou
Dans le fric qui roule sur les tapis verts
dans la seringue qui s'enfonce pour la troisième fois dans la veine malade
Dans le mégot de Jacques Prévert
Dans le noir cimetière de nos utopies ?

Liberté qui es-tu ?
Femme ou cormoran
Baleine bleue ou marbre cadavérique
Liberté qui es-tu ?
Soleil ou aigle
Mais fier ou sombre fumier ?

– Je suis la blessure blessée
Le vent sans mémoire, l'urine
du buffle et du chien.
Je suis la femme lapidée
qui se redresse encore sur ses membres martyrisés

Je suis la rage, la rage universelle contre les limites
La fleur, la Fleur d'acier,
La Fleur parmi les ruines.

La fin se lève ? qui a parlé. Moi, un inconnu, un fantôme. Nous habitons une terre féroce où les « droits de l'homme » sont au mieux notre misérable butin. Dans la nuit qui monte, j'entends tourner les roues maléfiques qui broient victimes et bourreaux, pêle-mêle.

Le flanc percé d'une lance longue et fourbe, l'homme saigne.

La lumière a rétréci dans nos regards jusqu'à épouser la dimension de la plus minuscule piécette d'argent.

La fin se lève ?

Mais nous n'avons pas encore donné notre accord.

Égarés, déchirés d'amour, d'un désir d'amour surgi le premier jour avec nos os, nos vertèbres, nous tentons parfois de nous redresser hors la bauge de fatalité et d'ennui.

Nous contempons les étoiles glacées, sans signification.

Nous questionnons la bête morte, putride, abandonnée au bord du chemin, et le caillou muet.

Nos poings se serrent, se souvenant toujours des antiques rébellions, des songes plus anciens que la mousse au pied des arbres.

La foi a déserté nos cœurs.

Elle a fait place à la terrifiante lucidité.

Mais la lucidité est plus amère que le plus pauvre pain.

Nous nous tenons au bord de l'aube, au bord de la nuit, nous écoutons les voix sourdes des camarades qui agonisent dans les prisons bâties par des mains d'hommes. Et nous creusons des labyrinthes pour parvenir jusqu'à eux, dénouer les bâillons, déchirer les chaînes.

Nous tendons à travers la ténèbre l'oreille des désespérés.

Le feu s'est refroidi dans nos muscles.

Devenu matière dure, infracassable, il nous maintient debout, irrémédiables *dissidents*.

Le dernier mot de ce livre sera le mot : REFUS.

NOVEMBRE 1978 - SEPTEMBRE 1979.

Table des matières

L'ENFANCE D'UN REBELLE.....	7
L'ENVOL D'ICARE.....	35
LUMIÈRE LIBERTAIRE.....	46
L'ILLUMINATION SURRÉALISTE.....	62
ALGÉRIA OU LES SAISONS SAUVAGES.....	77
LES SOLEILS DU MAGHREB	
LES FEUX DU MONDE.....	96
LA CHUTE D'ICARE AVEC DÉTOUR PAR MAI 68.....	106
THANATOS CONTRE EROS : DIX ANS D'ÉCHECS.....	115
LA FLEUR PARMİ LES RUINES.....	123

Index

Adamov Arthur.....	54
Adorno Theodor W.....	58, 107
Alexandrian Sarane.....	71
Ali.....	94
Alyn Marc.....	42
Apollinaire Guillaume.....	52, 70
Arnaud Georges.....	100
Aron Raymond.....	90
Artaud Antonin.....	72
Attila.....	5
Audry Colette.....	65
Ava.....	102, 103, 105
Baader Andréas.....	114, 118
Bacall Lauren.....	9, 72
Bach Jean-Sébastien.....	12, 29
Bakounine.....	44, 57, 60, 63
Balzac Honoré de.....	26
Barrault Jean-Louis.....	112
Bartok Béla.....	129
Bataille Georges.....	38, 67
Béalu Marcel.....	42
Beauvoir Simone de.....	54
Bêcher J.R.....	58
Ben Barka Mehdi.....	102
Ben Bella Ahmed.....	100, 101, 103-105
Ben Jelloun Tahar.....	110
Benayoun Robert.....	69, 71, 112
Benn Gottfried.....	58, 129
Berg Alban.....	12
Bergman Ingrid.....	9
Bernanos Georges.....	63
Berneri Camillo.....	65
Berque Jacques.....	100
Bismarck.....	58
Blin Roger.....	112
Bloch Ernst.....	58
Blum Léon.....	64
Boitel Pedro Luis.....	98
Bona.....	71
Bonnot Jules.....	44, 54
Borge Tomas.....	118
Bott François.....	88, 112
Boumedienne Houari.....	100, 103, 105
Brassens Georges.....	54
Brecht Bertolt.....	58
Brejnev Leonid.....	99

Breton André.....	4, 6, 63, 64, 66-72, 75, 112
Breton Éliasa.....	69, 70
Brooks Louise.....	13
Bunuel Luis.....	72
Burroughs William.....	92, 111, 120
Bussièrès Raymond.....	40
C. Françoise.....	30
Cabral Amilcar.....	105
Cabral Tristan.....	119
Camus Albert.....	54, 87
Carrère d'Encausse Hélène.....	90
Carrium Obeso Alfredo.....	98
Cartier-Bresson Henri.....	17
Casamayor.....	88
Cassady Neil.....	92
Castoriadis Cornélius.....	107
Castro Fidel.....	60, 86, 97, 99, 101, 105
Castro Raul.....	98
Cau Jean.....	90
Céline.....	16
Cendrars Blaise.....	5, 28, 39, 73
Césaire Aimé.....	39
Chaliand Gérard.....	100
Chandler Raymond.....	91
Char René.....	26, 38
Charisse Cyd.....	72
Chaulot Paul.....	42
Che Guevara.....	4, 60, 97, 98, 103, 112
Chirico Giorgio de.....	68
Christiane.....	79-81, 85
Cioran Emil.....	38, 119
Cohn-Bendit Daniel.....	112
Colomb Christophe.....	6
Concha.....	83, 84
Corso Gregory.....	92, 111
Crawford Joan.....	9
Crevel René.....	70
Curcio Renato.....	118
Damia.....	12
Davis Bette.....	9
Debord Guy.....	122
Deffand Madame du.....	12
Dekobra Maurice.....	28
Delannoy Jean.....	72
Delteil Joseph.....	92
Demy Jacques.....	73
Desanti Dominique.....	90
Desnos Robert.....	70, 72

Dietrich Marlène.....	72
Domenach Jean-Marie.....	88
Donnet Michel.....	44, 45, 47, 50, 63
Dos Passos John.....	63
Dostoïevski Fiodor.....	63
Drieu La Rochelle.....	16
Ducasse Isidore, comte de Lautréamont.....	5
Duprey Jean-Pierre.....	71
Durruti Buenaventura.....	16, 44, 66
Dutourd Jean.....	90
Dylan Bob.....	125
El Nissaboury Mostefa.....	110
Engels Friedrich.....	45
Esclarmonde.....	66, 67
Esslin Gudrun.....	118
Eudes Dominique.....	88, 112
Facteur Cheval.....	122
Fallet René.....	54
Faulkner William.....	26, 63
Ferlinghetti Lawrence.....	92, 111
Ferré Léo.....	54
Flaubert Gustave.....	48
Follain Jean.....	38
Franco Francisco.....	5, 16, 64-66, 78, 117
Franco Francisco.....	5
Françoise C.....	30
Fréhel.....	12
Freud Sigmund.....	38, 63, 95
Gael.....	88
Gandhi.....	60
Garcia Lorca Federico.....	15
Gaulle Charles de.....	17-19, 23, 94
Gausson Frédéric.....	112
Gautier Théophile.....	63
Gauty Lys.....	12
Giacometti Alberto.....	73
Ginsberg Allen.....	92, 111
Glaser Denise.....	38
Goldfayn Georges.....	71
Goldman Emma.....	45
Goretta Claude.....	29
Grall Xavier.....	119
Gréco Juliette.....	54
Guibert Armand.....	25
Guillaume II.....	58
Guillebaud Jean-Claude.....	104
Guillen Nicolas.....	97, 98
Guillevic Eugène.....	38

Gurdjieff Georges.....	63
Hadj Messali.....	85
Hallyday Johnny.....	101
Hammet Dashiell.....	91
Harbi Mohammed.....	100
Harlow Jean.....	72
Hausmann Raoul.....	58
Haydn Joseph.....	29
Hayworth Rita.....	9
Heartfield John.....	58
Hélène.....	3, 90, 93
Hernandez Miguel.....	67, 79
Heym Georg.....	58
Hikmet Nazim.....	67
Himes Chester.....	54
Hitler Adolf.....	8, 12, 15, 20, 78
Höch Hannah.....	58
Horkheimer Max.....	107
Huelsenbeck Richard.....	58
Hugo Victor.....	37, 63
Illich Ivan.....	121
Ionesco Eugène.....	90
Jakobiak Bernard.....	110
Jaurès Jean.....	10
Jésus-Christ.....	34, 102, 120
Joannon Léo.....	72
Jones Jennifer.....	9
Josée.....	50-56
Jouve Pierre-Jean.....	38
Joyce James.....	36
Kafka Franz.....	90
Kazantzakis Nikos.....	38, 67
Kerouac Jack.....	92, 111
Kessel Ramos.....	98
Khair-Eddine Mohammed.....	110
Khaldoun Ibn.....	101
Khâtibi.....	110
Khomeiny Rouhollah.....	118
Khrouchtchev Nikita.....	101
Klee Paul.....	38
Kopf André.....	26, 28, 29
Kropotkine.....	44
l'Anselme Jean.....	42
Laâbi Abdellatif.....	3, 109-111, 118
Lacenaire.....	54
Lamartine Alfred de.....	37, 38, 63
Lanza Del Vasto.....	63
Lao-Tseu.....	63

Larbaud Valéry.....	28
Laude (grand-père).....	10
Laude André.....	6
Laude Fernand.....	9, 48, 63
Laude Germaine.....	19, 21-25, 27, 31-34, 36, 41, 42, 49
Laude Sabine.....	100, 108, 111, 112
Laude Vincent.....	111
Lautréamont.....	5, 63
Lefevre René.....	59
Lefort Claude.....	107
Legrand Gérard.....	69, 71
Leiris Michel.....	38, 63
Lénine.....	45, 60, 66, 69, 86
Leval Gaston.....	65
Liebknecht Karl.....	57
Lô Sophie.....	38
Lobo.....	83
Lorca Federico Garcia.....	15, 82
Lou Reed.....	32
Louazon Olga.....	11
Katz Olga.....	12
Lukács Georg.....	58
Luxemburg Rosa.....	57, 59
Lys.....	12, 36, 37, 51
Machado Antonio.....	15, 16, 67, 78
Madruga Ismael.....	98
Maïakovski.....	32
Makhno.....	38, 44
Malet Léo.....	64
Mallarmé Stéphane.....	67
Mallet Serge.....	95
Malraux André.....	63
Mandiargues André Pieyre de.....	71
Mandrin.....	6
Mansour Joyce.....	71
Mao.....	44, 60, 89, 99, 101, 102, 120
Marc Franz.....	58
Marcuse Herbert.....	41, 58, 86, 107, 119, 121, 122
Martiro Terres.....	98
Marvao Herminio.....	88
Marx Brothers.....	72
Marx Karl.....	45, 57, 58, 63
Maurras Charles.....	88
Meinhof Ulrike.....	114, 118
Melba.....	78, 79, 81, 83-85
Mercader Ramon.....	69
Merlin.....	64
Michaux Henri.....	5, 38, 63

Michel Louise.....	102
Miller Henry.....	92
Minces Juliette.....	100
Miró Joan.....	38
Mistral Frédéric.....	88
Mitrani Nora.....	71
Miterrand François.....	24
Modigliani Amedeo.....	122
Mollet Guy.....	88
Mondrian Piet.....	129
Montfort Simon de.....	6
Morand Paul.....	28
Moro Aldo.....	117, 119
Mouloudji.....	54
Mozart Wolfgang.....	29
Musset Alfred de.....	9, 37, 38, 63, 71, 112
Mussolini Benito.....	16, 64
Nadja.....	63, 70, 72, 73, 75, 85
Nasser.....	102
Nerval Gérard de.....	72
Nietzsche Friedrich.....	40, 47, 63, 125
Nin André.....	15, 16, 65
Nissaboury.....	110
Nizan Paul.....	99
Nohain Jean.....	26
Noske Gustav.....	88
Orlovsky Peter.....	92, 111
Ormesson Jean d'.....	90
Orwell Georges.....	65
Pabst.....	13
Paco.....	78-85
Palmier Jean-Michel.....	58
Pannekoek Anton.....	45
Pauwels Louis.....	8, 90
Paz Octavio.....	4, 25, 71
Pelloutier.....	44
Perceval le Gallois.....	64
Péret Benjamin.....	64, 65, 69, 71, 72, 112
Perros Georges.....	119
Pessoa Fernando.....	25
Pétain Philippe.....	19, 23, 65, 94
Piperno Franco.....	117
Pliouchtch Leonid.....	99
Plisnier Charles.....	57
Prévert Jacques.....	99, 112, 129
Princet Liliane.....	38
Princet Maurice.....	38
Proust Marcel.....	26

Prudhommeaux André.....	59
Ragon Michel.....	112
Raspe J.C.....	118
Reed Lou.....	125
Reich Wilhelm.....	58, 121
Rémy Pierre-Jean.....	28
Ricœur Paul.....	88
Rigaut Jacques.....	70
Rimbaud Arthur.....	6, 38, 40, 47, 58, 60, 63, 72, 122
Ripault Ghislain.....	110
Ritsos Yannis.....	67
Robespierre Maximilien de.....	86
Robin Guy.....	42
Rocard Michel.....	107
Rocker Rudolf.....	58
Rousselot Jean.....	42
Russier Gabrielle.....	23
Saint François d'Assise.....	41
Saint Jean de la Croix.....	41
Saint Pol-Roux.....	68
Saint-Granier.....	26
Saint-Jean-de-la-Croix.....	60
Saint-John Perse.....	38
Saint-John-Perse.....	39
Sainte Thérèse d'Avila.....	41
Salazar António de Oliveira.....	89
Samain Albert.....	38
Sartre Jean-Paul.....	26, 54
Schuster Jean.....	68, 69, 71
Segalen Victor.....	5
Sénéchal Georges.....	38
Sennelier Jacques.....	71-76
Sévigné Madame de.....	12
Simon Michel.....	39, 40
Six Jacques.....	38
Snyder Gary.....	92
Soekarno.....	102
Soutine Chaïm.....	122
Spartacus.....	41, 59, 60, 97, 98
Staline.....	15, 45, 60, 64, 65, 69, 90
Swift Jonathan.....	67
Tanner Alain.....	29
Tchang Kaï-Chek.....	120
Thieuloy Jack.....	32
Thomas Bernard.....	88, 112
Thorez Maurice.....	23, 88
Tixier-Vignancour Jean-Louis.....	90
Togliatti Palmiro.....	65

Toyen.....	69, 71
Trakl Georg.....	58
Trénet Charles.....	16
Tristan et Yseult.....	28
Trotsky Léon.....	66, 69
Trotsky Léon.....	65
Unamuno Miguel de.....	15, 83
Vacaresco Irina.....	5
Vaché Jacques.....	63, 70, 72, 122
Vailland Roger.....	88
Valéry Paul.....	28, 67
Valladares Armando.....	3, 99, 111, 118
Vallès Jules.....	63
Van Gogh Vincent.....	36, 47, 122, 129
Vaneigem Raoul.....	122
Vanel Charles.....	40
Vian Boris.....	54
Vigo Jean.....	39, 72
Villa Pancho.....	6
Webern Anton.....	129
Wellens Serge.....	37-39, 44, 47, 63
Whitman Walt.....	91, 92
Winter Gabor.....	3, 118
Yacine Kateb.....	100
Yupanqui Atahualpa.....	67
Zapata Emiliano.....	6
Zola Émile.....	28, 63